T. XXXV. N° 14. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Oct. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

De la Biographie considérée comme science

On ne peut imaginer deux vues de l'histoire plus différentes que celle de Froude et celle de Nicolson (1). Froude ne croit pas à la vérité historique. Il cite avec approbation la remarque de Talleyrand : « Il n'y a rien qui s'arrange aussi facilement que les faits. » Il écrit : « La plus parfaite histoire d'Angleterre se trouve, à mon avis, dans les pièces historiques de Shakespeare. » En un autre endroit, il imagine que lui-même, avec les autres historiens, passe devant un tribunal chargé d'examiner son œuvre ; les juges possèdent un liquide magique qui efface tout ce qui est faux dans les livres ; page après page, chapitre après chapitre disparaissent, ne laissant subsister çà et là qu'un jugement, en général celui qu'il avait formulé avec le moins de soin et naturellement celui que les critiques avaient le plus violemment attaqué.

(1) André Maurois, ayant exposé ses vues dans un cours professé à l'Université de Cambridge, a dû prendre ses exemples chez des critiques anglais. Devant un auditoire français, il les eût demandés à un Renan, un Taine, un Lacombe ou un Seignobos.

Mais en face de Froude se place avec courage Harold Nicolson : « Je voudrais suggérer d'abord que la conception scientifique de la biographie est hostile à la conception littéraire et que, dans l'avenir, la première tuera la seconde. La science biographique exigera non seulement les faits, mais tous les faits ; l'art biographique demande que la représentation des faits ne soit que partielle ou artificielle. La curiosité scientifique, en se développant, deviendra insatiable. Aucune puissance de synthèse, aucun génie de présentation ne pourra suivre son pas. Je prévois donc une divergence complète entre les deux attitudes. La biographie scientifique deviendra technique. Il y aura des biographies dans lesquelles le développement de l'être sera tracé dans toute sa complexité et d'une manière qui ne sera compréhensible que pour des experts ; il y aura des biographies examinant l'influence de l'hérédité ; des biographies fondées sur Galton, sur Lombroso, sur Havelock Ellis, sur Freud : il y aura des biographies médicales, des études sur l'influence des glandes endocrines, sur la formation du caractère, des études de sécrétions internes ; il y aura des biographies sociologistes, esthétiques, philosophiques... Toutes seront sans aucun doute intéressantes et instructives, mais l'accent qui sera mis sur l'aspect analytique ou scientifique du cas dominera inévitablement l'effort littéraire employé pour leur composition. Plus la biographie deviendra une science, moins elle sera un genre littéraire. »

La question que nous nous poserons aujourd'hui est celle-ci : existe-t-il, en biographie, une vérité scientifique? Ce sujet me paraît se diviser naturellement en deux. D'abord est-il possible de savoir la vérité sur un homme? Ensuite, dans quelle mesure peut-on découvrir la vérité sur un temps ou sur une période, en racontant l'histoire d'un homme?

*
* *

De quels éléments disposons-nous pour découvrir la vérité sur un homme? D'abord des livres de ceux qui, avant nous, ont écrit sur lui. Il faut les lire avec grand soin, mais leur préférer, toutes les fois que ceux-ci sont accessibles, les documents originaux. Rien ne remplace l'impression personnelle que donne le contact direct avec les lettres, avec le journal d'un homme. Ceux qui nous en parlent les

ont déjà déformés. C'est comme dans la vie ; nous rencontrons dix témoins qui nous décrivent le même homme ; chacun d'eux a sur lui une opinion ; ceux qui ne l'ont jamais vu ont fabriqué une légende ; ceux qui l'ont rencontré ne se souviennent que d'une anecdote, et l'aspect que l'homme eut pendant un instant devient pour eux tout l'homme. Quand ensuite on se trouve placé en face du visage réel, quand on découvre l'homme lui-même, on est tout émerveillé de voir combien, par exemple, le Poincaré véritable ressemble peu au Poincaré de la légende. On attendait un visage de légiste, sévère et géométrique. On trouve des yeux doux, un regard presque candide.

Il en est de même dans le passé. Là, le contact n'est possible qu'à travers des textes et il est imparfait. Mais pourtant, comme ces textes écrits par l'homme lui-même ont un son, une nuance particulière qu'aucune paraphrase ne laisse subsister ! Je me souviens de ma surprise quand je lus pour la première fois le journal de Byron, à Ravenne. Là, je tenais enfin ce qu'aucun biographe ne m'avait fait voir, Byron devant son feu :

« Resté à la maison toute la matinée — regardé le feu — me suis demandé quand le courrier arriverait... Écrit cinq lettres en une demi-heure, toutes courtes et sauvages... Entends la voiture, — demande mes pistolets et mon pardessus, comme toujours, — objets nécessaires. — Temps froid, voiture ouverte, et habitants assez barbares — très enflammés par la politique. Belle race, d'ailleurs — bons matériaux pour faire une nation... L'horloge sonne, — je sors pour aller faire ma cour. Assez dangereux, pas désagréable.

« Pensé à la situation des femmes au temps des anciens Grecs — assez commode. État actuel, un restant de la barbarie des âges chevaleresques et féodaux — artificiel, antinaturel. Elles devraient s'occuper de la maison — être bien nourries et habillées — mais ne pas se mêler de la vie sociale. Les bien instruire en religion — mais ne leur faire lire ni poésie, ni politique — rien que des livres de piété et de cuisine. Musique — dessin — danse — aussi un peu de jardinage et de labourage, de temps à autre. En Épire, je les ai vues refaire les routes avec grand succès. Pourquoi pas, aussi bien que faucher et traire?

« Rentré à la maison et joué avec mon bull-dogg, — lui

ai donné son souper... Mon corbeau boite d'une patte, — me demande comment c'est arrivé, — quelque idiot qui lui a marché dessus, je suppose. Le faucon est de belle humeur, — les chats bruyants, — les singes, je ne les ai pas vus depuis le froid. Les chevaux doivent être gais, — il faudra monter dès que le temps le permettra. Sale temps encore, — l'hiver italien est une triste chose, mais toutes les autres saisons sont charmantes.

« Pourquoi est-ce que j'ai été, toute ma vie, plus ou moins ennuyé? Et pourquoi est-ce que je le suis moins maintenant qu'à vingt ans, si mes souvenirs sont exacts? Je ne sais pas, je suppose que c'est dans ma nature... La température et l'exercice, que j'essaie de temps à autre, n'y changent rien. Les violentes passions me faisaient du bien ; — quand j'étais sous leur influence immédiate — c'est bizarre, mais alors — j'avais l'esprit agité, mais pas déprimé... Nager aussi améliore mon humeur, — mais en général elle est sombre et devient chaque jour plus sombre. C'est sans espoir ; car je ne crois pas que je sois aussi ennuyé qu'à dix-neuf ans. La preuve en est qu'alors j'avais besoin de jouer, ou de boire, ou de faire quelque chose, faute de quoi j'étais malheureux. Maintenant je peux m'abrutir tranquillement... »

Je donnerais volontiers la vie de Byron par Moore, et Edgcumbe, et tous les autres, et même Trelawny, pour ces quelques pages du journal.

Oui, cette note particulière qu'émet toute âme humaine et qu'il est délicieux d'entendre résonner toute pure, c'est dans les documents originaux, et là seulement, qu'il la faut chercher. Mais ces documents originaux eux-mêmes, dans quelle mesure nous apportent-ils la vérité? Dans beaucoup de cas ils sont rares ; la plupart des hommes ne tiennent pas de journal et la plupart des modernes écrivent peu de lettres. Parmi ceux qui ont tenu un journal, il est rare d'en trouver un qui l'ait tenu pendant toute sa vie. Le journal représente des moments exceptionnels et nous serons dangereusement tentés d'y voir la représentation de toute une vie ; ce sera d'autant plus faux que l'idée de tenir un journal ne vient guère que dans les moments de crise, de sorte que nous négligerons l'aspect habituel et normal de notre sujet.

Ensuite, même si nous ne considérons que les périodes pour lesquelles nous possédons un journal, comment être

certain que celui-ci représente exactement la pensée de l'homme qui l'a écrit? Certains journaux sont destinés à la postérité ; l'auteur y adopte une attitude et se représente avec complaisance l'effet que fera cette attitude sur le lecteur. Même quand le journal est authentiquement destiné à ne pas être lu, il est très fréquent que l'écrivain pose devant lui-même. Il a imaginé une certaine attitude, il la trouve belle et il goûte un plaisir esthétique à l'exagérer. Tout mémorialiste est un auteur, qu'il le veuille ou non ; le *moi* qu'il a fixé sur le papier se détache de lui ; il le contemple à distance, quelquefois avec horreur, quelquefois avec admiration et complaisance mais, dans les deux cas, avec un détachement esthétique qui fait la grande valeur littéraire de beaucoup de journaux mais qui, en même temps, détruit singulièrement leur valeur comme documents psychologiques. Le cas le plus favorable est celui d'un homme comme Pepys, qui enregistre surtout des faits et qui n'est pas en proie au démon moderne de la vie intérieure. Évidemment un psychologue adroit peut tirer parti même d'un journal faussé pour les raisons que nous venons de dire, en l'interprétant à la lumière d'autres documents, mais c'est un travail très délicat, qui relève de l'intelligence artistique, et non de la méthode scientifique.

J'en dirai autant des correspondances et conversations rapportées par des témoins. Certes, toutes sont des documents importants, inappréciables, mais à la condition, là encore, d'être interprétées par une imagination créatrice. Elles sont presque toujours contradictoires ; chaque homme, chaque femme présente aux autres hommes des faces très diverses de lui-même. Shelley écrivant à Godwin n'est pas le même homme que Shelley écrivant à miss Hitchener ou à Hogg. Byron écrivant à lady Melbourne est un cynique ; Byron parlant avec lady Blessington est presque un sentimental. Il est vrai qu'il ne les voit pas la même année, et certes l'intervalle de temps joue un rôle dans cette transformation psychologique, mais il y a aussi un fait plus général et que chacun de nous connaît bien : c'est que nous nous modelons, par un involontaire mimétisme, sur ce que l'interlocuteur attend de nous. Byron écrit sur la page de garde d'un exemplaire de *Corinne* appartenant à la comtesse Guiccioli :

« Je sens que j'existe ici, et, je le crains, n'existerai plus

désormais que pour les objets que vous choisirez. Vous êtes maîtresse de mon destin. Je vous aime et vous m'aimez ; du moins vous le dites et vous agissez comme si vous m'aimiez, ce qui est une grande consolation dans tous les cas. Mais moi je fais plus que de vous aimer, je ne puis cesser de vous aimer ».

Or, la même semaine, parlant de Teresa, il écrit à Hobhouse : « Je ne puis dire que je ne sens pas la dégradation. Mieux vaut être un planteur maladroit, un colon misérable, mieux vaut être un trappeur ou n'importe quoi, que le porteur d'éventail d'une femme !... Et maintenant, je suis un cavalier servant. Par Dieu ! c'est une étrange sensation ! »

Musset, réplique française de Byron, en même temps qu'il écrit à George Sand : « La postérité répétera nos noms, comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard », enregistre les sentiments qui lui permettent ensuite de noter : « Tandis que je composais mes poèmes, elle barbouillait des rames de papier... Ce tête-à-tête de tous les jours avec une femme plus âgée que moi, ce visage de plus en plus sérieux que j'avais toujours devant moi, tout cela révoltait ma jeunesse et m'inspirait des regrets amers pour ma liberté d'autrefois. »

Chez Byron ou Musset, hommes changeants, sans doute ces impressions sont-elles sincères et expriment-elles des aspects divers d'eux-mêmes. Dans d'autres cas, la lettre peut être l'œuvre d'un hypocrite et n'exprimer en rien ses sentiments. C'est le cas de l'admirable Godwin ; si nous lisons les lettres de Godwin à Shelley, ou ses lettres à Edward Bulwer Lytton, en les détachant de ce que nous savons de la vie et des habitudes de Godwin, il nous apparaît comme un saint ; or il était le contraire. Donc tous ces documents personnels, si précieux qu'ils soient, ne valent que dans la mesure où ils sont confrontés les uns avec les autres, et tous avec une image complète du personnage. Cette confrontation, quand elle est possible, nous révèle des faiblesses, des mensonges, des erreurs, et elle éclaire merveilleusement un héros, mais elle est œuvre d'artiste plus que de savant.

*
* *

Dans le cas d'un écrivain, il y a un document qui est bien tentant, c'est l'œuvre, et la première tendance de tout bio-

graphe est d'interpréter l'œuvre dans un sens autobiographique. C'est naturel ; il est certain qu'aucun écrivain ne connaît bien une autre âme que la sienne ; quand il veut peindre des hommes, c'est de fragments de son caractère qu'il se sert. Les personnages de roman, vous a expliqué Forster l'an dernier, sont des masses de mots qui représentent certains traits de l'auteur.

« Un romancier construit un certain nombre de masses-mots qui le décrivent lui-même grossièrement (grossièrement, les nuances viendront plus loin). Il donne à ces masses un nom et un sexe, leur attribue des gestes plausibles ; puis il les fait converser entre elles au moyen de guillemets et peut-être leur donne une conduite raisonnable. Ces masses-mots sont ses caractères. »

Il semble donc possible, souvent facile, de retrouver l'homme sous les personnages. On construit un Dickens d'après *David Copperfield*, un Meredith d'après *Evan Harrington*, un Stendhal d'après Fabrice et Julien, une enfance de Balzac d'après celle de Félix de Vandenesse. Cela a l'air vrai, mais c'est très dangereux. Thomas Hardy disait à un visiteur, en feuilletant un livre sur lui-même :

« Pourquoi les gens ne font-ils pas plus attention, quand ils veulent déduire des faits biographiques ou à demi biographiques de l'œuvre d'un auteur? Les gens avaient l'habitude de dire que David Copperfield était Dickens. Il n'était pas Dickens. M. Hedgcock se sert continuellement de mes romans pour décrire mon caractère. Sa dissection ne serait déjà pas de très bon goût pendant que je suis vivant, si même elle était vraie. Mais elle est fondée sur des caractères et des incidents de romans qui sont de pures inventions. La grande faute de M. Hedgcock, qui consiste à suivre les romans d'un écrivain, le conduit à des inexactitudes nombreuses. Par exemple il dit que j'ai été élevé à parler un dialecte local. Je ne le parlais pas ; je le connaissais, mais personne ne le parlait chez moi. Ma mère ne s'en servait que pour parler aux paysans ou mon père à ses ouvriers. Son récit de mon éducation est plein d'erreurs. Il dit que j'ai été élevé dans une école primaire et que je n'ai pas eu d'éducation classique. Je n'ai jamais été à l'école primaire que jusqu'à l'âge de dix ans et j'ai appris le latin à l'école depuis l'âge de douze ans. Il dit aussi que j'ai appris les langues classiques par correspondance, trompé là

par sa fausse identification de moi avec mon héros Smith. La même source d'erreurs le conduit à m'attribuer le dégoût ressenti pour l'architecture par un autre de mes héros. Quand il me confond avec Smith, il commet quelques-unes de ses pires erreurs. La description physique de Smith ne coïncide pas du tout avec la mienne. Son père ne ressemblait en rien au mien. Le père de Smith était un homme de Weymouth, dans la mesure où il était basé sur une personne réelle, ce qui n'était guère le cas. Dans une autre page, il m'identifie avec Springrove et une autre fois avec Clym... »

Quand on a soi-même écrit des romans, on comprend très bien Thomas Hardy. Un personnage de roman est fait, non pas avec toute la personnalité de l'auteur, mais avec un fragment souvent très limité de son *moi*. De ce que Proust a écrit d'admirables pages sur la jalousie, je me garderai de conclure que Proust, surtout vers la fin de sa vie, était jaloux. Il suffit d'avoir éprouvé un sentiment avec force pendant quelques jours, pendant quelques minutes pour être capable de le décrire. Souvent il suffit de l'avoir décrit pour ne plus l'éprouver ; l'œuvre agit ici comme délivrance. Peut-être (je n'en sais rien ; c'est une hypothèse), peut-être faudrait-il dire : Meredith a raillé l'égoïste parce qu'il était un égoïste, et Meredith a cessé d'être un égoïste parce qu'il avait écrit l'*Égoïste*.

D'ailleurs un personnage de roman n'est pas conçu par un auteur penché sur lui-même et trouvant tout en lui ; un romancier est un homme qui en connaît d'autres, qui se promène dans le vaste monde. S'il a trouvé la première armature de son héros en lui-même, il trouve en d'autres les innombrables traits qui nourriront ce personnage central et qui lui donneront la vie. Si nous, biographes, acceptons ce personnage central comme étant l'image même de l'auteur, nous serons exposés à de graves erreurs. Bien plus, il arrive souvent qu'un écrivain compose une œuvre pour se donner par elle, dans un monde imaginaire, ce que la vie réelle lui a refusé. (Exemple : dans le cas de Dickens, le mariage de David avec Agnès.) Dans ce cas le roman n'est pas autobiographique, il est exactement le contraire et ce n'est que par une voie tout à fait indirecte qu'on peut s'en servir et le transformer en document. Enfin il arrive qu'un auteur soit formé par son œuvre plus qu'il ne la forme et

en devienne en quelque sorte l'esclave. Pour Byron l'humeur Childe Harold a existé, mais a été une humeur passagère. Or le public, lui, n'accepte pas que son auteur favori ne ressemble pas à son œuvre ; il exerce une pression énergique et douce pour faire entrer l'auteur dans le moule du personnage ; quand le personnage est séduisant, quand il paraît plaire, quand il attire les femmes, l'auteur se laisse faire. Au biographe de faire attention et d'expliquer moins Childe Harold par Byron que Byron par Childe Harold.

Il y a un cas cependant où je crois (mais je puis me tromper) qu'il n'y a pas grand danger à supposer que l'œuvre a été en grande partie inspirée par la vie, c'est celui où, dans toutes les œuvres d'un même auteur, on retrouve le même personnage sous des noms différents. C'est très frappant chez Stendhal, où Fabrice, Julien Sorel et Lucien Leuwen sont exactement le même homme ; homme qui n'est pas celui qu'a été Stendhal, mais très évidemment celui que Stendhal aurait voulu être. Ces personnages n'ont pas une valeur autobiographique, mais ils ont une grande valeur d'explication. De même quand, dans les deux premiers romans de Disraëli, *Vivian Grey* et *Contarini Fleming*, nous trouvons chez les deux héros la même jeunesse, le même combat dans une école, décrit presque dans les mêmes termes, il me semble (oh ! sans l'affirmer) que nous avons le droit de conclure qu'il s'agit là d'une véritable obsession et que le récit ne serait pas si vivant s'il n'était pas véritable. J'en dirai autant de l'enfance de Dickens, avec plus de certitude même, car là nous avons le témoignage de John Forster, qui tenait de Dickens l'aveu de la nature autobiographique de *David Copperfield*, quoi qu'en dise Thomas Hardy. Ajoutons qu'il faut sans doute croire plutôt à la qualité autobiographique des romans écrits dans l'extrême jeunesse qu'à celle des romans écrits dans l'âge mûr. Un jeune homme de vingt ans a beaucoup de mal à ne pas se raconter ; même quand il écrit un roman, il est un poète lyrique ; le sentiment vrai éclate malgré lui ; la censure qui, chez l'adulte, fonctionnera sévèrement et arrêtera beaucoup de sentiments parce qu'ils seront jugés ridicules, ou vains, ou médiocres, n'est pas encore installée chez l'adolescent. Mais vous voyez combien sont limités les cas où il est permis de se servir de l'œuvre et combien, même dans ces cas, on est exposé en le faisant à des erreurs graves.

Que nous reste-t-il encore comme éléments pour découvrir la vérité? Un document de grande valeur : les mémoires des contemporains. C'est là que nous devons aller à la chasse de ces petites images infiniment précieuses qui nous montrent ce qu'a été notre héros pour l'homme qui l'a vraiment rencontré. Quand le témoin est intelligent, quand il sait voir, c'est là le type de document le plus utile. Où connaîtrons-nous mieux Louis-Philippe que dans la courte note prise par Victor Hugo à la suite d'une visite faite au roi? Quel meilleur portrait de Disraëli vieux que celui noté par M. Hyndman, après une visite, dans son *Record of an Adventurous Life*?

Mais là encore, il faut comparer et peser parce que les impressions des contemporains sur le même homme peuvent être très différentes. Nous en revenons toujours à la même idée ; ne trouvant nulle part les éléments d'une vérité proprement scientifique, nous sommes obligés de nous abandonner à une sorte d'imagination psychologique et, dans beaucoup de cas, la vérité sur un fait précis est impossible à déterminer. Je vous donne deux exemples. Vous connaissez l'histoire de la lettre envoyée par Shelley à Byron pour se disculper des accusations de la femme de chambre Élise ; vous savez que cette lettre, destinée à être transmise aux Hoppner fut retrouvée parmi les papiers de Byron après sa mort. Deux hypothèses sont plausibles : *a*) Byron n'a jamais envoyé la lettre ; *b*) Byron a envoyé la lettre, qui lui a été retournée par les Hoppner. Dans la première hypothèse, Byron s'est mal conduit ; dans la seconde, il a fait exactement ce qu'il devait. Quelle est la vérité? Pirandello seul pourrait nous la dire : *Cosi e se vi pare.*

Autre exemple du même genre : la lettre de Disraëli à Peel, niée par lui à la Chambre des communes. Avait-il oublié son existence au moment où il parlait? Alors il est innocent. Ne l'avait-il pas oubliée? Alors il est à la fois menteur et follement maladroit, car tout permettait de penser que Peel avait conservé une telle lettre. En vérité, plus nous nous penchons de près sur les faits, et plus nous voyons qu'il n'en est pas de la biographie comme de la physique ou de la chimie ; dans toutes les sciences qui ont pour objet les relations des corps entre eux, l'expérimentation est possible parce qu'on peut régler les expériences ; si on n'a pas bien vu ce qui se passe en mettant du sodium et de

l'eau, il n'y a qu'à recommencer et à observer mieux la seconde fois. Mais le propre de la biographie, c'est de traiter de l'individuel et de l'instantané. Il y a eu une minute, une seconde où Byron a pris une décision au sujet de cette lettre aux Hoppner et où il a fait un geste qui a été, ou de la jeter dans un tiroir, ou de la mettre sous enveloppe à leur adresse. Moment qui ne peut être retrouvé, expérience unique que nous ne reverrons pas ; donc impossibilité de nous servir de tout ce qui est l'essence de la méthode scientifique.

« Le métier d'historien, écrit Mme Pailleron, est un terrible métier. Comment l'exercer avec quelque sécurité? Et d'abord, que sait-on?

« Vous appuyez-vous sur une tradition orale? Qui vous assure de ceux qui vous la transmettent? A moins que vous ne connaissiez l'honnêteté de leur mémoire, leur indépendance, j'ajouterai *leur manque d'imagination*, vous courez bien des risques. Consultez-vous d'autres chercheurs? Songez à vérifier leurs textes. Vous servez-vous de papiers de famille, de lettres, de documents qui, ceux-là, ne mentent guère? Établissez-vous d'après eux votre opinion, prenez-vous un parti? Mais quelque temps après voici d'autres documents, contenant des révélations nouvelles ; vous avez connu votre héros honnête, il l'était dans sa jeunesse, oui, mais il a fini au bagne ; vous avez décrit celui-ci brun, svelte, droit, et vous découvrez qu'il avait une bosse dans le dos. Constant en amitié? Vous l'avez cru. Il le fut en effet juste à l'instant que vous avez choisi pour le peindre, et voilà que le lendemain il a trahi : votre livre est par terre. Vous avez assuré votre lecteur que cet homme fut fidèle en amour. N'avez-vous pas tenu ses lettres entre les mains? Il disait : « Je suis seul, je ne vois aucune femme, je vis en cellule, « quelle vie morose, quelle tristesse ! » Vanité ! il n'éprouve aucune tristesse, il est si peu seul que vous apprenez à l'instant qu'il fut à cette heure-là précisément père d'un gros garçon... Qu'en outre il correspond avec deux dames qui visitent charitablement, de temps à autre, cet ermite : découragement de l'historien, déception, incertitude du chercheur, qui ne peut même pas se fier à la mort et se dire : « Cet homme-là dort depuis un siècle, pas de surprises à « craindre. » Si, toujours des surprises, autant de surprises dans la mort que dans la vie, et d'autant plus cruelles qu'elles se sont fait plus attendre. »

Examinez le cas de Carlyle et de sa femme. Il fut d'abord décrit par l'historien Froude. Thèse de Froude : Jane Carlyle a été une femme incomprise, fine, malheureuse, obligée, par un Carlyle égoïste et dyspeptique, de mener une vie de servante, pour être trompée dès que la gloire offre à son mari d'autres amies. Lisez maintenant le livre que vient de publier miss Drew sur Jane Carlyle. La thèse est exactement contraire. « Il est impossible, dit miss Drew, de ne pas admirer la douceur, le loyalisme de Carlyle envers elle... Elle est souvent bavarde, agressive, amère, sans aucune raison profonde... Naturellement, quand elle a été désagréable avec lui elle le regrette toujours, mais lui ne perd jamais patience, l'assurant qu'il est heureux de l'entendre faire librement « ses petits bouts de réclamations » car il peut comprendre tout ce qu'elle a à souffrir et sympathiser avec elle, pourvu qu'elle veuille avoir confiance en lui et croire en son amour... Jane Carlyle a souffert toute sa vie d'un amour excessif du drame. C'était peut-être parce qu'en même temps elle éprouvait un besoin de création artistique et sentait une incapacité à créer. Alors, faute de savoir écrire, elle faisait un roman de sa propre vie ».

Voilà deux thèses bien différentes. Or, toutes deux sont appuyées sur des extraits de lettres, tous exacts, tous probants. Pour une part, la différence du jugement vient de ce que Froude était un homme et aimait son héroïne, alors que miss Drew, femme, a plus de sympathie naturelle pour Carlyle. Mais, que ce soit pour une raison ou pour une autre, nous en revenons toujours à la même conclusion : il est impossible d'arriver en histoire à une vérité de nature scientifique.

Oui, je sais bien, on nous dit : « Vous aurez des biographies médicales ; vous aurez des études sur les sécrétions internes ; vous aurez des biographies fondées sur Freud. » Sera-ce bien intéressant? Et d'abord comment les aurons-nous? Que savons-nous sur l'histoire médicale des grands hommes du passé? Que saura-t-on dans l'avenir sur ceux du présent? Qui se préoccupe en ce moment de conserver des notes sur les sécrétions internes d'Einstein? Qui étudie les glandes endocrines chez Paul Valéry? Qui conserve les rêves de Bertrand Russell, pour permettre aux biographes freudiens de les interpréter plus tard? Or, si tous ces éléments n'ont pas été conservés pendant la vie même de l'in-

dividu, eux aussi ils sont uniques, irréversibles, et ne seront jamais retrouvés. Supposez même que l'étude scientifique de l'homme se développe, que l'on prenne l'habitude de constituer sur les grands hommes des dossiers très complets au point de vue physico-chimique et biologique, mais comment deviner qu'un homme va être grand? Qui choisira, dans l'adolescence, les sujets qui vont être observés? Admettez même qu'on arrive à constituer une gigantesque bureaucratie médicale et que chacun de nous ait un formidable dossier conservé dans quelque ministère de l'Hygiène, croyez-vous vraiment que ce sera là la vérité humaine que nous cherchons?

Pensez à votre propre vie. Supposez que, des Champs Élysées, il vous soit donné de contempler le travail de votre biographe. Seriez-vous heureux de le voir penché sur des rêves et sur des statistiques? « Mais ce n'était pas moi, diriez-vous, ces choses n'intéressaient que mon médecin. » Aimeriez-vous à le voir feuilleter vos livres et en déduire que vous avez commis des actions tout à fait étrangères à vous-même. « Ce n'est pas moi, diriez-vous, ce sont des produits de mon imagination. » Vous plairait-il de le voir cueillir des phrases de vos lettres? « Celle-ci? diriez-vous... Mais je n'en pensais pas un mot au moment même où je l'écrivais ! » Alors il ouvrirait indiscrètement votre journal, et vous murmureriez avec pitié : « Pourquoi s'occuper de ces quinze jours où j'ai traversé une crise de folie? »

La vérité sur votre propre vie? Mais vous seriez très embarrassé vous-même pour la décrire. C'est un mélange confus d'actions, de pensées, de sentiments, très souvent contradictoires, et pourtant cela a une unité qui est comme une sorte de ton musical. Votre vie est écrite en *ut* mineur, ou en *sol* majeur. Vous le sentez, vous auriez beaucoup de mal à l'exprimer et au fond c'est ainsi que vous souhaiteriez que votre biographie fût écrite, avec effort, avec plaisir, avec hésitation, avec des retouches, *avec un grand souci de la vérité aussi, mais à la fois de la vérité des faits (autant que le malheureux biographe pourra l'atteindre) et de cette vérité plus profonde qui est la vérité poétique.*

Je crois que nous sommes impuissants à faire pour les grands hommes mieux que nous ne souhaiterions qu'on fît pour nous-mêmes. La vérité? Oui, nous devons la poursuivre de toute notre âme. Συν ὁλῃ τῃ ψυχῃ εις την αληθειαν ἰτεον

devrait être la devise de tout historien. Avec toute notre âme, c'est-à-dire avec toute notre attention, avec tout notre respect, avec toute notre intelligence, *mais aussi* avec les facultés de divination artistique que nous pouvons posséder. Il serait dangereux et vain de vouloir établir un parallélisme trop rigoureux entre les sciences exactes et les sciences historiques. « Peut-on connaître la vérité sur un homme »? nous demandions-nous en commençant. Non : on peut essayer de fixer ces changeantes nuances, de faire chanter cette note unique et vraie, mais c'est une vérité d'un tout autre caractère que celle poursuivie par le chimiste ou par le physicien.

Telle est notre réponse à la première question.

*
* *

Venons-en maintenant à la deuxième. Dans quelle mesure est-il possible d'étudier une époque historique en écrivant la vie d'un homme? Dans quelle mesure est-il vrai de faire d'un homme le centre à une époque? Morley pose très bien le problème au début de sa *Vie de Gladstone :*

« Tout lecteur verra que peut-être la plus grande de toutes les difficultés de ma tâche a été de tracer la frontière entre l'histoire et la biographie ; entre le destin de la communauté et les exploits, pensées et buts de l'individu qui a eu une part si profonde dans la vie de celle-ci.

« Dans le cas des hommes de lettres, cette difficulté, heureusement pour les auteurs de biographies et pour notre plaisir, n'existe pas. Mais quand le sujet est un homme qui a été quatre fois à la tête du gouvernement, et non point premier ministre fantôme, mais dictateur, un homme qui a été premier ministre plus longtemps qu'aucun autre homme d'État pendant tout le règne de la reine, comment pourrions-nous dire l'histoire de ses travaux et de ses jours sans d'amples références aux événements au déroulement desquels il présida et dont il fit de l'histoire? »

Le biographe prend un individu comme centre, fait commencer et finir à lui les événements, qui doivent tous tourner autour de lui. La biographie est à l'histoire comme le système de Ptolémée, qui fait tourner les astres autour de la terre, est au système de Galilée, qui ne considère la planète qu'en fonction de l'ensemble. Cette attitude arbi-

traire condamne-t-elle la biographie en tant qu'œuvre d'histoire? Non, car l'histoire ne pouvant pas, comme la physique, examiner ce qui se passe dans un système clos, toutes les histoires sont, elles aussi, limitées arbitrairement. On écrira l'histoire de la France, ce qui revient à faire tourner l'histoire du monde autour de la France, comme l'auteur d'une Vie de Wellington fait tourner l'Angleterre autour de Wellington. Si nous croyons Plutarque, nous verrons la Grèce et Rome menées par une trentaine de volontés intelligentes, ce qui est évidemment absurde et contraire à la vie normale des peuples. Devant le déterminisme historique d'un Karl Marx par exemple, la simple intention d'écrire une biographie est un péché contre la vérité, mais les marxistes ont commis ce péché en écrivant eux-mêmes des biographies de Karl Marx et de Lénine. C'est donc sans doute qu'il est inévitable.

La déformation imposée à l'histoire sera d'autant plus grande que l'individu est plus grand. Prenons un exemple dans l'antiquité (1). L'histoire du temps d'Alexandre ne nous est guère connue que par des biographies, celle de Plutarque et celle d'Arrien. La conséquence est que ce fragment d'histoire a toujours été traité incomplètement. Obsédés par l'image d'Alexandre, les historiens ont négligé d'examiner l'évolution de la Macédoine, comment cet État avait emprunté à la civilisation grecque ce qui lui donnait la force : industrie, marine, armements, et non pas ce qui lui donnait le bonheur : liberté individuelle, culture esthétique. La Macédoine était devant le reste de la Grèce comme aujourd'hui l'Amérique devant l'Europe. C'est cela qui explique l'empire macédonien, et il s'est dissocié tout seul quand, avec la culture, il a connu la décadence des mœurs. L'obsession par le personnage d'Alexandre a empêché aussi l'historien de voir ce qu'était l'empire perse avant sa chute. Cet empire n'avait aucune puissance militaire, comme on peut le voir par la retraite des Dix-Mille et, comme il semble avoir eu peu de dissensions internes, il faut supposer une prospérité pacifique très grande, que l'idée hellénique et plutarquienne de conquête civilisatrice par Alexandre a volontairement négligée. Donc l'erreur du biographe (erreur due au genre même) aura été de cacher les peuples sous un

(1) Je dois cet exemple à M. Jean Prévost.

homme et de présenter un homme comme cause nécessaire et raison suffisante d'événements qui le dépassent.

Si on avait à tirer toute l'histoire de biographies, on la croirait faite d'individus qui s'opposeraient et dont les luttes créeraient les événements. L'opposition Gladstone-Disraëli, très tentante pour un biographe, n'est importante que si on montre au-dessous d'elle les couches profondes qui, dans les masses anglaises, lui correspondaient. L'amateur de biographie arriverait ainsi à constituer une histoire sans continuité dans le temps et sans unité dans l'évolution d'où résulterait, par le besoin d'hommes représentatifs, une morale émersonienne et une politique césarienne.

Voyez au contraire combien a d'unité et, je dirai même de beauté, un fragment d'histoire sur lequel manquent les biographies, et où les biographes ont dû partir exclusivement de l'histoire, comme la guerre du Péloponèse. Là, aucun récit personnel ne vient gâter l'objectivité de Thucydide, mais la naïveté même d'un tel éloge en montre la fausseté. L'accord complet qui s'est fait sur la guerre du Péloponèse entre les historiens serait détruit s'il existait par exemple une biographie de Cléon, écrite par un historien démocrate.

Comme toujours il est difficile de dégager ici une règle générale. Dans certains cas il est vrai de dire que l'action personnelle d'un homme a transformé la vie d'un pays. Entre 1800 et 1815, la vie de la France est fortement liée à celle de Napoléon. Au contraire, dans le cas de la reine Victoria, Strachey a été prudent en faisant de son livre un portrait personnel plutôt qu'un large tableau historique. L'influence de la reine sur la politique anglaise a été assez grande, mais elle n'a été qu'un facteur parmi beaucoup d'autres.

Il est intéressant d'observer notre propre temps parce que nous pouvons y saisir l'histoire en formation. Dans deux cas au moins il m'a été donné de constater que l'action personnelle d'un homme, son caractère, peuvent devenir causes déterminantes de phénomènes historiques généraux. L'un est la création du Maroc français par Lyautey. Là on vit avec une parfaite clarté un pays modelé par un homme, et devenant une image agrandie de l'esprit de cet homme. L'autre est le relèvement financier de la France par M. Poincaré en 1925. Mais, dans les deux cas, l'homme d'État et le fondateur d'empire n'occupent le centre du tableau que pen-

dant un temps assez court. Les y installer pendant toute leur vie serait artificiel. Il ne faut pas que le biographe veuille trop jouer à l'historien. Les objets poursuivis sont différents. La biographie est l'histoire de l'évolution d'une âme humaine ; l'histoire doit être ici ce qu'est, pour le peintre de portraits, le fond sur lequel il place son modèle.

Ne trouvez-vous pas curieux de voir l'image du portraitiste s'imposer dès que l'on parle du biographe? Et cette ressemblance même ne nous aide-t-elle pas à répondre à la question que nous avons posée au début? « La biographie doit-elle être une science? » nous demandions-nous. Demandons-nous aussi bien si le portraitiste doit être un savant. La réponse est trop évidente : le portraitiste doit être un honnête homme, chercher la ressemblance et connaître bien la technique de son métier, mais *l'objet qu'il se propose est la peinture de l'individuel, alors qu'il n'y a de science que du général.* Et notre réponse coïncide avec celle de Strachey :

« Qu'on ait pu non seulement poser, mais même discuter sérieusement la question de savoir si l'histoire est un art, est certainement une des curosités de l'humaine folie. Que pourrait-elle être d'autre? Il est évident que l'histoire n'est pas une science. Il est évident que l'histoire n'est pas une accumulation de faits, mais le récit de ceux-ci. Les faits qui se rapportent au passé, s'ils sont réunis sans art, sont des compilations et les compilations sans aucun doute peuvent être utiles, mais elles ne seront pas plus de l'histoire que du beurre, des œufs, de la salade et du persil ne sont une omelette. »

André Maurois.

La Joie[1]

Entre tant d'autres visages inquiétants, celui du Russe l'avait émue, d'une méfiance irrésistible, qui ressemblait au dégoût, si Chantal eût été capable de dégoût. Deux fois, trois fois peut-être, il était venu, humble et distant, le regard bas, ses longues mains inquiètes aux ongles vernis pétrissant d'énormes gants de peau de chien, la voix changeante et comme voilée, où l'imperceptible accent de la langue natale n'était plus qu'une sorte de chant grave, trop nuancé, trop caressant. Il apportait, avec beaucoup d'autres, un certificat élogieux de la vieille baronne de Montanel qui dispose, chacun le sait, d'au moins six belles voix académiques et abreuve de thé léger, chaque quinzaine, toute la rédaction de *la Revue internationale.* Elle répondait de sa parfaite éducation, de son honnêteté, surtout de sa merveilleuse prudence qui en faisait un chauffeur unique, aussi sûr qu'un cocher de douairière. Enfin, il avait appartenu au régiment des Cadets, servi dans la garde, puis sous Denikine, et vendu, pour ne pas mourir de faim, d'inestimables bijoux de famille. Mais son plus grand mérite était de garder le souvenir d'une longue étude parue avant guerre, au *Messager russe* et consacrée aux importants travaux d'érudition de M. de Clergerie.

En ce silencieux personnage, Mlle Chantal avait senti, dès

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er octobre 1928.

le premier jour, un ennemi, un homme à craindre, moins dangereux pour elle que pour ces naïfs qu'il avait apprivoisés aussitôt par une douceur inaltérable, une complaisance infinie. Elle ne savait rien de lui, n'en pouvait rien connaître, n'en connaîtrait jamais rien, aussi invulnérable dans sa vérité que lui-même dans son mensonge, et cependant elle le haïssait, à son insu, d'une haine jalouse — quel autre nom, hélas ! donner à la révolte d'une conscience trop pure, si défendue à la fois, si désarmée? — elle le haïssait d'instinct, comme s'il eût disposé déjà contre elle, contre Dieu même, d'un incomparable secret. « Que lui reproches-tu? disait M. de Clergerie. Il paraît un peu sournois, je l'accorde, c'est sans doute un déclassé, je ne pense pas que ces slaves soient des anges. Mais on ne peut pas non plus se fournir de domestiques dans les patronages, mon enfant. Du moins, je le trouve parfaitement bien élevé, discret, obligeant. Et ce qu'il est, ou n'est pas, une jeune fille de ton âge est bien incapable d'avoir une opinion là-dessus. »

Elle ne trouvait rien à répondre, car son jugement si sûr, sa jeune sagesse, son horreur naturelle si clairvoyante de toutes les formes du mensonge, et même une certaine gaieté un peu railleuse, qui suffisaient à la mettre en défense, ne pouvaient la fournir d'aucun argument précis. D'ailleurs, elle s'accusait parfois d'être injuste à l'égard du dernier venu, probablement ni meilleur ni pire qu'aucun de ses compagnons, et elle faisait un grand effort pour surmonter sa crainte, en user envers lui avec les mêmes grâces, la même charité subtile. Mais à la différence de tant d'autres, de tous les autres — un seul excepté, qui n'était plus — cet inconnu suspect, dont on voyait le mensonge remuer au fond du regard blême, ainsi qu'une épave sous une eau morte, cet homme vil, ne se contentait pas de subir l'enchantement, il cherchait à en pénétrer les causes secrètes. Quel cœur vraiment pur ne se protège de lui-même contre la curiosité d'un ami? Mais quelle épreuve inattendue de se sentir, par qui l'on méprise, devinée?

Car elle s'était crue aussitôt devinée, par une naïve ignorance de sa propre vie intérieure, qu'elle jugeait trop humble et trop facile pour se défendre longtemps contre la curiosité de personne. Et puis, d'être devinée, après tout, qu'importe? C'était cette curiosité patiente, assidue, inexplicable, connue d'elle seule, si adroite qu'elle n'aurait pu la

dénoncer sans ridicule, et si furtive qu'elle n'en surprenait qu'à l'improviste et par hasard, la vigilance calculée, — oui, c'était cette curiosité dont elle sentait obscurément la trahison. D'être recherchée, même par le désir d'un tel homme, ne l'eût pas autant émue, parce qu'en ce vieux pays latin la plus innocente des filles ne se croit jamais à bout de ressources ni d'esprit, et la douce pénitente de l'abbé Chevance se fût tirée aisément de ce pas, avec cette fierté malicieuse que toute femme de notre race tient de ses grand'mères. Mais le désir n'est pas si calme, si attentif, et surtout si insoucieux de plaire. Ce qu'elle lisait dans les yeux froids c'était plutôt cette même curiosité qu'on voit au regard des bêtes savantes ou corrompues par des maîtres trop indulgents, lorsqu'elles flairent de loin, sur les routes, leurs congénères libres et heureux. Que contemplait-il ainsi avec envie? Que cherchait-il qu'elle fût capable de lui donner? Elle avait souvent ri de ses craintes et les jugeait alors absurdes, dans l'impuissance où elle se trouvait de les justifier, ou même de les exprimer en un langage sensé. N'importe. Elle sentait se resserrer autour d'elle un réseau tissé prudemment fil à fil — et non pas autour d'elle seulement, car elle avait vaguement conscience que de plus faibles étaient déjà dans le même filet. Qu'elle eût voulu les défendre !

En exigeant que sa fille, dès sa sortie du couvent, gouvernât sa maison, Monsieur de Clergerie ne savait pas de quel pesant devoir il allait charger de telles épaules, ni que la surveillance quotidienne de six ou sept domestiques recrutés à la diable, congédiés de même, est une rude et périlleuse école pour une enfant de dix-sept ans qui ne sera jamais tout à fait dupe de sa propre candeur, plus souvent et plus cruellement blessée de ce qu'elle devine que de ce qu'elle voit. Mais elle s'était protégée à sa manière, par une ingénieuse bonté, sans bruit, sans effort visible qui risquât d'attirer l'attention, de lui valoir louange ou blâme. Et maintenant, il semblait qu'elle fût prise au piège de cette même bonté, dont elle seule avait cru savoir la source enchantée, toujours fraîche, intarissable. Cet inconnu, d'ailleurs en apparence sans reproche, qu'elle ne pouvait convaincre d'aucune faute précise, d'aucun manquement volontaire, délibéré, qui n'était enfin pour tout le monde qu'un serviteur à gages, c'est-à-dire un anonyme, un passant,

auquel elle eût rougi d'accorder tant d'attention, si elle eût été moins pure, — celui-là entre tous les autres lui inspirait pour la première fois la crainte anxieuse d'être encore au-dessous de son humble tâche, sous la menace de forces obscures, impitoyables, que la simple douceur ne suffit pas à réduire, de ne disposer contre une certaine malice jusqu'alors ignorée, que d'une arme d'enfant, d'un jouet... Crainte aussitôt repoussée par toutes les forces de son âme! Crainte d'ailleurs sans amertume, qui finissait par se fondre en délices, lorsque plus pauvre et plus seule que jamais, parmi ces visages hostiles ou clos, elle donnait, elle prodiguait, elle jetait à pleines mains, ainsi qu'une chose de rien, son espérance sublime. Et tel était alors le bienheureux épuisement de sa charité, sa suave détresse, qu'elle courait se réfugier dans sa chambre, refoulant ses larmes, et là, comme ivre de fatigue et de supplication, les lèvres encore occupées d'une prière qu'elle n'entendait plus, n'osant quitter des yeux son crucifix, elle croyait glisser lentement, puis tomber tout à coup dans le sommeil... Seulement elle tombait en Dieu.

Et c'est ainsi qu'il l'avait vue un jour, lui, cet étranger, debout près d'elle, les traits bouleversés, le bras étendu, car il vient de lui toucher l'épaule... Quelle heure est-il? La fenêtre est pleine de nuit, le couloir brille derrière la porte entr'ouverte. « Comment êtes-vous là? dit-elle. Pourquoi? » Elle cherche en vain des mots, un cri d'indignation, de colère, et ne trouve qu'une surprise stupide. Il ne détourne pas son regard, elle n'y lit aucune injurieuse curiosité, nulle surprise égale à la sienne, mais en dépit de son calme étonnant, une sorte de complicité sournoise, qui brûle de s'avouer, qui va s'avouer... « Comment êtes-vous... qui vous a permis?... » — « Le dîner est servi depuis longtemps. On n'a pas eu l'idée d'entrer, la porte n'était que poussée. Ils cherchent Mademoiselle dans le parc, on a même envoyé le jardinier chez le petit Arnaud. » Elle s'est levée toute tremblante, elle a balbutié : « Je... je m'étais endormie. » Alors il l'a fixée longuement, trop longuement, avec un reproche — oui, un reproche — dans ses yeux menteurs : « J'ai fait de mon mieux. Que Mademoiselle juge. Ils auraient pu vous trouver... Personne ne comprendrait... Ils ne comprendraient pas... Ce sont de simples animaux, d'heureux

animaux. Que Mademoiselle prenne garde, si elle daigne me croire. Je sais... Les anges seuls dorment comme vous, de cette manière. Permettez-moi : j'ai vu à Goutchivo une religieuse orthodoxe, une petite fille de Dieu, qui vous ressemble ; nos Russes lui avaient brisé les jambes, elle était étendue par terre, devant l'icone, presque nue, sans boire ni manger depuis des jours, ravie au ciel, un doux prodige, un conte d'enfant, plus blanc que la neige... Je ne crois pas en Dieu, mais comment ne pas croire à cette blancheur, ne pas l'aimer? Car il y a plus de blanc qu'on ne pense, dans ce monde noir. D'ailleurs je parle un langage qui n'est assurément pas celui que je dois tenir devant vous ; et il m'est impossible de faire autrement — excusez-moi — afin que vous sachiez du moins quel est celui qui a surpris vos secrets, non pas aujourd'hui, mais voilà bien des semaines, parce qu'il vous arrive... il vous est arrivé — que dirais-je? — enfin cela, cette chose s'est faite devant moi, à votre insu, une minute jadis, rien qu'une minute, le temps d'un clin d'œil, et à présent si fréquemment que, tout bêtes qu'ils sont, je me demande par quel miracle (aucun miracle ne vous coûte), par quel miracle ils ne s'aperçoivent de rien... »

Puis il l'avait saluée très bas et s'était glissé dehors, sans attendre de réponse, laissant exprès la porte grande ouverte derrière lui, pour que la lumière achevât de l'éveiller, peut-être... Elle n'avait que longtemps après entendu son pas assourdi, les voix lointaines, et tournant la tête, pâle de honte, elle avait vu dans la glace ses yeux immenses, obscurs, méconnaissables... Ses yeux? N'était-ce pas plutôt un autre regard, qu'elle connaissait trop, dont elle avait tant de peine à supporter la fixité ténébreuse, où flotte un rêve informe qui n'a plus ni couleur, ni contour, un cadavre de rêve, un rêve décomposé? Mais oui! c'étaient les yeux de sa grand'mère, de Mama, ses yeux mêmes! Le brusque éclair de l'angoisse éclata au creux de sa poitrine, resplendit jusqu'à la dernière de ses fibres. De tous les coups qu'elle eût pu redouter, attendre, celui-là était le plus dur, imprévu, imparable. L'extrême, la surnaturelle simplicité de sa vie, sa piété si humble, son horreur ingénue de la confusion, du désordre, de ce qui peut troubler la sincérité limpide des paroles, des actes, des intentions, la ferme sagesse, l'agile raison que le vieux prêtre avait formée avec tant de pru-

dence et d'amour, rien ne la préparait à cette extraordinaire épreuve. Sans doute la folie de Mama, ce bizarre délire silencieux traversé de lueurs, avait-il marqué son adolescence plus cruellement qu'elle n'eût osé l'imaginer? Le doute qui venait de naître dans sa pauvre cervelle encore noyée d'extase, s'enfonçait comme un fer juste au point blessé, si avant d'un seul coup que l'idée ne lui vint pas de douter, de discuter au moins l'unique témoignage d'un inconnu. Ni les paroles, ni les desseins de ce personnage également suspects, son insolence tranquille, son audace, ne la retinrent un moment : elle ne fut sensible qu'à l'accablante à l'énorme vraisemblance d'un cauchemar dont elle voyait encore dans la glace le signe tragique. « Nous sommes des nerveux, nous sommes de grands nerveux », aimait à répéter M. de Clergerie, qui justifiait ainsi sa dyspepsie, et d'ailleurs raffolait de la psychiâtrie à la mode... D'ailleurs le Père de Riancourt, son ancien aumônier du Sacré-Cœur, ne l'avait-il pas mise en garde, jadis, contre un mysticisme enfantin, une piété trop tendre dont il lui avait appris à rougir en lui dénonçant le péril d'une certaine ostentation, qu'elle était déjà trop portée elle-même à mépriser? Comme l'abbé Chevance l'avait, depuis, rassurée ! Comme il avait su toucher ses scrupules, les dénouer d'une main légère, la remettre doucement en route, par un petit chemin sûr, discret, qui ne fait envie à personne ! Certes, elle n'avait tenu sa paix fragile que de la tendre sollicitude du vieux prêtre... Au chevet même du lit de mort de ce juste, elle s'était sentie, non pas déjà révoltée sans doute, mais tirée hors d'elle-même, tentée par elle ne savait quoi de si grave et si fort, un sacrifice total, ô chimère ! Et dès lors...

« J'étais ici à cinq heures, se disait-elle sans oser quitter la glace des yeux, comme si elle eût craint de perdre ainsi la preuve, l'unique preuve, la preuve décisive, de son affreuse aventure. — Je venais de donner à Mama son thé et ses rôties. Voilà maintenant huit heures et demie... Pourtant je suis bien sûre de n'avoir pas dormi... Et je me suis retrouvée tout à l'heure, quand il m'a touché l'épaule, à la même place, les bras en croix, est-ce possible ! » La contracture de ses muscles était encore si douloureuse qu'elle ne pouvait remuer les jambes, de peur de tomber. Son misérable regard obscurci, incertain, sitôt qu'elle déplaçait le globe oculaire. était zébré d'éclairs fulgurants. « Jamais je ne

pourrai descendre l'escalier toute seule, jamais! Ils me trouveront là, ils vont venir? » Elle se souvenait d'avoir entendu dire par le docteur Michauld que Mme de Clergerie, quelques semaines avant sa mort, au dernier degré de l'épuisement nerveux, avait souffert de crises léthargiques, les mêmes sans doute, ou de même nature. Pas une minute, bien que l'incomparable joie remuât toujours au fond de son cœur, elle n'aurait pu songer à donner un sens moins humiliant à la découverte qu'elle venait de faire. Elle savait trop l'excellence des dons de Dieu, leur rareté. Elle n'ignorait rien de leurs contrefaçons grossières, qui troublaient si fort l'honnêteté de l'abbé Chevance, et dont il parlait avec tant de mépris — trop de mépris peut-être? — les simulacres, les attitudes demi-sincères, et pis encore : les tares plus secrètes, mi-spirituelles, mi-charnelles, comme à la jointure du corps et de l'esprit, que la science a gravement classées, cataloguées, dévastant pour les nommer le jardin des racines grecques, et néanmoins déjà si familières aux vieux mystiques néerlandais du douzième ou du treizième siècle, qui ne devaient rien à l'étrange érudition de Siegmund Freud. Trop simple aussi, trop indifférente à soi-même, trop protégée contre un premier mouvement de l'amour-propre déçu pour imaginer de mettre l'Ange noir en tiers dans sa lamentable aventure. D'ailleurs, elle ne s'était jamais beaucoup souciée du Diable ni de ses prestiges, assurée de lui échapper par l'excès de sa petitesse, car Celui dont la patience pénètre tant de choses, l'immense regard béant dont l'avidité est sans mesure, qui a couvé de sa haine la gloire même de Dieu, scrute en vain, depuis des siècles, de toute son attention colossale, retourne en vain dans ses brasiers, ainsi qu'une petite pierre inaltérable, la très pure et très chaste Humilité.

Ce que fut pour elle ce court moment, qui le sait? La seule surprise peut prendre en défaut une volonté magnanime, mais en plein désordre de son cœur et de sa raison, par un mouvement de l'âme plus fort que sa terreur ou sa honte, la pauvre enfant crut comprendre qu'elle était perdue, si elle ne rompait aussitôt le cercle enchanté. Elle s'approcha plus près de la glace, posa ses coudes sur le marbre et toute tremblante encore s'efforça de sourire, sourit à son image livide. Ce visage tragique, tendu par l'angoisse, lui inspirait moins de pitié que de dégoût. « J'aurai

pris parti avant de descendre, se dit-elle, il faut que je prenne parti, maintenant ou jamais... D'abord, je suis ridicule... Cette histoire est ridicule. » Elle se souvint d'une tentation qu'elle avait eue, confiée jadis à l'abbé Chevance avec tant de larmes — et il l'avait écoutée en souriant, exactement comme elle venait à l'instant de sourire elle-même. Puis il lui avait dit, si doucement : « Allez dîner ! Voilà sept heures. Ne faites pas attendre M. de Clergerie pour ça ! » Et elle l'avait quitté en paix. « Pourquoi prendre parti? Je ne prendrai pas parti du tout, à quoi bon? C'est aussi l'heure de dîner ! » Elle savait la charmante réponse de Louis de Gonzague à ses petits camarades qui, à la récréation, s'interrogeaient entre eux : « Que ferions-nous si l'on nous annonçait la fin du monde, dans un quart d'heure. « Je voudrais finir cette partie de marelle, » disait-il... Le sang battait de nouveau à ses tempes, et elle frottait ses joues, pour les rougir plus vite, du bout de ses doigts aigus. « Ce n'est rien, peut-être moins que rien. Cela m'a seulement bien humiliée. Je me croyais encore trop sage. Qu'importe à Dieu une courbature de plus ou de moins? Il est bon d'être faible entre ses mains... Il est meilleur d'être faible. Et qui est plus faible que moi désormais? Je ne puis plus espérer de me conduire seule, à la lettre. Je suis à la merci de ce Russe ! » Elle essaya de rire, mais elle avait cette fois trop présumé de ses forces : en un éclair, elle revit l'inconnu debout près d'elle, le regard louche et complice, et le déchirement de sa pudeur fut si douloureux qu'elle étouffa un cri : « C'est ma faute, balbutia-t-elle, tandis que ses doigts tremblaient sur la houppette à poudre, il faut tout prévoir, il faut prévoir le pire, s'y résigner par avance et n'y plus songer. A présent, quoi, ce qui est fait, est fait. Naturellement, il n'est pas si facile qu'on croit de garder la simplicité de sa vie, mais les complications viennent du dehors, toujours. La simplicité vient du dedans. Qu'ai-je à faire de plus simple que d'aller rassurer mon monde, et dîner? Me voilà maintenant présentable. Heureusement, Annette a laissé ici son rouge : je suis fardée comme une danseuse... Pourvu que Mama ne s'aperçoive de rien, ni Francine ! Elles se ressemblent un peu : elles ont un œil sur chacun de nous, et pas tellement indulgentes non plus. Jeudi, j'avouerai tout au doyen d'Idouville, à la grâce de Dieu : il va dire que j'ai rêvé, que je suis folle, que le pauvre

abbé Chevance m'a tourné la tête. Tant pis! cela vaut mieux que d'honorer Dieu par des crises de nerfs et des pâmoisons, comme les maniaques, et de scandaliser le prochain... *Un doux prodige, un conte d'enfant, plus blanc que la neige.* Quelle horreur! »

Elle descendait déjà l'escalier en chancelant, sa petite main si crispée sur la rampe qu'elle devait faire effort à chaque marche pour en desserrer les doigts. Par la porte ouverte du vestibule, le bruit discret des conversations venait jusqu'à ses oreilles, étrangement grossi. Elle continuait à se parler à elle-même, tout bas, presque tendrement, comme on rassure un enfant ou un fou. Était-elle alors sincère, absolument? Condamnait-elle avec tant de dureté, rejetait-elle sans remords, une fois pour toutes, ce qui — elle le sentait bien à présent — avait été depuis tant de semaines sa nourriture mystérieuse?... « Méfiez-vous de ce qui trouble! » L'ordre si souvent répété de son vieil ami l'abbé Chevance retentissait encore dans son cœur. Rien n'égale en profondeur, la première révolte d'une âme pure contre les entreprises de l'Esprit. Qu'elle fût troublée, qu'elle l'eût été depuis longtemps à son insu, elle n'en pouvait maintenant douter. Que demander de plus lorsque le corps vient d'attester lui-même la défaillance de l'être? Trop sage pour s'emporter en vains scrupules qui eussent resserré ses chaînes, elle ne souhaitait que reprendre sa tâche quotidienne, l'exercice des devoirs simples, définis, authentiques, rentrer dans la vie mortifiée, asile universel, lieu unique, ouvert aux saints et aux pécheurs, où elle sentait le repos, ainsi qu'une brebis perdue sous l'orage... Mais tandis qu'elle descendait lentement vers les lumières et les voix, l'idée de la solitude où elle allait s'enfoncer malgré elle, où sans doute elle devrait mourir, lui revint avec une telle force qu'elle s'arrêta naïvement, comme si son misérable destin eût dépendu de ce pas. Hélas! s'il était vrai qu'elle ne fût qu'une malade, l'une d'entre ces pauvresses que trahissent la chair et le sang, qui amusent la curiosité des psychologues et des médecins, et dont les vraies servantes de Dieu parlent avec moins de pitié que d'aversion, que lui resterait-il donc en propre? Rien. Pas même sa prière, pas un seul battement de son cœur. Cette pensée la traversa d'outre en outre, elle en sentit littéralement le trait éblouis-

sant. Il n'était rien d'elle qu'elle pût désormais offrir à Dieu sans crainte, sans réserves, ou même sans honte. La perfection, l'excellence de ce dénuement, la toute-puissance de Dieu sur une pauvreté si lamentable, la certitude de dépendre presque entièrement de ce que les hommes ont nommé hasard, et qui n'est que l'une des formes plus secrètes de la divine pitié, tout cela lui apparut ensemble pour l'accabler d'une tristesse pleine d'amour, où éclata tout à coup la joie splendide... Alors elle se mit à fuir vers la lumière et les voix, ne s'arrêta qu'au seuil de la porte, une main sur sa jeune poitrine, les joues roses, les yeux brillants, et si claire que M. de Clergerie, s'écria :

— Je n'ai pas le courage de te gronder. Comme tu lui ressembles ! Comme tu ressembles à ta mère ! Ce long sommeil t'a fait du bien.

Mais comme Fernande se plaignait trop amèrement d'un retard qui lui avait fait rater son dîner, elle courut en riant à la cuisine, et recommença le soufflé au chocolat.

III

Depuis cette nuit décisive, des semaines avaient passé, aussi courtes que des jours. Elle n'avait parlé à personne, pas même au doyen d'Idouville. La nouvelle d'une prochaine visite de l'abbé Cénabre (1), éloigné de Paris pendant quatre mois, et qu'elle n'avait pu voir après la mort de M. Chevance, au grand regret de M. de Clergerie qui ne croyait pas sa fille trop indigne de recevoir les directions de ce puissant esprit, l'avait décidée à se taire jusque-là. Elle n'avait, certes, aucune prévention contre l'illustre biographe de Tauler, qu'elle connaissait d'ailleurs à peine, bien qu'il parût souvent à l'hôtel de la rue de Luynes, et qu'il l'eût toujours traitée avec une sorte de bienveillance sévère, dont elle appréciait la courtoisie, car cette petite fille, pourtant si simple, haïssait la familiarité. De ses livres, elle ne savait guère que les titres, mais en dépit des bavardages ou de médisances plus perfides, elle se sentait une sympathie obscure, un peu craintive, pour un homme célèbre, et qui paraissait néanmoins mépriser la gloire, vivait libre et seul, et pauvre aussi peut-être, dans une

(1) Voir *l'Imposture.*

indépendance sauvage. Pourquoi le nom de son ancien condisciple, qu'il avait prononcé si rarement devant elle, était-il revenu tant de fois sur les lèvres de l'abbé Chevance à l'agonie? Lui confiait-il, en esprit, sa fille, comme le croyait encore M. de Clergerie?... Je devrais l'aimer, se disait-elle.

Il serait là ce soir, prolongerait son séjour une semaine, et voilà qu'au lieu d'attendre en paix, comme jadis, l'occasion toujours offerte à temps, le secours bénévole de Dieu, elle venait de se troubler pour quelques paroles échappées à la malice ou à la sottise de Fernande. « *On verra ici des choses extraordinaires, mademoiselle, des choses comme on n'en voit pas dans les livres.* » Pourquoi? Y a-t-il vraiment place pour de telles choses dans une maison familiale, où tout nous rappelle l'enfance, et par un beau jour d'été? A Paris, passe encore, mais ici ! Et quelles choses? « Comme je suis nerveuse, inquiète, c'est honteux. Extraordinaire, d'abord, c'est un mot qui n'a pas de sens, de ceux dont l'abbé Chevance disait qu'ils n'ont pas dû être donnés par Dieu dans le Paradis, mais enseignés au premier homme, de l'autre côté des Sept fleuves, par l'expérience quotidienne de la domination du malheur. Rien n'est hors de l'ordre, tout finit par rentrer dans l'ordre de Dieu. Et puis, est-on jamais seule? Peut-on avoir peur? Peur de quoi? » — « Que votre père me chasse, les prétextes ne manquent pas... » avait dit l'autre. A quoi bon? La première surprise vaincue, Chantal éprouvait pour lui autant d'horreur que de pitié. Était-il même si différent de ceux qui l'avaient précédé, ou qui le suivraient un jour, tant d'étrangers louches et hardis, à la fois insolents et serviles qui plaisaient au maître une semaine et partaient un matin comme ils étaient venus, l'œil haineux, la barbe longue, veston court et chaussures jaunes, une valise de toile à la main? Car M. de Clergerie avait engagé tour à tour, au gré de son humeur, et aussi par une haine secrète pour les valets français, race moqueuse, des Tchèques osseux, aux longues jambes, des Polonais tondus, un Hongrois recommandé par le nonce, et jusqu'à un Grec du Levant, plus suspect que tous les autres ensemble, et qui avait disparu sans aucun bruit, avec une torpédo neuve. Au moins ce Russe parlait peu, bien qu'avec une adresse singulière il eût réussi plus d'une fois à imposer à sa jeune maîtresse de ces conversations au sens double, pleines d'allusions perfides, qui font, à la longue, de deux

interlocuteurs deux complices, les complices d'un même secret. A la première tentative, elle avait cru mourir de honte... Mais qu'était-elle, après tout, qu'une enfant? « Dieu fait bien ce qu'il fait, disait souvent le futur académicien, une autre que toi, plus légère, par exemple, plus romanesque... se fût passée moins aisément des soins maternels. » Hélas!

Non, ce n'était ni celui-là, ou tel autre, ni cette médiocre aventure, ni même la crainte étrange qu'elle avait maintenant de son propre regard, de sa bouche pâle, de ses mains souvent tremblantes, de tout ce corps enfin, de cet appareil compliqué de chair, de sang, de nerfs, dont elle n'était plus sûre désormais de se faire obéir, bête sournoise, humiliée, mélancolique, à laquelle elle imposait son allégresse, la foi, l'espérance et la charité, comme un frein d'or. Dix fois, vingt fois peut-être, elle avait failli céder au vertige, rouler jusqu'au bord du gouffre de lumière, et n'avait sagement achevé son oraison qu'au prix d'un effort intolérable. Mais n'était-elle pas tombée à son insu? « Daignez plutôt convenir que sans moi ce que vous voulez tant cacher serait déjà connu. Hier encore... » Ainsi avait-il parlé tout à l'heure, et se fût-il tu, tel était le sens de son impassible sourire. Elle rapprochait ces paroles énigmatiques de la stupide prédiction de Fernande : « *Des choses extraordinaires, des choses comme on n'en voit pas dans les livres...* » Quoi donc! la part de sa vie qu'elle aurait voulu cacher en Dieu, en Dieu seul, à jamais, livrée par dérision, en même temps que le pauvre secret de son mal héréditaire, aux bavardages, aux curiosités de l'office. « *Des miracles, de vrais miracles qui tombent de vous comme des fleurs.* » « Je les scandalise, pensait-elle, c'est ainsi qu'on se moque de Dieu! »

Pourquoi — par quel prodige — cette crainte suprême, sitôt qu'elle cessait de la raisonner, de s'en défendre, ouvrait en elle une source plus fraîche, plus pure, comme si elle eût trouvé le principe même de sa consolation, dans l'idée de la détresse totale, sans remède, la ruine de toute espérance humaine, une féroce désillusion. D'être ridicule à ses propres yeux achevait de briser les derniers liens de l'amour-propre, la libérait. « J'étais contente que Dieu eût pris la peine de me dépouiller lui-même avec tant de soin qu'il me fût devenu impossible d'être plus pauvre. Je me comparais à un malheureux qui n'aurait que quelques sous

en poche, et s'aviserait tout à coup que ce sont, justement, de ces sous qui n'ont plus cours. »

L'ombre d'un nuage adoucit une par une les premières vitres rouges et vertes de la véranda, puis elles s'éteignirent toutes ensemble et l'immense jardin parut derrière, décoloré. « Je rêve là depuis dix minutes, songeait-elle, c'est absurde. Vais-je me décider à entrer ou pas?... » A travers la porte, elle entendait la petite toux nerveuse de M. de Clergerie, et jusqu'au tintement régulier de la plume dans l'encrier de cristal. « Si j'étais courageuse, je lui devrais tout avouer peut-être? dès maintenant? Ai-je le droit de lui cacher ainsi, depuis des semaines, que je suis malade? N'est-il pas juste qu'il en soit informé avant l'abbé Cénabre lui-même, un étranger? Car j'aurai beau faire et beau dire, il faut voir les choses comme elles sont. Quoi! d'être malade, ce n'est pas une affaire de conscience! » Et elle entra.

M. de Clergerie leva au-dessus d'un rempart de livres et de fiches un front sourcilleux :

— Voilà peut-être un quart d'heure que je t'entends trotter dans le vestibule, comme une souris. Quelle chose singulière! Lorsque je suis épuisé de fatigue et retombé dans mes insomnies, j'observe aussitôt une surexcitation extraordinaire du sens de l'ouïe. Je ferai part de cette remarque au professeur La Pérouse. Pourquoi ris-tu?

— Mon Dieu, pour rien! Parce que le seul nom du professeur La Pérouse me donne envie de rire : Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse, commandant la *Boussole* et *l'Astrolabe*, et mangé par les naturels de l'île de Vanikoro.

— Allons! allons! Chantal...

— Et puis, pardonnez-moi, mais toutes les théories du professeur La Pérouse, vraies ou fausses, n'ont rien pu contre vos migraines. Vous aviez meilleure mine à Paris.

— Tu trouves? Oh! je ne me fais pas illusion : ces thèses sur l'influx nerveux, les ondes cosmiques, les radiations telluriques, ces nouveaux modes de traitement où le médecin proprement dit semble le céder au physicien... Je suis un peu dérouté, je l'avoue. Peut-être devrais-je essayer de l'homéopathie? En matière scientifique, nous sommes des naïfs. L'homme le plus distingué de ma génération s'en laisserait conter par un simple lycéen de première, c'est ridicule. Et pourtant l'humaniste, un véritable humaniste,

dressé aux bonnes méthodes de l'exégèse grammaticale, juridique ou historique, est plus qualifié qu'aucun autre pour aborder ces grands problèmes : mon vieux maître Ferdinand Brunetière l'a bien montré ! Comment appelles-tu, par exemple, un fil de cuivre roulé en spirale?

— Mais... hé bien, c'est un fil de cuivre roulé en spirale, voilà tout.

— Je te demande le nom scientifique, qui m'échappe.

— Un solénoïde, si vous voulez.

— C'est cela même ! *solèn* — tuyau, *eidos* — forme...

— Et il est dit en circuit ouvert, ou en circuit fermé ! Je ne me croyais pas si savante. Mais j'ai eu au baccalauréat un examinateur étonnant, sportif tout à fait dans le train : il m'a dit : « Faites-moi la théorie de la magnéto. »

— Tu es de ton temps. L'idée de La Pérouse est, paraît-il, très ingénieuse. Dorval lui-même en convient. A moi, profane, elle semble... comment m'exprimer?... bizarre. Enfin, il s'agit de soustraire le grand sympathique à l'action d'ondes inconnues, mais dont l'existence est certaine. La Pérouse propose donc de placer le malade — l'anxieux surtout — à l'intérieur d'un fil de cuivre enroulé en spirale, formant un solénoïde protecteur en circuit ouvert, qui jouerait le rôle d'isolant à l'égard des radiations cosmiques.

— Il propose !...

— Oui, tu trouves cela ridicule. Il a cependant obtenu des résultats — il est vrai dans un tout autre ordre de recherches. Il a guéri les tumeurs végétales du Pélargonium, une sorte de cancer. Ne hausse pas les épaules ! Le Pélargonium n'est pas, comme tu penses, une plante qui ne pousse que dans les laboratoires de ces messieurs : c'est le géranium, simplement.

— Mes pauvres géraniums ! Est-ce qu'ils ne vont pas laisser nos fleurs tranquilles, au moins?

— C'est le point de vue du poète. Ma pauvre enfant, ne crois pas que je prenne au tragique ces spéculations de l'esprit. Elles me troublent seulement. Le paradoxe d'hier est la vérité de demain. Les vieilles gens comme moi ont beau se débattre et gronder : il faut qu'ils s'adaptent, vaille que vaille. L'âge vient, les infirmités, les rhumatismes, l'insomnie, les affreux symptômes de l'épuisement nerveux, que sais-je encore? Au moment d'atteindre le but, la vie défaille. A vingt ans, nous donnons toujours raison au poète,

à soixante, le médecin n'a jamais tort. Il a le secret de nos misères.

— Quelles misères, mon Dieu ! Je serais si heureuse d'être vieille ! Ah ! je voudrais être une vieille, avec des lunettes et un bâton, tout près, tout près du cimetière et de sa petite tombe, qui tricote un bas de laine, avec son pauvre regard malicieux.

— Oui, oui, mais en attendant, tu chantes toute la journée.

— Il y a tant de vieilles qui chantent ! On a tort de ne pas les écouter, voilà tout.

— Tu es extraordinaire. Mais oui ! si je ne te connaissais pas si bien, je croirais à de l'affectation. Vois-tu, ma chérie, chaque homme se trace d'avance un chemin, fait sa carrière, attend la consécration d'une réussite suprême, décisive : un emploi, une charge, un titre, parfois la gloire. Pour moi, quoi qu'il arrive, je t'aurai du moins rendue heureuse, j'aurai fait de ta jeunesse un enchantement, une fête un beau matin d'été, comme celui-ci. Les épreuves viendront assez vite. Ah ! si ta chère maman avait su ! Si elle avait su sourire ! Je ne serais pas ce que je suis. J'avais, sous des apparences fâcheuses, une forte santé, la santé de mon père, une santé paysanne, une santé normande. Mais aussi un système nerveux si fragile ! Alors, tu comprends, mon enfant, ce deuil, une longue agonie, vingt mois de tristesse... Pourquoi pleures-tu? dit-il naïvement.

— Je ne pleure pas ! s'écria-t-elle en secouant sa jolie tête. Où prenez-vous que j'ai pleuré? Ah ! vous êtes un père trop facile, j'aimerais autant que vous fussiez plus sévère? Non : il n'est pas aisé de vous dire... enfin de vous dire autre chose que celle-là que vous avez précisément dans la tête, au moment même... Et vous m'en voulez encore d'être trop gaie ! Pourtant, vous venez de l'avouer, j'ai dû sourire pour deux.

Elle reposa tranquillement sur lui son regard limpide, et d'une voix dont il ne reconnut ni l'accent, ni l'âme :

— Il vaut mieux que je continue, fit-elle.

Comme jadis — à la même place peut-être — comme aux jours d'un autre été, lorsqu'une vie, sous ses yeux, achevait doucement de s'éteindre, plus fragile qu'une abeille de novembre, à travers l'épaisseur de son égoïsme appliqué, minutieux, il crut sentir le malheur proche, le froid de l'acier, et à sa droite ou à sa gauche, prête à redoubler, une haine

sans peur. Quel nouveau coup allait l'atteindre? Mais ce ne fut qu'un éclair.

Sa fille s'était levée, traversait déjà la pièce, en silence. Une main passée au-dessus de sa tête, soulevant les rideaux, elle regardait par delà les pelouses encore assombries, l'éclatant jardin dessiné par Jeumont, avec ses bosquets dans le goût du second Empire, d'une grâce un peu échevelée, son parterre Impératrice et sous la lumière trop dure, les larges allées fauves, tigrées de violet. A travers la charmille grêle, on voyait, à petits pas, précédant l'ombre plus légère de Francine, Mama, toute noire.

— Chantal, dit M. de Clergerie (il était pris tout à coup d'une bizarre envie de s'émouvoir, de se détendre), je me reproche parfois de te délaisser. En somme, je vis isolé dans mon travail, mes ennuis, — car j'ai des ennuis, — de gros ennuis. Ta grand'mère ne peut plus m'être utile à rien, pauvre femme ! D'ailleurs, tu sais quelle est ma confiance en toi, l'estime — oui ! l'estime — que j'ai pour ta raison précoce, ton jugement, ta loyauté. Mais si ! au fond, tu n'as besoin de personne : tu pousses tout droit, comme un lis. J'ai l'expérience de ces âmes-là, je les admire. Il n'est pas question de peser sur ta volonté. Heureusement, tu es de celles qui savent merveilleusement tirer profit de la direction d'un prêtre sage, pieux, éclairé. Tes décisions s'inspireront toujours de motifs élevés, surnaturels... Quelle sécurité pour un père ! J'avais la plus haute estime pour M. l'abbé Chevance, je lui reprochais seulement — avec des dons magnifiques — son inexpérience du monde, une excessive timidité. Entends-moi bien : il ne s'agit pas ici de l'éducation, des manières, qu'importe ! Je craignais un peu son goût des solutions moyennes et qu'il manquât, le moment venu, de résolution, de fermeté, d'audace. Il t'a traitée comme une enfant. Ne le nie pas.

— Mais je ne nie rien ! Je ne sais pas. Voyons, papa, soyez juste. Si j'en avais su plus long sur l'abbé Chevance, que l'abbé Chevance sur moi, je... Hé bien, j'aurais fait l'économie d'un directeur... Mais je ne veux pas non plus vous défendre de m'admirer : cela vous donne tant de plaisir !

— Je t'admire... enfin, je t'envie. On m'accuse volontiers d'être ambitieux. Certes ! il y a des ambitions légitimes ! Les miennes le sont. N'est-ce pas? Tu les connais. Je ne

demande à l'Académie que la consécration définitive d'une carrière plus qu'honorable, d'une vie donnée à la science, au culte désintéressé de la science. Un homme de mon éducation, de mon rang social, qui dispose d'une certaine fortune, doit nécessairement faire la part du monde, de ses usages, de ses préjugés si tu veux. Au regard d'un Cénabre, d'un Chevance (je ne sépare pas les deux noms), cette sorte de devoirs paraît frivole. Elle l'est moins qu'on ne pense. Elle impose des sacrifices sans nombre. Une contrainte de tous les instants — salutaire — oui ! salutaire. Une discipline. La discipline est belle en soi. Cela mérite ton respect, mon enfant. Crois-tu qu'on puisse se résigner aisément, de gaicté de cœur, à certaines concessions que les étourdis ont vite fait de qualifier avec leur habituelle dureté? Concessions! Mais il y a des concessions plus pénibles, plus méritoires que certaines intolérances, payées d'ailleurs au centuple par l'admiration du public, qui va d'instinct aux oui et aux non, aux attitudes théâtrales. Ta pauvre mère s'est crue jadis sacrifiée. Elle était si jeune — et provençale encore ! Une fauvette de mai, un poète, je ne sais quoi de fragile et de chantant ! Elle ne comprenait pas que je me sacrifiais aussi, moi. Je me sacrifiais par avance au but que je m'étais proposé. N'est-ce pas? Chacun apporte sa part. Je n'ai rien à reprocher à ta grand'mère : elle m'a tout donné, absolument tout, Dieu la récompensera : c'était une femme exceptionnelle. Dans le désordre de sa raison, elle retrouve parfois encore une parole sensée, judicieuse, de ces remarques dont je puis tirer profit. On te dira qu'elle n'a aimé que moi, dure pour tous. C'est vrai qu'elle m'a défendu comme elle défendait sa maison, ses champs, tout son bien. Tu dois la respecter aussi, mon enfant. Plus que moi. Qu'elle ait fait souffrir injustement ta mère, ainsi que les malveillants l'insinueront peut-être, je crois que c'est une légende. Du moins elle n'a jamais laissé paraître le moindre remords, et elle emporte ce secret, s'il y a un secret, avec une admirable dignité... Certes ! tu n'as eu, pour parler le rude langage du peuple, que de bons et beaux exemples autour de toi.

— Mon Dieu ! papa, s'écria-t-elle, tournant vers lui ses yeux mi-clos, éblouis par la lumière du jardin, que vous êtes grave ! Et disert ! Je suis sûre maintenant que vous avez de la peine. Mais si !

— Laisse-moi achever, fit-il (elle remarqua soudain la pâleur de ses joues et de son front). J'ai besoin de t'entendre dire aujourd'hui que je t'ai rendue heureuse.

— Je le dirais cent fois pour une ! Cela ne se voit pas assez? Non? Oh ! papa, je parle sérieusement. Je n'ai jamais espéré d'être une fille irréprochable, ni même une très bonne fille. Mais si vous avez pu douter que j'étais heureuse, c'est alors que je vaux encore moins que je ne pensais...

Il vit la petite main serrer convulsivement la poignée de la fenêtre, et s'étonna :

— Es-tu donc nerveuse, toi aussi? Toi !... Et puis ne sursaute pas comme ça, tu me fais mal. Je dois garder mon calme, mon sang-froid. Non par égoïsme : par nécessité. Fâcheuse nature ! Je paie une seule émotion par une nuit d'insomnie. Est-ce juste? Mais les gens ne se fient qu'aux apparences. Enfin je t'ai rendue heureuse, c'est bien, c'est l'essentiel. D'ailleurs, tu es facile à contenter, je l'avoue. Tu as le sens de l'abnégation, du sacrifice, je dirais même l'instinct. Quelle grâce de Dieu ! Savoir prendre sa joie dans la joie des autres, c'est le secret du bonheur. A sept ans, lorsque tu passais l'assiette de gâteaux, il t'arrivait d'oublier de te servir, comme sans le faire exprès, par étourderie, comprends-tu? Mama disait, avec son bon sens un peu terre à terre : « Elle me ressemble, elle n'aime pas les sucreries, voilà tout. » Mais je savais bien que tu les aimais, pauvre chérie ! Oui. Tu te satisfais d'un rien. Le père t'en remercie. J'ai pu donner tout mon effort au travail de chaque jour, à mon œuvre, à ma carrière. Si je t'avais moins aimée, j'aurais oublié ta présence. Ce temps n'est plus. Ne le regrettons pas. Soyons sages. Je crains seulement que le cher abbé Chevance ne t'ait point préparée à d'autres devoirs.

— Mais si ! Je suis préparée... c'est-à-dire, il n'aimait pas qu'on tirât ses plans de trop loin... (Je crois l'entendre !) Oh ! vous savez, il est aisé d'obéir, papa !... Évidemment, je suis un peu vive, un peu moqueuse, j'ai un peu d'esprit, j'amuse : cela fait illusion. Et pourtant, ne me prenez pas, non, ne me prenez pas pour une de ces filles énergiques, déterminées, qui ont une bonne fois repéré le point sur la carte, tracé l'itinéraire et calculé la dérive. Je ne marche pas au compas ! On ne m'a donné que des recettes très simples, empiriques, sans doute parce que je ne suis pas née pour les grands voyages : il faut que je ne perde jamais

la côte de vue... Moi aussi, papa, j'ai des peines — à ma mesure, bien entendu ! Tout de même, n'est-ce pas ! ce sont des peines ! Je porte ce que je peux. Quand vous parlez de ma raison précoce, cela me glace, cela me vieillit instantanément, je me sens des poches sous les yeux, des rides, je me ratatine. La vérité, c'est que je ne suis pas bonne à grand'chose ; non. Je sais obéir, je tire un petit parti de ce qu'on me donne, je travaille à façon, comprenez-vous? Oh ! papa ! n'allez pas imaginer de me mettre ainsi, sans ordre — sans préparation même, sans un conseil — à la tête de ma vie, comme une héroïne américaine: Faites encore un petit effort, papa ! Je suis sûre que si vous vouliez me regarder, — oui, vous occuper un peu de moi, quelques semaines, — vous ne m'admireriez plus autant...

Elle ajouta, presque à voix basse, avec un sourire triste et tendre :

— Mais vous m'aimeriez mieux peut-être.

— Allons, allons, fit-il... Tu n'es pas seulement raisonnable, ma chérie, tu es l'énergie même, voyons ! Est-ce que beaucoup de jeunes filles de ton âge auraient été capables de pousser notre vieille Voisin, sur la route de Tantonville, un soir, à plus de cent vingt, m'a-t-on dit, compteur calé? Le chauffeur lui-même n'en revenait pas.

— Il n'en revenait pas, en effet : il était resté en panne à la sortie de Liaucourt, comme ça ! Le moteur partait très bien, mais cent mètres plus loin, il ne donnait plus sa force, il s'étouffait, quoi ! Le silencieux était bouché. Je suis revenue vite parce que nous attendions à dîner la comtesse Walsh, souvenez-vous? Mais je vous ennuie, vous détestez les voitures. L'abbé Chevance les détestait aussi.

— Je ne te comprends pas. Ces histoires de silencieux bouché, ces courses à la mort — et puis ton effacement, ton goût de la vie intérieure, une piété que je sens si vive — tiens, jusqu'à ce discernement qui t'est venu tout à coup de certains raffinements culinaires dont tu ne t'étais jamais souciée... (oui, c'est pour mon plaisir, par obéissance, je le sais mon enfant... N'y faut-il pas néanmoins, ce semble, une disposition naturelle, une inclination?...) Enfin les contrastes m'étourdissent. Où veux-tu que je prenne le temps de m'occuper sérieusement de toi? J'ai confiance. La confiance m'est nécessaire. Conviens-en : elle devrait être dans l'air même que je respire, avec ma pauvre santé... Fais

aussi ce petit effort, toi, ma chérie : laisse-moi t'aimer aveuglément. Quel repos parmi tant de soucis !

— Hé bien, alors, papa, regardez ailleurs, que voulez-vous? Je suis très heureuse comme ça, pourquoi changer?

— Pourquoi changer ! Comme si tu ne savais pas que la vie n'est que changement, devenir, un perpétuel devenir... Les circonstances... Oh ! tu me rendras justice... Je n'ai pas cédé à un entraînement... J'ai réfléchi....

Il essuya son front livide.

— Le moment présent est l'un des plus pénibles que j'ai connus depuis la mort de ta mère, reprit-il... Et encore, j'étais moins impressionnable alors, moins surmené, oui ! moins surmené. Finissons-en ! La Providence m'a pris dans ma jeunesse une compagne tendrement aimée. Il lui plaît de rendre à mon âge mûr mieux qu'une compagne et une amie, une associée, une véritable alliée intellectuelle. J'ai demandé la main de Mme la baronne de Montanel.

Il baissa aussitôt les yeux, et comme perdu dans le silence qui venait de tomber entre eux, promenant les cinq griffes un peu jaunies de sa main droite sur les feuillets du livre ouvert, les oreilles pleines du seul battement inexorable de l'horloge, il ne trouva que ces mots, qu'il répétait avec une sorte d'indifférence stupide :

— Aucun entraînement... j'ai réfléchi... aucun entraînement : pas le moindre...

Le même silence durait toujours : il eut l'impression de se jeter dedans, tête baissée.

— Tu connais Mme de Montanel. Nos âges s'accordent et aussi nos goûts, nos vues d'avenir. Au point où nous en sommes, à la veille de trois élections académiques importantes, qui décideront peut-être de la mienne (le duc de Janville ne se présentera pas l'an prochain au fauteuil de M. Houdedot, l'occasion est excellente), je dois sortir de ma réserve. Une véritable maîtresse de maison est indispensable ici. Nous recevrons énormément cet hiver. Ma... ta.. enfin Mme de Montanel m'apporte quelques voix de gauche, infiniment précieuses, car sa mère était née Lepreux-Cadaillac, et touchait de près aux meilleures familles de tradition radicale. Elle-même est la filleule de Waldeck-Rousseau. Évidemment, mon mariage n'est pas simplement une affaire, j'écarte exprès d'autres motifs plus désintéressés, personnels...

A sa grande surprise (car il n'avait pas encore osé lever les yeux) il venait de sentir autour de son cou un bras frais — si puéril ! — et sur ses épaules le corps tremblant de sa fille, ainsi qu'un fardeau léger, tout vivant.

— Chantal, ma chérie ! s'écria-t-il, en prenant une petite main glacée qu'il serra nerveusement entre les siennes.

Mais elle se dégagea doucement, et il reçut au passage l'odeur de ses cheveux fins, leur caresse.

— Je vous en prie, cher papa, fit-elle, ne dites plus rien... N'ayez pas l'air d'expliquer, de justifier... Cela me fait trop de mal... Vous ne pouvez pas savoir combien cela fait mal !...

Il répliqua sèchement :

— Me justifier? pourquoi, s'il te plaît?

— Ne vous fâchez pas. Puisque votre résolution est prise, laissez-moi du moins le petit mérite d'obéir sans discussion, de ne songer qu'à vous, qu'à la sécurité de votre vie. Vous avez tant besoin de calme ! Le reste viendra de lui-même... Quoi ! Vous craignez de me faire du mal, et je crains de vous en faire aussi, n'est-ce pas comique? Alors, à quoi bon poursuivre deux monologues, chacun de notre côté? J'ai conclu par un baiser...

Un éclair de malice brilla dans ses yeux :

— Il n'y avait peut-être pas d'autre moyen d'en sortir, fit-elle.

— Mon enfant, je te croyais plus sage. (Sa voix tremblait). Ne parle donc pas de la sécurité de ma vie ! Les circonstances m'ont été souvent favorables, je l'avoue. Mais la Providence m'a fait porter une croix, une lourde croix. Oh ! je ne fais aucun reproche à qui que ce soit, c'était ainsi, voilà tout, une fatalité. Chacun la sienne. Il est tout de même étrange que je n'aie jamais pu partager, sans arrière-pensée, la joie de mes réussites avec personne ! En dépit des meilleures intentions, ne recherchant que des liens modestes, solides, et par les moyens les plus légitimes faisant enfin ce que tout le monde ferait à ma place — il semble que mon bonheur soit l'envers du malheur des autres, que je ne sois capable d'être heureux qu'aux frais d'autrui.

Elle le regarda tristement (tristesse ou consentement d'un cœur aujourd'hui sans défense?...)

— Vous avez raison, papa. Beaucoup se sacrifient, qui n'auraient pas le courage de se donner.

L'agitation de M. de Clergerie se marquait de minute en

minute, moins au tremblement de ses jambes sous la mince couverture de laine qu'on voyait sur ses genoux en toute saison, qu'à ses yeux fixes et troubles.

— Je sais, je sais! dit-il. Cette parole est émouvante, mieux qu'émouvante : elle est vraie, profondément vraie. Se donner, se donner de cette façon comme par une sorte d'élan spontané, mon Dieu! si ce n'était la plus noble manière de vivre, ce serait encore la plus raisonnable, la plus sage? Puisqu'il faut, bon gré mal gré, en venir là, puisqu'on ne fait jamais ce qu'on veut!... Enfin, bref, ma chère petite, ce... cet heureux événement, loin de nous désunir, ne fera que nous rapprocher l'un de l'autre. Une place était restée vide depuis bien des années. La voilà occupée maintenant.

Il frappa du plat de la main sur la table, avec une fausse bonhomie. Le visage calme de Chantal s'était contracté légèrement, et le sourire qui tendait encore l'arc pâle de sa bouche parut se flétrir lentement sur ses lèvres.

— Vous voyez, papa, fit-elle après un silence, je ne m'attendais pas... Réellement je n'avais pas songé... Peut-être aviez-vous raison tout à l'heure? Pauvre vieil abbé Chevance! Il m'a gâtée. On va, on va, on croit se laisser porter par le bon Dieu, on se dit : j'aurai toujours assez d'esprit pour ne pas me débattre, me faire la plus légère possible, comme à Trouville, quoi! au bras du maître nageur... Les petites vagues vous amusent. Et qu'importe une vague de fond? Elle ne nous lèvera que plus haut. Mais le moment vient où il ne s'agit plus seulement de flotter. On ne flotte pas pour flotter, mais pour finir par aller quelque part, prendre un point de direction. Où? Que dois-je faire à présent? Une place vide, une place occupée, cela paraît simple... C'est pourtant une aventure ça, une aventure énorme, mon pauvre papa. Vous n'avez pas l'air de vous en douter.

— Non! je ne m'en doute pas! s'écria-t-il. Tu ne vas pas prétendre que ta présence est impossible ici parce que Mme de Montanel...

— Oh! ce n'est pas cela, reprit-elle en secouant la tête. Seulement, vous oubliez un peu trop ce que nous sommes — nous autres! — les jeunes filles... Hélas! mon pauvre papa, c'est une espèce très malheureuse. Et, comme les espèces malheureuses, elle est en train de disparaître. Les gens sont

si occupés qu'ils ne savent plus que faire de nous. Ce n'est pas l'argent qui manque, c'est le temps... Nous exigeons des soins minutieux, toujours les mêmes, depuis des siècles, plus lentes à croître et à fleurir que les tulipes de Hollande. C'est un défi aux lois économiques. La vie moderne bat tous les records de vitesse, et nous allons encore le petit trantran des aïeules. Nous sommes aussi ridicules et désuètes parmi vous qu'un pauvre cocon dans une fabrique de soie végétale.

— Chantal, dit-il avec une surprise non feinte, que veux-tu me faire entendre par là? Je ne te reconnais plus. Quelle amertume !

— C'est fini. Je ne recommencerai plus jamais. Il me semble que j'allais être un peu jalouse — oh ! pas de Mme de Montanel ni de vous — de personne en particulier... Je suis jalouse comme on a faim lorsqu'un serveur trop pressé oublie de vous repasser le plat qu'on aime... C'est fini... Oh ! sans doute, papa, je ne vous serai pas moins chère demain ou après-demain : il n'y a pour vous rien de changé. Mais quand même ! nous ne sommes pas des purs esprits ! On a besoin d'occuper sa tête, ses bras, ses jambes, et aussi quelquefois son cœur... Parce que je n'en suis pas encore, hélas ! à savoir aimer comme les anges. J'ai besoin de me donner de la peine, et quand j'avais bien travaillé tout le jour (il y a beaucoup de travail ici, vous savez, les domestiques sont si étourdis, si négligents !), je mesure ma tendresse à la fatigue de mes reins, de mes genoux, et même à ce rhumatisme de l'épaule gauche, qui ne veut pas guérir. Vous venez de supprimer mon emploi, vous faites de moi un ministre sans portefeuille.

Elle sourit de nouveau.

— Méfiez-vous ! Le chômage démoralise les masses ouvrières, vous l'avez écrit au dernier numéro de la *Revue*. Je l'ai lu !

— Voilà ce que je craignais par-dessus tout, gémit M. de Clergerie. Des complications, toujours, toujours... Qu'est-ce que je te demande, en somme? Tu prétends ne souhaiter que mon bonheur, mon repos. Serez-vous trop de deux pour l'assurer? Remarque que je ne parle ainsi que pour entrer dans ton argumentation, parler ton langage. Ce n'est d'ailleurs qu'une solution provisoire. Tôt ou tard, il te faudra choisir, mon enfant. Puis-je ajouter — tu sais combien

j'ai le respect des consciences, je n'ai pas le droit d'insister, je propose, je suggère —, enfin j'aurais cru volontiers, je crois encore que Dieu t'a faite pour la vie religieuse... Oh! je ne te parle pas d'un ordre contemplatif, bien entendu... Mais ta piété me paraît trop sincère, trop profonde, trop réfléchie pour... pour...

Il frappait du pied sous la table, avec une fureur singulière, incompréhensible, qui éclata tout à coup :

— Je reproche à l'abbé Chevance de t'avoir maintenue exprès, par un entêtement ridicule — oui, ridicule! — dont il aura répondu devant Dieu, de t'avoir maintenue dans un état d'indifférence, d'ignorance absurde, puérile — oui, puérile! — toi, pourtant si calme, si sensée... si judicieuse même... (Il bégayait.) Tu as l'expérience qu'il faut pour gouverner une maison telle que celle-ci, de la décision, une volonté magnifique, et il semble que tu aies fait cette gageure de vivre dans le monde avec la simplicité, l'innocence, l'esprit de soumission d'un petit enfant. Quelle contradiction! Quelle responsabilité pour un père! Je suis accablé de tant de charges! Je devrais m'appuyer sur toi et tu te dérobes, avec ton sourire inaltérable. Ma parole! il y a des jours où je voudrais te voir pleurer...

Elle le regardait, stupéfaite, et déjà dans ses yeux fixes, l'ombre d'une souffrance si aiguë qu'elle ressemblait à la terreur.

— Mon Dieu, papa, qu'avez-vous, qu'ai-je fait? dit-elle d'une voix tremblante.

Mais rien n'eût arrêté l'historien déchaîné, car il sentait sa propre honte, et s'emportait contre elle.

— Je ne suis pas un saint, moi, je suis un homme ordinaire. Je ne te comprends pas, tu me dépasses, soit! Je ne discute plus, j'ai le dessous, les rôles sont renversés, et veux-tu encore que je te dise? Hé bien, ta douceur, ta patience, finiraient par me rendre injuste, méchant. J'aimerais mieux des reproches. Vois ta grand'mère : elle m'a toujours traité durement. Rien qui ressemble plus à la pitié qu'une certaine obéissance aveugle, et au mépris que la pitié. Que diable! à dix-huit ans, on sait ce qu'on veut. Et tu le sais, cela est clair, tu tiens au monde par un fil. Depuis deux ans, presque de semaine en semaine, j'attends une parole décisive qui fixera ton avenir. Pourquoi la refuses-tu? Je ne parle pas ainsi en égoïste : un établissement convenable

m'eût servi, eût servi ma carrière, tu pouvais prétendre à n'importe quel parti. Mais ta vocation ne fait doute pour personne. Hier encore, notre vénéré doyen d'Idouville...

— Laissons cela, je vous en prie, fit-elle d'un accent dont elle ne put assez tôt réprimer la fierté. J'étais heureuse ici — où est le mal? Je croyais aussi vous être utile — et pourquoi mentir? Je l'étais en effet. Je vous dois la vérité, papa. Ni vous, ni le doyen d'Idouville, ni personne au monde, et pas même un ange, ne me convaincraient d'entrer en religion une heure trop tôt. Que j'accomplisse de mon mieux les petits devoirs, au jour le jour — hélas! selon mon humeur et mes forces — qu'est-ce que cela prouve? Les couvents ne sont pas des asiles, des infirmeries. Du moins, je ne suis pas de celles qui peuvent y trouver le repos, parce que je ne l'y chercherai pas... Seulement, vous avez raison de penser que le moment est venu de faire mon choix. Je le pense comme vous, et je vous l'ai dit la première. Dans tout ceci, il n'y a pas l'ombre d'un prétexte à parler comme vous faites du pauvre abbé Chevance, ni de moi.

Il l'avait écoutée, avec une agitation croissante.

— Ne dirait-on pas que je te chasse! cria-t-il. Où veux-tu en venir?

— Laissez-moi partir, supplia-t-elle. Du moins laissez-moi attendre que vous ayez repris votre sang-froid. Comment ai-je pu vous irriter à ce point?

Mais il souffrait lui-même trop cruellement pour entendre ce cri douloureux, ce dernier appel à sa pitié. Sans le vouloir, elle venait de prendre en défaut un égoïsme aussi rigoureusement préservé, recouvert, qu'une nymphe dans sa gaine de soie. Certes, il croyait aimer sa fille. Il l'aimait peut-être? Peut-être avait-il aimé aussi jadis l'ombre silencieuse, encore présente mais voilée, la douce et brillante étrangère? Assurément, de loin, hors de sa présence, il les eût aimées toutes deux, vénérées, priées comme des anges. Ce qui le déchire, c'est de se découvrir lui-même, de reconnaître sa misère et ses tourments, sa propre vie couleur de cendre, à travers ces destins jumeaux...

Elle revient vers lui toute pâle, pose une main sur son épaule, lui ferme la bouche de ses doigts.

— Ne soyez pas injuste, ne me faites pas de peine, vous le regretterez tant...

— Je ne suis pas injuste, je prends ta défense... Je prends

ta défense contre toi-même. Parfaitement. C'est vrai que tu as plus de bon sens que tous les abbé Chevance du monde, tu appartiens à une lignée de propriétaires qui savaient le prix des choses, et dans l'ordre du surnaturel, il n'est pas si indifférent qu'on croit de faire de bons ou de mauvais marchés. Tu n'es pas naïve, non, mais tu es pure, incroyablement pure. Tu as la témérité des cœurs purs. Je ne suis qu'un affreux petit bonhomme, soit ! qui ne comprend rien à la vie des âmes, qui a fait déjà le malheur d'une sainte, et s'apprête à faire le tien, on le dira, on l'écrira. Je dois porter ainsi qu'un honteux fardeau trente ans de travail acharné, d'humiliations subies en ravalant ma salive, d'affreuses déceptions, et ils m'appellent le rat pesteux.

Et parce qu'elle venait de s'écarter de lui, qu'il sentait encore sur ses lèvres la caresse tremblante de sa main fraîche, il laissa échapper son secret, presque à son insu, ivre d'une jalousie obscure qu'il n'aurait pas su nommer.

— J'avais décidé de me taire. A quoi bon te troubler? Mais il n'est pas inutile non plus de te mettre en garde contre... des... des périls que le simple bon sens, et même la plus fine raison, ne discernent pas toujours. Hélas ! il y faut une certaine expérience du mal... du moins son pressentiment... Enfin parlons net : tu vois le colonel Fiodor tous les jours... tu n'as rien remarqué?

— Si... oh ! si... Je me méfie beaucoup de cette sorte de colonels ! Papa, ce n'est pas moi qui l'ai engagé.

— Oui, oui, fit-il avec aigreur. Je l'ai engagé, en effet, sur la recommandation de Mme de Montanel... Hé bien, il te compromet à plaisir, cet imbécile.

La terreur l'emporta sur la honte, et Chantal ne put retenir un cri d'angoisse.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Qu'est-ce qu'il a dit? Que veux-tu qu'il dise? Ma parole, il ne manquerait plus que ça ! Quelle naïveté ! Non, il se contente de donner à nos gens un spectacle odieux, ridicule. On le voit derrière toi comme ton ombre. Il exagère jusqu'à la dérision, les égards, le respect, une soumission d'esclave volontaire à tes moindres désirs. Il te dévore des yeux, paraît-il.

— Comment, paraît-il? Ce n'est... ce n'est donc pas vous qui... Oh ! papa, que vous êtes méchant !

— Je ne suis pas méchant. J'ai cru, en conscience, devoir

tenir compte d'un rapport, d'une dénonciation si tu veux, mais qui m'a paru désintéressée, car une jeune servante sait ce qu'elle risque en... en s'entremettant... bref Francine a parlé. Que voulais-tu que je fasse? C'est une bonne petite fille, très saine, très simple, qui nous est dévouée. Elle aime énormément ta grand'mère. D'ailleurs, n'exagérons pas, mon enfant! Gardons-nous de prendre les choses au tragique... L'aventure est plus banale que tu penses.

Mlle Chantal avait tourné vers la fenêtre, vers la lumière dorée comme vers un regard ami, ses yeux secs, cernés d'une tâche blême qui s'élargissait jusqu'aux joues. Le bégaiement du vieil homme n'était plus, à ses oreilles, qu'une rumeur sans aucun sens précis, une espèce de plainte puérile. Elle se raidissait de toutes ses forces, non pour refouler ses larmes, mais pour dominer sa fierté.

— Je pense, dit-elle tout à coup de sa voix calme, que vous avez eu tort d'écouter Francine, papa, et aussi de vous inquiéter pour moi.

— Tu ne sais rien du monde, tu n'en veux rien savoir, c'est tellement plus simple! Ta mère prétendait déjà marcher à travers les chemins boueux avec la petite pantoufle de Cendrillon. Oui, il fallait que tu l'apprisses un jour ou l'autre, le monde n'est pas fait pour les anges. Je suis un catholique irréprochable, j'ai consacré une partie de ma vie à l'histoire de l'Église et je dis : le monde n'est pas fait pour les anges. J'ajoute même : tant pis pour les anges qui s'y hasardent sans précaution! Tu as beau me regarder de ce regard limpide! Il est limpide parce qu'il n'a rien vu, rien pénétré. Chacun de nous a son secret, ses secrets, une multitude de secrets, qui achèvent de pourrir dans la conscience, s'y consument lentement, lentement... Toi-même ma fille, oui, toi-même! si tu vis de longues années, tu sentiras peut-être, à l'heure de la mort, ce poids, ce clapotis de la vase sous l'eau profonde... Hé! que voudrait-on de nous? Des choses impossibles. Il faut d'abord tracer la route, pas à pas, de l'enfance à la vieillesse, tâter chaque pouce de terrain, détendre les pièges, ramper, ramper, toujours ramper. Que diable! pour se faire entendre, reconnaître, on doit se mettre au niveau des autres, on ne parle pas debout à des gens couchés. Qui se redresse se voit seul tout à coup. Sommes-nous donc faits pour vivre seuls, je te demande? Et d'abord, le pouvons-nous? Ah! ah! ah! oui :

le pouvons-nous? Je te disais qu'à certains jours ton espérance, ton allégresse, ton invraisemblable sécurité, me jettent hors de moi, m'enragent... C'est un sentiment bas, n'est-il pas vrai? Des plus bas, hein? Je suis sûr que tu le trouves bas? Allons, réponds donc !

Elle serrait les paupières pour ne pas voir l'infortuné petit homme, enragé d'on ne sait quel dégoût de soi-même, et qui s'ouvrait comme un fruit mûr.

— Tu ne veux pas répondre?... C'est un sentiment bas, peut-être... en un sens... D'ailleurs, qui te dit que je ne l'ai pas combattu? Mais les circonstances sont telles, je suis à un tournant si décisif de ma vie, qu'on a besoin de franchise, d'air pur... Réponds donc !

— Mais, papa... oh ! papa, je vous aime ! s'écria-t-elle, éperdue.

Car elle venait d'étouffer, par un effort immense, la révolte de son cœur. Les faibles mains frémissantes faisaient, à son insu, le geste d'effacer, de couvrir, et son regard resplendissait de cette sorte de pitié qu'on ne voit qu'aux yeux des mères.

L'exaltation nerveuse de M. de Clergerie tomba brusquement, et il se mit à frotter d'un coin de son mouchoir, avec beaucoup de soin, son crâne écarlate.

— Moi aussi, je t'aime, fit-il d'une voix brisée. Pardonne-moi. Où sommes-nous déjà? Où allions-nous?... Que de sottises. L'excès de travail, mes insomnies, cet air d'orage... Ne vois en ton père qu'un malade, ma pauvre enfant... Je suis un malade, un sensible. Je voudrais ne rencontrer que des visages heureux, n'entendre que des paroles de joie, de gratitude... Un sensible est toujours déçu.

Il l'observait timidement, avec crainte, à travers ses cils mi-clos. Il s'étonnait qu'elle fût encore devant lui, la tête à peine penchée sur l'épaule droite, et — dans les traits du fin visage toujours tendre, les sourcils hauts, la ride légère du front — le signe d'une volonté si pure, impossible à rompre, une espèce de fermeté militaire... « Ce n'est qu'une enfant, songeait-il, mon enfant... » Mais il eût souhaité, dès ce moment, souffrir par elle, ou qu'elle l'humiliât.

— Parle-moi, dit-il. Je t'ai offensée. Aussi, tu es trop confiante, trop claire ! On craint que tu n'aies pas assez de pitié pour les malheureux qui piétinent, comme moi, dans

la boue du temporel... L'histoire de Fiodor est banale et ridicule, je le répète... N'y pensons plus... J'aviserai... Parle-moi, seulement, ma chérie? Réponds-moi?

— Je réfléchissais, papa, fit-elle tristement. Vous ne me laissez pas beaucoup de temps pour ça... N'importe. On ne voit pas toujours le détail des choses faciles, mais les plus difficiles sautent aux yeux du premier coup. Prenez garde, au moins, de ne pas vous appuyer trop fort sur moi, papa. Il ne faut pas tant peser sur mes pauvres épaules. La sécurité, l'allégresse, c'est bien joli! Je vois maintenant... c'est-à-dire, je crois comprendre que Dieu nous les donne à crédit, parfois, jamais pour rien. Et alors... si nous devons payer le capital et l'intérêt jusqu'au dernier centime! Mais quoi! Vous finirez tous par exiger de moi, non pas même que je décroche les étoiles — que je me baisse pour les ramasser! Je me moque bien de Fiodor et des histoires de Francine : au fond, je ne suis pas si niaise... Ce qui me fait tant de peine, là, vous voulez le savoir? Hé bien, c'est d'être aussi impuissante à vous rendre heureux, vous, vous tous, tous! Il me semble que je travaille à ça depuis des siècles, et me voilà comme au premier jour. De vous l'entendre dire, j'ai failli perdre mon courage, en une seconde, en un clin d'œil... Oh! papa, moi aussi, je puis donc être triste — non pas affligée, douloureuse ou même désolée car, enfin, Notre-Dame était désolée, au pied de la Croix — mais triste, de cette tristesse aussi froide que l'enfer! A présent, je l'ai senti, je ne l'oublierai plus jamais, il y a un vertige dans la tristesse, un sale vertige! C'est comme une écume sur la langue, j'ai mâché le fruit défendu, quelle horreur... Tant mieux pour ceux-là qui réussissent à aimer la tristesse sans offenser Dieu, sans pécher contre l'espérance. Je ne pourrais pas, moi. Avec Satan, la tristesse est entrée dans le monde. Le monde pour lequel Notre-Seigneur n'a pas prié, le monde que vous prétendez que j'ignore, bah! il n'est pas si difficile à reconnaître : il préfère le froid au chaud. Qu'est-ce que Dieu peut trouver à dire à qui incline de soi-même, par son propre poids, à la tristesse, se tourne d'instinct vers la nuit? Ah! papa, nous calculons le temps qui me reste à passer près de vous, nous faisons mille projets d'avenir, et pourtant nous descendons, nous sommes dans un creux, notre pan de ciel se rétrécit, l'horizon monte. Je devais vous prévenir : ne vous appuyez pas trop sur moi,

je ne suis plus si solide que ça sur mes jambes. Oui, oui, vous pouvez sourire, allez ! Je demande grâce — pas grâce, non : mais une trêve, une simple trêve, la trêve d'usage pour enterrer les morts. Mais oui, les morts ! il n'y a pas de bataille sans morts. Vous avez tous l'air de me croire une sainte, c'est prodigieux ! Une sainte est à l'aise n'importe quand, n'importe où... Quelle drôle d'idée... Ainsi votre mariage est à peine convenu, et déjà vous me poussez doucement vers le couvent, par prudence... Quel couvent? Personne n'en sait rien. Le nom n'a pas beaucoup d'intérêt, il suffit que ce soit une grande bâtisse de pierre jaune, avec des murs de vingt-cinq pieds, une porte énorme et la sœur tourière à son guichet... Est-ce que je pourrai emmener mes chiens?

Vingt fois M. de Clergerie avait levé vers sa fille une main tour à tour interrogatrice, irritée, implorante. De tels propos, cette voix presque dure, cette tendresse révoltée, mystérieuse, étaient pour lui autant d'énigmes. Et néanmoins, il connut en un éclair, une fois encore, l'étrange pressentiment qui l'avait déjà bouleversé. Que défendait-elle donc de si précieux, avec une énergie sauvage? Quelle part inconnue de sa vie? Aux derniers mots, ce fut la stupeur qui l'emporta.

— Est-ce toi qui parles ainsi, Chantal? Sur ce ton? Tes chiens?

— Oui, mes chiens, s'écria-t-elle en riant d'un rire qui visiblement la déchirait. Mes chiens ont besoin de moi, comme vous tous. Et retenez bien ceci, papa, mon pauvre papa ! Il est très possible que je ne puisse bientôt plus rien pour eux ni pour vous.

Elle fit un geste d'adieu, et disparut sans lui laisser le temps de répondre, ou seulement de la rappeler.

GEORGES BERNANOS.

(A suivre).

Trahisons de Clerc

POÈMES

Petite danse.

Cavalier qui fais le brave,
Un doigt vif t'a menacé :
— Sais-tu bien qu'un autre esclave
Dans son cœur t'a remplacé?

Au pas lent de vos figures,
A leur tendre va-et-vient,
Tu l'étreins, elle te jure
*Qu'*il est tout, tu n'es plus rien.

Mais le rythme vous sépare :
Vite, vite, ô prompt retour!
La menteuse! la barbare,
Dont les yeux sont pleins d'amour!

Ton rival, ivre de larmes,
Pâme presque... Mais l'enfant
Fait briller les belles armes
De son rire triomphant.

Lacs.

Une liqueur à l'écorce d'orange,
Du cœur, des yeux, des fraises, du satin :
Ce vis-à-vis du Démon et de l'Ange
Aura tenu jusqu'au premier matin.

L'aube traînant (quelle heure où rien ne change!)
Furent sellés les chevaux du Destin :
Purs de reproche et surtout de louange
Ils ont ravi convives et festin.

Qui donc ouït reparler d'eux? Personne.
Les choses vont, et les gens ont trouvé
De s'en tenir à l'horloge qui sonne.

Pourquoi faut-il qu'il me soit arrivé
De mettre à nu, sous la rouille d'automne,
Ces lacs d'amour en la roche gravés?

Cycnus :

— J'ai subi le vol des astres, la course
Oblique des cieux.
D'ainsi naviguer aux flammes de l'Ourse
Le temps m'a fait vieux.

La lune en fuyant mire une dépouille
Qui n'est plus mon corps :
Des muscles raidis, des yeux qui se brouillent
Contiennent la Mort.

Quel est donc ce chant qui sourd et qui monte
Plus haut qu'autrefois?
Au secret d'un cœur où rien ne la dompte
Quelle est cette voix?

Étrange démon que les dieux aspirent,
Ame, que veux-tu
Hormis d'exalter au son de la lyre
Ta molle vertu?

Comme il s'alluma, ton feu doit s'éteindre,
Et l'air n'est chanté
Que pour t'épargner de voir et d'étreindre
Cette vérité!

Invitation.

Fragment

Droit au sommet de la courbe divine
Nageons ensemble, Énéade, et faisons
Plier l'assaut de la vague marine
Sous nos bras forts et nos justes raisons.

Nous n'aimons plus à border le rivage,
Quelque bon vent peut y rouler nos corps,
Mais, de Provence à l'Afrique sauvage,
Qu'il serait beau de défier le sort!

Sur l'horizon, ciel et mer qui se baisent
Font palpiter, au joint mystérieux,
Leur double gouffre où se meuvent à l'aise
La chair de l'homme et l'esprit de ses Dieux.

Un flot vaincu nous soulève, nous porte
Au flot qui suit et le gonfle, en berçant
L'effort léger, les lassitudes mortes,
Le rêve inné de la fleur de mon sang.
. . . .

CHARLES MAURRAS.

Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux[1]

XXVII

Trois semaines plus tôt, en décembre, Carpeaux avait eu aussi le chagrin de perdre son frère Charles, qui, de tous, était le plus près de lui.

Longtemps considéré par ses parents comme le véritable artiste de la famille, c'était un musicien de talent. Son succès ne dépendit que d'un peu de chance. Elle ne le favorisa jamais.

Sans pouvoir l'aider ni en être aidé, Carpeaux avait toujours vécu avec lui dans une intimité cordiale.

Aussi l'alla-t-il voir durant sa maladie. Clairvoyant et ferme, le musicien Charles Carpeaux, lorsqu'il sentit que la mort venait, fit appeler son frère.

Celui-ci accourut.

D'un regard les deux hommes se comprirent.

Un geste de Charles arrête sur les lèvres de Jean-Baptiste les inutiles paroles de réconfort et d'espérance.

Quelques minutes de silence tendre et recueilli, pendant lesquelles, s'émouvant au souvenir de leur enfance commune, les deux frères se disent adieu.

(1) Cf. *la Revue universelle* des 1er et 15 août, 1er septembre et 1er octobre 1928. Copyright by Librairie Plon.

Mais ce sont avant tout deux artistes auxquels, pas plus que les mots, le silence ne suffit pour se faire un adieu digne du rêve et de la foi qu'ils ont portés en leur âme enthousiaste.

— Mon violon! demande le mourant d'une voix faible.

Respectueusement, Jean-Baptiste le lui passe, l'aide à le gîter contre son épaule décharnée. Il le fait avec émotion. N'est-ce pas l'instrument avec lequel il a gagné sa vie et exprimé ce qu'il avait dans le cœur?

Levant vers son frère un regard lourd de fièvre et de tendresse, Charles joue pour lui seul, comme peut-être il n'avait jamais joué, la mélodie la plus humaine, la plus poignante.

Jean-Baptiste est bouleversé. C'est avec déchirement qu'il écoute la plainte harmonieuse de son frère. Comment a-t-il la force de la faire entendre? Quelle ardeur encore et quel enthousiasme dans cette âme qui s'éteint!

Carpeaux dompte son chagrin, refoule ses larmes. Car il veut lui rendre hommage et lui dire adieu à sa façon.

Silencieusement, d'une poche de son manteau il sort le bloc de terre glaise qu'à tout hasard, comme toujours, il avait apportée.

Et, sans interrompre la mélodie de son frère, sans cesser de tressaillir à ses accents, le sculpteur se met à modeler le visage extatique et hâve du musicien.

Intensément fixés l'un sur l'autre, leurs regards se pénètrent et ne se quittent plus.

Chacun d'eux parle à l'autre le langage qu'il connaît et où il s'exprime le mieux.

Tant que le musicien a la force de tenir son violon et de faire pleurer sur ses cordes le sentiment qui l'anime, le sculpteur pétrit sous ses doigts le maigre visage illuminé.

Il ne s'arrête que lorsque la tête épuisée est retombée sur les coussins, que les yeux caves se sont clos et que les mains s'affaissent sur le violon dont le sanglot s'est tu.

Voilà comment les frères Charles et Jean-Baptiste Carpeaux se dirent adieu, et comment un nouveau chef-d'œuvre naquit d'une profonde émotion du grand sculpteur.

XXVIII

Bouleversé par nos désastres, déconcerté par la chute de l'empire, sans argent ni chances de travaux dans une France appauvrie et en deuil, dont toutes les ressources doivent s'employer à la reconstitution de ses forces, Carpeaux se rappelle qu'en Angleterre il a des admirateurs en quête de ses œuvres.

Peu de temps après l'armistice, il part pour Londres avec son petit Charles et sa femme. Le tourment sentimental a pris fin. La mauvaise influence des parents ne sévit plus. Les fantômes se sont dissipés. Carpeaux aime sa femme comme aux meilleurs jours d'enchantement. Entre les deux époux l'accord est si parfait que la jeune femme a depuis quelques semaines la certitude de bientôt redevenir mère une seconde fois.

C'est en pleine tendresse, avec beaucoup de confiance et d'espoir, que, s'appuyant l'un sur l'autre, ils s'embarquent.

Carpeaux a la tête bourdonnante de projets. D'autre part, il s'attend à des commandes. Quelle hâte il a de les réaliser ! Il s'installe dans une maison de Brompton Square qui se complète d'un petit atelier et, jusqu'à l'arrivée de plus importants travaux, pour vivre il se préoccupe de statuettes en vue de l'édition.

Mais sa santé se détraque à nouveau. Il est assombri par les premières atteintes du mal encore mystérieux qui se révélera plus tard et l'emportera après d'atroces souffrances. A quarante-quatre ans il commence à payer les trop longues et trop dures misères de sa jeunesse stoïque, les privations continues et les tâches excédant ses forces. Puis, de bonne heure, « la lame a usé le fourreau ». Il a trop vécu dans l'enthousiasme et la fièvre. Il ne s'est point accordé assez de détente. Ses nerfs se sont épuisés. D'autre part, les angoisses de la guerre lui ont valu une sensibilité d'écorché.

Et voilà que, à la faveur de cette atonie physique mêlée de surexcitation, la jalousie morbide réapparaît.

Elle est injustifiée. Pas l'ombre d'une raison ni même d'un prétexte. Le ménage ne connaît encore personne à Londres. Seule, toute endolorie par la mort de sa mère bien-

aimée, enceinte de plusieurs mois, la douce jeune femme, d'âme droite et pure, se consacre exclusivement à ses devoirs d'épouse et de mère. Trouvant un réconfort dans le souvenir des mois heureux que le ménage vient à nouveau de vivre, elle s'efforce de rassurer et d'apaiser son mari, elle s'ingénie à mettre un peu d'agrément autour de son travail afin de le rendre plus facile. Pour subsister, pour payer les dettes laissées à Paris, on a tant besoin qu'il soit régulier et fécond !

Malade, les nerfs en déroute, le cerveau en feu, Carpeaux redevient injuste et méfiant. Même si sa femme n'était pas la plus loyale, la plus digne et la plus fidèle des créatures, il devrait trouver dans son état physique, dans son chagrin de fille en larmes, les meilleures garanties de sécurité. Hélas ! même à distance, les perfidies insistantes de son père exercent sur cet esprit à la fois prostré et surexcité leur malfaisance à retardement.

Carpeaux prend ombrage de tout, même du silence, de l'immobilité et de la quasi solitude. Autour d'eux, pas d'autre homme que lui. Aucune intimité n'autorise le moindre soupçon. Comme un furieux, ce mari aimé et respecté fonce sur le vide. L'existence de la pauvre femme irréprochable devient impossible.

A défaut d'hommes suspects qu'il n'arrive point à découvrir ni à pourfendre dans son entourage, il s'hypnotise farouchement sur une jeune Anglaise, amie de sa femme, dont le seul crime est de lui tenir compagnie après avoir aidé à leur installation, et de s'attacher à leur créer des relations utiles ou agréables dans la société britannique.

Égaré, il perd toute conscience et mesure, fait des scènes à l'innocente miss en laquelle il voit la complice des trahisons supposées de sa femme. Et comme par affection pour son amie, elle ne veut pas la laisser seule aux prises avec ce possédé que la jalousie fait agir comme un dément, exaspéré, il la chasse.

Inquiète et désolée, Mme Carpeaux appelle son père au secours. Sous prétexte de venir chercher auprès de sa fille quelque consolation à son deuil, le général de Montfort arrive à Londres. Autour de lui une plus douce vie familiale se reconstitue. Sa présence apaise l'atmosphère, rassure tant soit peu Carpeaux, gêne ses violences.

Il se remet au travail avec passion et bonheur. Après des

statuettes destinées à la reproduction et dont les épreuves sont aussitôt très recherchées, il se plaît à décorer de grands vases. Pour l'ornement de l'un d'eux, il pense à un jeune ourson dont il a admiré les souples et comiques attitudes sur l'instrument d'un joueur d'orgue. Ami des bêtes comme il le fut toujours, il ne résiste pas à la tentation d'acheter celle-ci à son maître. Triomphalement il la ramène chez lui, pour se divertir de ses mouvements et les étudier en vue des compositions décoratives projetées. Pendant quelques heures, tout à la joie de sa trouvaille, il s'en amuse et fait maints croquis d'après l'animal en liberté. Mais en l'acquérant, il n'a oublié qu'un obstacle à cette cohabitation : le box spécial qu'il fallait pour abriter le petit ours. Et comme, dans la maison de Brompton Square, on n'avait pas prévu d'emplacement pour une ménagerie, déçu et navré, Carpeaux, grand enfant de génie, doit renoncer à cet élevage de plantigrade pour sa sculpture décorative et pour sa propre joie.

Vers la même époque, un Anglais, ami des arts et qui raffolait du talent de Carpeaux, lord Achburton, lui demande un groupe de *Daphnis et Chloé* pour faire pendant, chez lui, à son *Amour et Psyché* de Canova. Les vingt-cinq mille francs, dont cette œuvre charmante est rémunérée, permettent à Carpeaux la location, près de Regent-Street, d'une maison commode avec un atelier plus vaste.

Malheureusement, pour la paix du ménage, le général de Montfort a dû regagner la France. A peine est-il parti qu'afin d'annuler le bienfaisant résultat de sa présence, le père de Carpeaux se met en route pour Londres. N'est-il pas, lui aussi, père et grand-père? N'a-t-il pas, lui comme un autre, le devoir et le droit de se retremper dans la vie de famille? D'autant plus qu'à Boulogne-sur-Seine, aux confins du glacis révolutionnaire et du territoire resté national, il se trouve dans la périlleuse zone de feu.

Ce sont sans doute les raisons qu'il allègue. Et le sculpteur qui, aux premiers jours de la guerre, avait commis la faute de laisser sa mère s'installer dans sa maison d'Auteuil et de contraindre ainsi sa femme à en partir, eut le tort plus grave encore d'accueillir son père à Londres.

Le travail de sape recommence aussitôt. Cette fois, il est d'autant plus efficace qu'au moral comme au physique, l'état morbide s'est aggravé. Il suffit que Carpeaux se retrouve

derechef, pendant quelques jours, au régime des insinuations calomnieuses pour qu'il soit à nouveau crispé de sa phobie. Le venimeux vieillard peut désormais se réembarquer. La semence qu'il a méchamment jetée en cette âme inquiète ne manquera pas de lever.

Il devient de plus en plus irascible et violent. Il a des crises nerveuses qui aboutissent à des scènes de démence. A table, dans un mouvement de rage, il arrache la nappe et lance ainsi à travers la salle à manger la porcelaine et les victuailles qui étaient disposées sur ce linge. Une autre fois, il est dans une telle furie que, inconscient de son acte, il jette à terre et brise des vases de prix.

L'accès de jalousie passé, il est honteux de sa violence, la regrette. Il s'attendrit, parle doucement et amoureusement à sa femme, implore d'une manière touchante son pardon. Dans l'espoir de se faire absoudre, il lui arrive de courir acheter des bijoux chez un joaillier du voisinage.

Puis, sur l'éclair d'un soupçon renaissant, dans son cerveau obsédé, aux paroles redevenues câlines, succèdent de nouveau les explosions injurieuses.

Exténuée, révoltée aussi, Mme Carpeaux songe à demander la séparation de corps. Mais elle pense à son fils aîné qui, pour grandir, a besoin d'un foyer avec un père et une mère. Elle pense à son second enfant qui, d'ici quelques semaines, verra le jour. Et, femme de devoir restant malgré tout attachée à son mari, elle se résigne noblement.

Par bonheur, le séjour à Londres de quelques Français amis apporte un dérivatif à la cruelle hallucination de Carpeaux. Et si parfois elle s'incruste dans son cerveau, devant eux il n'ose la laisser voir et la réprime.

C'est l'excellent peintre François Bonvin, qu'il estime et qu'il aime. Got, le fameux sociétaire du Théâtre-Français, ayant dans la vie le ferme bon sens dont il est, sur la scène, avec tant de simple vérité, le magistral interprète.

C'est aussi le compositeur Gounod, qu'il représente, le regard suivant son inspiration, en train de jouer au piano l'une de ses mélodies, et le peintre Jérôme, très fameux en ce temps-là, dont il modèle de la manière la plus vivante la distinction maigre et passionnée.

Enfin, le 5 juillet 1871, Mme Carpeaux met au monde son second fils, dont la naissance espérée aurait dû la préserver, même si sa droiture n'y avait pas suffi, de tout injurieux

soupçon. Apaisé par de fréquents contacts avec des amis de cette qualité, dont l'influence ne pouvait être que salutaire, Carpeaux s'émeut de cette jeune vie créée par sa tendresse entre deux orages, des souffrances de la pauvre maman encore chérie quand un soudain accès du jaloux ne fait pas d'elle une martyre. Il est touché aussi du beau sourire d'espoir qui, malgré tout, persiste entre ses larmes.

Vingt-cinq jours plus tard meurt cet enfant qui, conçu au milieu des pires tourmentes et, avant de naître, malade du chagrin et des tortures de sa mère, n'avait sans doute pas la force de vivre. Cruelle déception pour la jeune femme aimante qui l'a porté dans ses flancs et qui peut-être rêva, grâce à lui, la reconstitution d'un bonheur trop cahoté. Peiné lui-même, Carpeaux s'attendrit en écoutant la plainte de cette douleur maternelle. Il est momentanément un époux plus juste et plus calme qui s'applique à soigner cette blessure par une affection moins intermittente.

Il se trouve donc dans un bien meilleur état d'esprit pour aller, en compagnie de sa femme, rendre visite à l'empereur et à l'impératrice réfugiés à Chislehurst et tout d'abord, dans la consternation qui suit la catastrophe, bien délaissés.

Tandis que l'impératrice — qui, au fond, s'était toujours plus intéressée à la froide érudition de Viollet-le-Duc qu'à l'art vivant et passionné de Carpeaux — cause avec la jeune femme, quel dialogue entre le vaincu de Sedan et le sculpteur qui fut l'une des gloires de son règne !

— Carpeaux, vous restez fidèle à ceux que l'infortune accable.

— Sire, comment oublier ce que Votre Majesté fit pour moi? Je vous suis tout respectueusement dévoué, aujourd'hui comme hier.

— Je vous ai aimé, Carpeaux, non seulement pour votre talent, mais pour tout ce que j'ai toujours senti de noble, d'ardent et de généreux en votre cœur.

— J'ai simplement essayé de vivre avec un peu d'enthousiasme et de foi, en homme qui a le bonheur d'être éclairé par un idéal.

— Carpeaux, nous avons été et nous sommes bien malheureux.

— Des calamités se sont abattues sur la France et sur vous. L'histoire reconnaîtra, sire, la générosité de votre

idéalisme humanitaire, l'utilité des grands travaux entrepris, l'ère de prospérité et de richesse...

— En tout cas, elle ne pourra pas dire que je me suis trompé sur votre œuvre. A l'aurore de mon règne, quel charme de jeunesse nous apporta votre souple et rieur *Enfant à la coquille!*

— En l'acquérant pour nos musées vous m'avez donné la force morale de finir mon *Ugolin* tel que je l'avais conçu.

— Ah! Carpeaux! Quelle date que l'apparition de ce groupe pathétique! Malgré les faiblesses et les fautes qui, hélas! ont préparé les misères d'aujourd'hui, nous étions encore des gens heureux quand triompha votre *Flore*... Je n'avais déjà plus la force de défendre votre *Danse* enchanteresse contre l'opinion sottement rebelle. Mais peu à peu sa beauté l'impose à la foule... Bientôt se dressera au Luxembourg la *Fontaine* dont j'ai tant aimé l'esquisse... Et tous vos beaux dessins où, sous des éclairages subtilement nuancés, dans l'atmosphère même des Tuileries, vous avez représenté les figures illustres et les scènes brillantes de l'époque...

— Beaux spectacles qu'on admirait sans inquiétude.

— Et, si émouvante pour moi, l'incomparable galerie de vos bustes, donnant une vie éternelle à tant de celles et de ceux qui ont vécu autour de nous!...

— Sire, il en manquait un seul, le vôtre!... Cent dessins d'après vous m'y ont préparé. A votre insu j'ai étudié et surpris vos regards, vos gestes familiers, les expressions habituelles de votre physionomie... Jamais, pendant son règne, Votre Majesté n'a pu m'accorder les deux ou trois séances indispensables de pose. Aujourd'hui, fixé pour quelques mois en Angleterre, je viens vous demander ce que je n'ai pu encore obtenir.

— Eh quoi, mon cher Carpeaux, le buste d'un vaincu, d'un déchu, d'un proscrit?

— Je vous le dois depuis le jour où, à l'inconnu téméraire et timide que j'étais, vous avez accordé le bronze pour sa *Soumission d'Abd-El-Kader*. Et j'aurais tant voulu ne pas vous laisser, sans avoir esquissé votre portrait, redescendre du haut échafaudage où je ciselais *la Flore*, le matin où, sire, vous avez eu la bonté d'y monter pour mettre fin aux attaques contre la joyeuse souplesse de ce jeune corps surgissant d'entre les fleurs.

— Carpeaux, je vous savais généreux et brave ! dit l'empereur toujours impassible.

Son regard voilé s'éteignit davantage encore et ses doigts tremblèrent un peu en caressant sa barbiche. En effet, les témoignages de fidélité devenaient rares. Et l'ex-empereur se représentait les représailles auxquelles s'exposait Carpeaux, à qui, sans même attendre la crâne imprudence d'un tel buste, on se proposait de faire expier la longue faveur impériale.

C'est ainsi que, « courtisan du malheur », Carpeaux commença le buste de Napoléon III exilé, et qu'il n'achèvera complètement qu'après la mort du souverain détrôné.

XXIX

Bientôt, en effet, il est contraint de quitter Londres pour revenir à Paris. On lui a fait savoir que l'habituelle meute des méchants, des envieux, des médiocres — sous des noms divers la même en tous temps — le guette, s'ingénie à lui nuire et le discréditer.

Comme, au lendemain de l'armistice, il est allé travailler en Angleterre, depuis *la Danse* on n'a vu de lui aucune œuvre nouvelle. La critique n'a donc pas eu l'occasion de le déchirer. Du moins, en attendant, on ressasse les griefs et reproches contre ce haut-relief si malmené :

— Que pourra-t-il bien donner après ce scandale qui le condamne à la stérilité?

On chuchote même qu'il s'est exilé parce que, se sentant incapable de terminer honorablement une œuvre de caractère paisible et recueilli, comme doit l'être cette fontaine représentant les diverses races du monde, il n'est parti que pour s'épargner l'aveu de son impuissance. On ajoute même :

— La Ville de Paris — car l'avenue de l'Observatoire où doit s'élever cette fontaine est de son domaine — devrait bien le mettre en demeure de la finir ! Alors elle jugera si la sensualité convulsive de Carpeaux s'accorde avec la sérénité majestueuse du Luxembourg et des nobles sculptures qui peuplent ce jardin.

— Et il n'y a plus d'empereur pour imposer ses fantaisies obscènes...

— L'art de la République sera sain, grave et fort!

Périlleuse épreuve! Au lendemain de *la Danse*, qui suscita tant de colères incomplètement éteintes, reparaître avec une œuvre encore plus importante!

Carpeaux sent qu'il faut livrer cette bataille, si défavorable que soit l'opinion autour de lui. Dans la lutte pour son art il est courageux et résolu. En outre il est rassuré par l'harmonieuse et grave beauté de son sujet. Elle déconcertera les malveillants qui, en souvenir des injustes critiques faites à *la Danse*, s'attendent à quelque lascivité turbulente.

Sa réussite à Londres, une bonne administration de ses modèles à Paris, lui assurent, malgré ses dettes, quelques ressources pour l'achèvement de cette œuvre coûteuse.

Désormais Carpeaux a pour un temps la quiétude d'esprit et de cœur indispensable à un tel effort. L'obsédante jalousie s'est momentanément effacée. Comme toutes les fois qu'il s'hypnotise sur une création, Carpeaux lui donne toute sa force nerveuse et sa violence passionnée. Et, sûr d'être éconduit, son père ne se risque guère à troubler cet enivrement artistique.

Bien à l'aise dans sa maison, son atelier, son jardin, où il retrouve avec joie le souvenir du bonheur qu'il y a goûté, des jolies espérances qu'il y a vécues, de l'œuvre qui s'y est accomplie, il connaît là, en 1872, quelques mois — les derniers — de calme et de félicité.

Il se laisse doucement envelopper comme autrefois par la tendresse de sa femme et l'entoure de l'affection la plus confiante. En novembre de cette même année, naît le troisième enfant de Carpeaux, une fille, à laquelle ses parents, également ravis, donneront le prénom de Louise et qui, physiquement, par l'ardeur et le brillant du regard aigu, par les lignes du visage, rappelle celui de Carpeaux à toutes les personnes familières avec ses portraits.

Tandis que la jeune mère s'abandonne à des pensées d'avenir, Carpeaux termine et assemble ses figures. Puisque la terre tourne, ces quatre parties du monde, qu'il s'agit de représenter, suivront la lente évolution du globe que leurs bras, harmonieusement disposés, soutiennent. Chaque partie du monde, ou plutôt chacune de ses races, est évoquée par une figure scrupuleusement étudiée et vivante, qui la caractérise. Pour toutes, Carpeaux a multiplié les dessins et les esquisses. Et déjà on a pu voir certaines d'entre elles à

diverses expositions, en particulier la tête camuse et crépue de la négresse qui figure le continent noir.

Si vivante et de si large facture que soit chacune de ces femmes symbolisant les races humaines, la plus grande beauté de ce groupe réside dans l'harmonieuse association des corps, des attitudes, des gestes, dans la lente continuité de leur mouvement qui accompagne la giration du globe. Ce fut la trouvaille d'un artiste de génie, assez savant et sensible pour la réaliser à merveille. De cette œuvre originale, où, une fois de plus, la force s'unit à la grâce, se dégage une impression de calme puissance. Est-il un seul passant d'aujourd'hui qui ne la ressente?

Pourtant, dès son apparition en plâtre, cette fontaine fut saluée comme un nouvel et déplorable exemple de sculpture épileptique et vulgaire.

On la juge sur le souvenir des critiques violemment et sottement assénées à *la Danse*. Bien que depuis deux ans, les regards se soient peu à peu habitués à son allégresse de si haut goût et d'un style si pur, les esprits gardent à l'égard de Carpeaux une méfiante sévérité. Il est désormais classé comme un sculpteur excessif, ne pouvant traduire ses conceptions qu'en gesticulations désordonnées. Dès ses débuts jusqu'à sa mort, ce grand artiste, inventeur et réalisateur d'une beauté vivante, aux formes parfaites, s'entendra reprocher d'avoir fait « canaille ». Cela, parce que passionné, enthousiaste, il joint une vision originale à la flamme intérieure dont il brûle et parce que, vigoureusement et sans cesse, même dans ses œuvres les plus paisibles, il s'évade des formules pseudo-classiques alors en faveur.

Cette arbitraire réputation de sculpteur turbulent et sans goût est devenu un « poncif » si généralement accepté que, cette fois, les critiques obtus ne sont pas seuls à y sacrifier.

De très estimables écrivains, qui auraient pu comprendre Carpeaux et qui, plus tard, s'excuseront de leur inclairvoyance passagère et la répareront, d'autres qui, naguère, s'étaient montrés chaleureux défenseurs de Carpeaux, se laissent fâcheusement égarer par la méfiance de l'opinion.

Jules Claretie, qui ne tardera pas à regretter loyalement, en honnête et galant homme qu'il fut, ses erreurs à l'égard de Carpeaux, exécute la tranquille et noble *Fontaine du Luxembourg* par cette simple boutade : « *Après la danse de*

Bullier, voilà la danse de Saint-Gui. » Mais son goût, bien plus sûr d'habitude, a pris finalement sa revanche.

Et Paul de Saint-Victor lui-même, si poète dans sa critique à larges coups d'ailes, qui s'était honoré par de belles pages ardentes et compréhensives sur Carpeaux, désavoue son enthousiasme. A propos de cette œuvre recueillie, simple et puissante qui aurait dû le raviver, il écrit :

« *L'habituelle exagération de Carpeaux tourne à l'exagération convulsive. La laideur défigure son talent et la vulgarité le relâche.* »

Lorsqu'un préjugé obscurcit à ce point la clairvoyance d'écrivains de cette conscience et de ce rang, peut-on s'étonner que de sots et prétentieux malappris — dont le nom n'a jamais rien signifié et ne mérite même pas d'être rapporté — se prononcent dédaigneusement : « Carpeaux? Ah! oui. Un homme fini! » Et ne faut-il pas hausser les épaules lorsque, la nouvelle œuvre réveillant les colères suscitées par *la Danse*, un obscur député de l'Assemblée nationale s'écrie pour flagorner ce qu'il croit être encore l'opinion générale : « *La Danse* est un outrage à la pudeur. »

Sous l'influence de ces souvenirs et de ces critiques acerbes, la Ville de Paris, maîtresse d'accueillir cette fontaine sur un emplacement qui lui appartient, se méfie et prend des précautions. Au glorieux Carpeaux, qui a enrichi de maints chefs-d'œuvre le trésor français et fait rayonner tant de beauté dans ses rues, elle inflige l'humiliation de le traiter en débutant suspect. L'administration préfectorale décide que le groupe sera présenté, à l'endroit même qu'il doit occuper, au jugement d'une commission d'artistes et de hauts fonctionnaires dont l'avis fera loi.

Carpeaux sait ce que le plus souvent valent les commissions, combien elles sont influençables par les courants d'idées réels ou factices, et de quelle façon d'adroits mâtins les manœuvrent. Pendant toute sa jeunesse n'en a-t-il pas souffert?

Il s'inquiète. Et fort légitimement. Quelle occasion de lui faire payer par une offense retentissante et désastreuse quinze ans de succès, la faveur du régime balayé par la défaite et aussi le triomphe de *la Danse*, en train de devenir célèbre, de conquérir l'admiration quasi universelle au milieu des outrages sous lesquels on avait espéré l'enfouir?

Pauvre — car, à cause de son exigeante conscience d'ar-

tiste, ses grandes œuvres lui ont toujours plus coûté qu'elles ne lui rapportèrent — Carpeaux risque dans ce guet-apens inattendu son prestige, ses possibilités de travail et son avenir. Jusqu'au bout la lutte !

Alors il se résigne à des démarches que, simple débutant, il n'avait pas faites. Il va voir ceux des membres de la Commission qu'il tient pour d'honnêtes gens, qu'il sait avoir le respect du talent et du travail. En particulier, il s'adresse au sculpteur Guillaume, comme lui-même incapable de laisser altérer son jugement artistique par des considérations étrangères à l'art. Et il est convenu entre eux que, le jour où la Commission statuera, M. Guillaume, pour abréger l'attente et l'angoisse du grand Carpeaux se morfondant sur la terrasse d'un café voisin, tirera son mouchoir de sa poche et s'en essuiera le visage si la décision est favorable...

C'était son destin, avons-nous écrit, de batailler pour chacune de ses œuvres jusqu'à la fin de sa vie. Pour être plus exact nous devrions dire : « Et même après sa vie. »

Car, en même temps qu'il achevait sa *Fontaine du Luxembourg*, il trouvait le temps et la force de finir, pour l'une des places de Valenciennes, cette statue de *Watteau*, à laquelle il pensait et travaillait depuis sa jeunesse. Jusqu'alors, pour la réalisation de ce généreux projet, il s'était heurté, dans Valenciennes même, à des difficultés matérielles et financières. Il ne réussira pas à les vaincre avant de mourir. Du moins laissa-t-il sa statue parfaitement terminée, selon sa conception. C'est une merveille d'élégance juvénile, de grâce mélancolique. Seuls, les attributs décoratifs qu'il avait étudiés pour l'ornement du socle et des bassins ne purent être réalisés par lui, à cause de certaines résistances locales. Après la mort de Carpeaux, son *Watteau*, qu'il avait modelé pour le marbre, fut, contre son gré, converti en bronze. De même il est trop évident que le décor de ce monument n'est pas de son inspiration. Bataille posthume pour le gain de laquelle sa légendaire opiniâtreté manqua. Néanmoins sa figure de Watteau évoque noblement le grave et délicieux génie du peintre des *Fêtes galantes*.

Aujourd'hui encore, un demi-siècle après sa mort, le destin de Carpeaux se poursuit. Son œuvre est en lutte avec les modes et les théories artistiques en faveur. Lorsqu'il bataillait pour l'imposer, les défenseurs des formules

pseudo-classiques lui reprochaient, comme une vulgarité, de faire trop vivant. Pour ne pas violemment heurter les habitudes et les goûts de son époque, il s'efforçait d'allier la simplicité des grandes figures et l'ampleur des formes au fini expressif du détail. Précaution — d'ailleurs méritoire et exigeant une science très sûre — sans laquelle il eût été comme un exilé de son propre temps et réduit à l'impuissance.

Méconnaissant la grandeur vigoureuse de l'ensemble, certains artistes de la génération nouvelle, moins sensibles à l'intensité de la vie qu'aux simplifications synthétiques, font grief à Carpeaux de la conscience avec laquelle les moindres détails sont traités. Selon la fameuse formule : « l'arbre empêche parfois de voir la forêt, » la contraction des muscles, le frémissement des nerfs et de la chair les gênent pour rendre justice à la robuste beauté des lignes essentielles. Et ils n'ont guère que de la politesse pour ce prodigieux savoir qu'ils estiment périmé et pour cette admirable conscience dont ils sourient.

Douloureusement endormi dans sa gloire, Carpeaux, sans cesse en bataille pour faire ses études et conquérir le droit au travail, pour réaliser son œuvre, combat encore, de son tombeau, pour qu'elle soit respectée !

Pourtant n'est-on pas sûr que, sans les luttes et les victoires de Carpeaux, Rodin — qui lui doit tant — n'aurait pu ni s'exprimer à l'époque où il a vécu, ni en être compris?

XXX

En janvier 1873, les journaux annoncent une soudaine aggravation des misères physiques qui, depuis longtemps, torturent Napoléon III. Et ils font prévoir la mort immédiate.

Aussitôt, abandonnant ses travaux, et sans se laisser arrêter par ses propres souffrances qui, encore sourdes naguère, commencent à devenir aiguës, Carpeaux part pour Chislehurst, où l'empereur est à l'agonie.

Avant de quitter Auteuil il a la pieuse et délicate pensée de prendre, dans son jardin, un peu de terre de France. Si aucune autre personne de plus haut rang n'a eu la même inspiration, il la déposera dans le cercueil du vaincu qu'il aimait et qui lui témoigna de l'attachement.

A tout hasard et selon son habitude de toujours, il prend soin d'emporter avec lui du papier avec des crayons et de l'argile à modeler.

Lorsque Carpeaux arrive, Napoléon est mort.

Après s'être recueilli et avoir prié devant son cadavre, il prend un moulage de sa figure creusée par le rongement continu du mal.

Puis lorsque, cérémonieusement, parmi les larmes des fidèles endoloris, on met le corps en bière, Carpeaux place à ses pieds le coussin qui permettra au souverain exilé de dormir son dernier sommeil sur quelques parcelles de cette terre française qu'hélas, il n'a pas su défendre.

Enfin à tous les croquis que, après l'avoir tant de fois dessiné vivant, il vient de faire en hâte d'après Napoléon III sur son lit de mort, il veut ajouter un suprême hommage : le portrait de l'empereur, en son uniforme de général et avec le grand cordon de la Légion d'honneur, gisant au fond de son cercueil.

Dernière vision émouvante et tragique du souverain que, si souvent, il a vu et montré heureux, triomphant, adulé, dans le féerique décor des Tuileries en fête.

Pour lui permettre de donner à la famille impériale et à l'histoire ce souvenir, on laisse le cercueil entièrement découvert, on fait tomber sur lui la lumière intense de flambeaux rapprochés, aux lumières nombreuses. Et, du haut d'une chaise, le regard plongeant, Carpeaux, une dernière fois en tête à tête avec l'énigmatique personnage qui se plaisait à s'entretenir avec lui, fait le portrait du souverain défunt qui a compris et défendu *la Flore* et *la Danse.*

N'est-ce pas comme le spectre majestueux et lamentable de ce régime dont il a dessiné les splendeurs fragiles et représenté par ses bustes tant de figures illustres?

XXXI

Imaginatif et sensible comme il l'était, et déjà tourmenté par le mal, Carpeaux aurait pu être découragé par la mise au tombeau de tout ce qui avait été le décor et l'appui de sa jeunesse triomphante, de ses plus belles œuvres et de sa maturité heureuse. Mais son énergie, dont nous avons eu tant de preuves au cours de sa vie cahotée, le sauva de la pros-

tration. Son art, qu'il aimait par-dessus tout, lui fut le meilleur refuge contre la tristesse.

Retrouvant à Londres, aussi vives et aussi fraîches qu'il les avait laissées, les sympathies admiratives dont il était entouré naguère, il sent qu'il y pourra tranquillement et fructueusement travailler. Il fait venir sa femme et ses deux enfants et, avec eux, s'installe dans une maison d'Albany Street, pourvue d'un atelier. Comme pendant son premier séjour londonien, il crayonne d'innombrables croquis sur les bords de la Tamise, dans les quartiers élégants et fleuris et dans les pittoresques districts de la guenille populaire.

Dans les musées, son enthousiasme le pousse à des copies de toiles qu'il admire. On sait combien, même glorieux, il s'est toujours montré humble devant les maîtres et les chefs-d'œuvre qui l'émouvaient. Et, un jour, dans sa piété, il fait, à la National Gallery, une copie si éblouissante et si parfaite du célèbre tableau *Vénus, Mars et l'Amour*, que, à la porte, les gardiens inquiets ne veulent pas le laisser sortir sans avoir vérifié si la toile originale est bien à sa place.

Quelques statuettes pour l'édition assurent la vie du ménage. A Paris l'attendaient de plus intéressantes commandes. Il y revient. Et, dans les huit mois qui suivent, il nous donne de fort beaux bustes : ceux de M. et de Mme Chardon-Lagache, dont la placidité fine et bonne est si vivante ; celui, aussi fameux, de la baronne Sipierre ; celui de son ami Alexandre Dumas fils, d'une pénétrante acuité. C'est vers la même époque qu'il représente le pénétrant regard de M. Jules Grévy et la froide fermeté de son visage de vieux robin aux aguets.

Dès le mois de mai 1873, par sa faute, l'existence conjugale devient atroce. Sans doute, Carpeaux souffre dans sa chair. Mais sa souffrance, qui est une excuse à son humeur irascible et à sa jalousie tyrannique, ne les justifie pas. Désormais on connaît le mal dont, après en avoir été confusément gêné et assombri, il est plus douloureusement atteint : c'est la pierre. Sa femme, qu'il va bientôt et pour la quatrième fois rendre mère, le soigne avec tendresse et dévouement.

Elle y a du mérite car, de même que lors de ses précédentes grossesses, Carpeaux est repris par la hantise des tromperies conjugales et des enfants adultérins qui peuvent en naître. Le moment est vraiment bien choisi pour de telles scènes ! Mme Carpeaux, enceinte de trois ou quatre mois, est affai-

blie par toutes ces maternités qui se sont trop rapidement succédé.

Et à l'instant où Mme Carpeaux, qui ne sort pas et ne voit personne, passe, exténuée, alanguie, sur sa chaise longue, les rares heures qu'elle ne consacre pas à soigner son mari et ses enfants, à surveiller la bonne tenue de sa maison, Carpeaux harcèle sa femme d'allusions ombrageuses et violentes.

Irréprochable mais impuissante contre cette phobie qui fait de sa maison un enfer, elle se demande si, à bout de forces, elle ne devrait pas suivre les conseils de sa famille et se séparer judiciairement d'un mari qui la torture en l'outrageant.

Mais elle pense aux deux enfants qui grandissent et qu'il faut élever, à celui qui va bientôt venir au monde. Puis elle est née avec une âme de sœur de charité. Jeune fille, ne voulait-elle pas se vouer aux œuvres de bienfaisance? Certes, elle ne pouvait prévoir de si rudes épreuves pour sa bonté secourable que l'amour avait encore accrue. Carpeaux est son mari. Il souffre. Elle le sait malheureux de tous les fantômes qu'il se crée et même, en ses trêves de lucidité, de ses véhémentes injustices à son égard.

— Il m'abandonnera s'il le veut, se dit-elle, et si l'on excite sa haine contre moi jusqu'à la désertion du foyer. Mais ce n'est pas moi qui le quitterai. Quoi qu'il arrive, je resterai dans sa maison pour faire auprès de lui mon devoir.

Carpeaux ne tient plus en place.

En septembre, le voici à Puys, en villégiature au bord de la mer, chez Alexandre Dumas. Il s'y est réfugié avec l'espoir d'un apaisement qu'il n'y trouve pas.

De là, il adresse à sa femme des lettres tristes mais doucement affectueuses. Je les ai eues sous les yeux. Elles sont plaintives, confiantes et tendres. On ne les croirait pas écrites par un homme naguère encore exaspéré par son habituelle obsession. « Ma toute bien-aimée » ou encore « ma chère petite femme », c'est ainsi que chacune d'elles commence.

Peu de temps après, on découvre les premiers symptômes d'un ulcère. Les souffrances de Carpeaux redoublent. Oubliant injures et cruautés, sa femme lui prodigue avec tendresse les soins les plus délicats.

Mais le malade ne songe qu'à fuir droit devant lui, avec l'illusion que ses douleurs ne l'accompagneront pas. Après

avoir pensé à renouveler, par un voyage en Italie, ses chères impressions de Rome, au premier semblant d'accalmie il prend le train pour la Russie. Dès la première halte à Bruxelles il est contraint de s'arrêter sous les griffes d'une inflammation et de se mettre au lit. Carpeaux n'a jamais eu de chance dans ses voyages! Après s'être empoisonné à Naples, où il a failli mourir, dans ce même Bruxelles il a été une première fois incommodé par la jaunisse, et voici maintenant son mal torturé par les cahots d'un express.

Aussitôt prévenue, Mme Carpeaux — qui a toujours déconseillé ce voyage dont elle craignait les risques — accourt, avec mille précautions ramène son mari, l'entoure de sa vigilance. Il se sent bien sous sa garde et ne veut plus qu'elle à son chevet.

Adroitement faite et très à propos, une opération le soulage. Il se rétablit assez pour travailler. Durant ces quelques semaines de détente, ses forces lui permettent de modeler une statuette de *Figaro*, à la suite d'un concours organisé par ce journal. Malgré de flatteuses sollicitations et assurances il avait refusé d'y prendre part. Ardemment généreux pour les jeunes, il avait répondu que les aînés célèbres doivent laisser à leurs cadets pareilles occasions de se faire connaître. Ce fut seulement après l'examen du jury, dont il avait accepté d'être membre, que, pour son plaisir, il modela cette preste et souple figure de *Figaro* telle qu'il la concevait.

En même temps, il exécute son délicieux groupe des *Trois Grâces* et le joli buste de son fils aîné Charles, d'après lequel, à Londres, un jour que cet enfant pleurait pour un heurt douloureux, il avait fait une adorable figure de *l'Amour blessé*.

Enfin il réalise — et ce sera presque sa dernière œuvre — ce *Christ* auquel dès sa jeunesse il pensait, que, dans une lettre touchante à sa fiancée, il avait promis de modeler pour marquer ainsi sa foi chrétienne et sa reconnaissance à Dieu. D'une expression poignante en sa douleur physique, en sa résignation et sa sérénité morales, d'un modelé où Carpeaux a mis toute son émotion et toute sa science, ce Christ — que l'on connaît peu et qui devrait être chez tous les gens de goût qui croient — est une de ses très belles œuvres.

Lorsque le 21 février 1874 naît son quatrième enfant, ne doit-on pas voir une preuve de son contentement, de sa

sécurité paternelle et de son espérance, dans le fait que, libre de lui choisir n'importe quel nom, il accorde sa tendresse actuelle avec le souvenir d'une chère et reconnaissante affection de sa jeunesse, en donnant au nouveau-né, son fils, les prénoms de Louis-Victor qui sont ceux de Liet, l'homme qu'il a le plus aimé et qui eut sur sa vie l'influence la plus heureuse?

La zizanie qui troublait parfois ce couple n'avait donc, en dehors des hallucinations intermittentes, maladives et parfaitement injustifiées qui faisaient de Carpeaux un autre homme, qu'une seule cause réelle : l'antinomie entre l'insouciance, le désordre, les gaspillages du sculpteur, et la raison, la prudence, l'inquiétude d'une femme qui pense à la vie du ménage, à l'avenir de ses enfants.

Carpeaux est un artiste imprévoyant et bohème. Il ne connaît pas plus les échéances que les heures. Seul son travail, qui le passionne, compte. Il lui sacrifie tout. Et pour lui il a de coûteuses fantaisies.

Née dans l'aristocratie, sa femme a des habitudes bourgeoises d'ordre, de régularité, de dépenses proportionnées aux ressources. Ne sachant pas vivre heureuse parmi les factures impayées et les créanciers récalcitrants, elle s'efforce doucement d'amener son mari à un sens plus juste du réel. Même très affectueuses et souriantes, ses observations exaspèrent Carpeaux. De là, parfois, quelque acrimonie. Incapable de la moindre prévision, il dépensait — non pas certes pour ses plaisirs, car il n'en avait aucun autre que son art — sans aucun souci des sommes à recevoir.

Néanmoins, malgré leur gêne résultant de la guerre et de la Commune, malgré la chute de l'empire qui le privait de puissants concours, Carpeaux gagnait de l'argent. Les comptes de son atelier prouvent que, en dépit du ralentissement de son travail contrarié par la maladie, le prix de ses bustes et statuettes, ses droits d'auteur sur les reproductions de ses œuvres lui valurent environ 150 000 francs pendant chacune des deux dernières années de sa vie. Et l'excellent avoué Me Nicquevert qui, à sa demande, avait bien voulu essayer de mettre un peu d'ordre dans ses négligences, réussissait à l'affranchir de tout tracas.

C'était donc une cause de malaise qui, fort irritante pour Carpeaux et très préjudiciable à la quiétude du foyer, disparaissait peu à peu. L'accord, sur ce point, pouvait aisément se rétablir.

Malheureusement une recrudescence du mal surexcite Carpeaux. Sur les conseils d'amis fâcheusement inspirés qui prirent sur lui beaucoup d'influence, et malgré l'avis contraire de Mme Carpeaux et du général de Montfort, il exige une troisième opération que désapprouvent ses grands médecins habituels, les docteurs Verneuil et Guéneau de Mussy. Torturé, il préfère ce risque à un plus lent apaisement de ses maux. C'est à la maison Dubois, où il se fait transporter, que cette opération a lieu. Hélas ! il semble bien qu'elle n'ait qu'aggravé ses misères !

XXXII

A partir de cette station dans son calvaire, Carpeaux n'est plus qu'un pauvre homme affolé par la souffrance qui, au gré de ses impulsions, fuit, hagard, les endroits où, dans son martyre, il fait halte.

Il prend successivement en horreur tous les lieux où il a souffert, toutes les personnes qui essayent de le soulager sans y réussir. En particulier sa maison, son foyer, sa femme que, tout à coup et sans aucune raison, il ne veut plus voir. Le souvenir même de ses enfants ne lui apporte ni consolation ni détente.

Dès lors, il donne l'impression d'un malheureux qui, enveloppé de flammes, court droit devant lui, torche vivante, vers le salut qu'il appelle d'un cri déchirant et qu'il ne trouve pas.

Il veut aller partout où il n'est pas. Et, à peine y est-il que, inapaisé, sous la morsure de l'implacable mal, il se fait conduire ailleurs.

De la maison Dubois, où le bistouri n'a pu qu'empirer sa souffrance, il demande l'hospitalité à l'une de ses cousines, qui habite Vincennes. Comment s'y trouverait-il mieux que chez lui où l'on peut le soigner d'une manière plus sûre parce qu'on connaît mieux son mal et les soins requis? Puis il veut qu'on le ramène à la maison Dubois où ses parents viennent s'attendrir sur sa douleur et le persuader qu'il ne peut être bien que chez eux. Ils croient avoir réussi, cette fois, à s'emparer complètement de leur fils. Mais, se sentant aussi mal à leur logis qu'ailleurs, il se précipite de nouveau à cette maison Dubois où il espère moins souffrir bien qu'il y ait déjà tant souffert. C'est le martyr errant !

Là, il pense à sa femme avec tendresse et gratitude. Il l'appelle. Elle accourt aussitôt, revient chaque jour et, pour l'égayer — lui qui se plaît avec ses enfants — dans l'espoir aussi de le rattacher par eux à son foyer, parfois elle les lui amène tous les trois.

Carpeaux en est ravi. A ce moment-là, malgré toutes les perfidies empoisonnées, il ne songe pas encore à faire entre eux d'injurieuses distinctions. Le dernier-né l'amuse et le charme plus que les autres. Comme, si vive qu'elle soit, la douleur ne peut pas empêcher de travailler un artiste de son espèce, qui sculpte comme il respire, à son chevet il a de la terre glaise près de ses carnets dont il se fait accompagner partout. Et, tout en causant avec sa femme, tout en jouant selon ses forces avec ses deux aînés, il modèle, d'après son second fils, une charmante œuvrette qu'il intitule *l'Enfant au cor.*

Mais dans l'existence d'un tourmenté tel que Carpeaux, pareille accalmie ne peut se prolonger. L'ulcère qui le ronge s'élargit. Le chirurgien de l'hôpital veut encore une fois l'opérer. Appelé en consultation par Mme Carpeaux, le docteur Demarquay, autre fameux médecin de l'époque, s'y oppose. Il assure que l'opération, c'est la mort, et qu'on doit sagement, prudemment, cautériser. Furieux de voir se dissiper le mirage d'une nouvelle intervention chirurgicale en laquelle, un instant, il a mis son espoir, Carpeaux s'en prend à sa femme qui, par son médecin de confiance, l'a empêchée. Il l'écarte et lui fait fermer sa porte. Pourtant, dans son délire ou dans le paroxysme de la souffrance, c'est son nom que, implorant du secours, il crie. Mais se présente-t-elle, personne ne veut la laisser approcher. Désormais, ni elle ni ses enfants ne reverront ce mari, ce père torturé et injuste.

Soudain, il lui prend fantaisie de demander asile à son vieil ami, le peintre Bruno Chérier, qui a son atelier au boulevard Montparnasse. Là, nulle accalmie et nouveau besoin de fuite.

C'est l'été. Il fait chaud à Paris. Pas un souffle dans les arbres déjà desséchés. On étouffe dans la fournaise. L'asphalte des trottoirs mollit sous les pieds. Carpeaux rêve d'un rafraîchissement pour sa douleur suppliciante. Il pense à la mer comme il désirerait la montagne, s'il en connaissait la sereine poésie. Et sachant qu'Alexandre Dumas passe l'été

dans sa villa de Puys où il a ses habitudes, il demande à son ami de l'y recevoir.

Au début, il éprouve quelque apaisement et se trouve assez de force pour y modeler sa dernière statuette : *la Pêcheuse de vignots*, alerte et vivante. Mais il ne tarde pas à être tordu de souffrances plus atroces encore. Sa mère, qui vient le voir au Puys, n'a pas pitié de ses tortures et de l'accablement qui les suit. Elle le persécute d'exigences violentes qui le brisent. J'ai lu une lettre tout entière écrite de la main de Carpeaux, où il raconte l'une de ces scènes atroces et où il dit son chagrin. Grand cœur, n'est-ce pas, que celui de cette mère pour laquelle l'affection filiale de Carpeaux eut tant de faiblesse !

D'ailleurs toutes les lettres griffonnées par lui, à ce moment-là, ne sont que des cris de douleur. Il se plaint de ces jours où, du matin au soir, il souffre comme un écorché, de ses longues nuits sans sommeil où son martyre devient plus cruel encore. Il se lamente de disparaître avant d'avoir réalisé toutes les œuvres qui se dessinent dans son imagination toujours féconde. De cette horreur du néant, contre laquelle se rebelle son ardente vitalité, il passe à de poignantes pages d'une sublime résignation chrétienne. « Le sens moral et religieux me donnera de la philosophie, » écrit-il à ce moment.

Une seule lueur dans ce tragique obscurcissement : la joie que lui donnent la mise en place de sa *Fontaine du Luxembourg* et la grande impression faite sur les spectateurs par ses figures tournantes des quatre races dans le décor pour lequel elles furent créées.

De Paris, son fidèle praticien Bernard, qui l'a remplacé pour toutes les phases de ce travail, lui envoie, dans son enthousiasme et sa joie, ce compte-rendu touchant, dont nous respectons la forme, parfois incorrecte, en nous bornant à rectifier l'orthographe et la ponctuation afin de rendre plus aisée sa lecture.

Cette lettre, affectueux et naïf cri d'admiration, est restée jusqu'à présent inédite, comme celle, d'une si émouvante grandeur, que lui répondit Carpeaux.

Paris, le 30 août 1874.

Cher Maître,

« M. Carpeaux est le premier sculpteur du monde », voilà l'opinion de la jeunesse. Si cela peut apporter un adoucissement à vos amertumes, je vous la transmets avec bonheur.

Hier, nous avons vu, M. Chérier et moi, votre groupe placé. M. Chérier a été aussi enthousiasmé que moi et tous ceux qui étaient là. Et encore il n'est pas monté de sa sphère ni du cercle... Voilà un travail qui va encore rehausser votre mérite en lui donnant une nouvelle sanction. Ne vous plaignez pas, Maître : votre part, que Dieu vous a répartie, est belle. Les pauvres sculptures, groupes ou marbres, qui sont proches du vôtre, que vont-ils devenir? Pauvre Jouffroy! Comme il doit être à plaindre! Dépêchez-vous de vous guérir pour en faire et en faire d'autres.

Ce bulletin de victoire où, dans la cordiale allégresse, rit un peu de malice populaire, nous ne le reproduisons que pour faire mieux encore apparaître, par la réponse de Carpeaux, l'élévation de pensée, la modestie de ce grand artiste, qu'on a trop souvent représenté comme un forcené fou d'orgueil, et aussi son désespoir...

Puys, ce 2 septembre 1874.

Mon cher Bernard,

Non, je ne suis pas *le premier sculpteur du monde.* Je ne suis qu'un observateur, un enfant de la nature. J'aime avec naïveté. Je crois de toutes les forces de mon âme et j'adore avec recueillement tout ce qui s'élève vers Dieu. Or, la contemplation étant constante dans ma vie, mon enthousiasme, à la vue des différents caractères que nous offre la nature, me fait quelquefois exprimer la force, le mouvement avec un peu plus d'expression que d'ordinaire. Ce n'est donc pas du génie, ni ce qui constitue le premier sculpteur du monde... Mes voisins vont me maudire. Je voudrais qu'ils en eussent l'occasion pour de semblables motifs. Mais, hélas! je crois bien que tout est brisé. J'ai beau faire, je souffre cruellement jour et nuit et rien ne peut me soulager...

Si fraternelle et délicate que lui soit l'hospitalité d'Alexandre Dumas, il commence à souffrir de l'humidité marine et des vents d'automne. Ou du moins il imagine que ses misères en sont accrues. Et, au lieu de rentrer chez lui où tout est prêt pour l'accueillir et le soigner avec une patiente douceur, à nouveau il se réfugie chez son ami Bruno Chérier qui commence son portrait.

Là ses tortures s'avivent et deviennent incessantes. Il gémit et hurle. « Je ressemble à l'un des damnés de Dante! » dit-il, un jour, épouvanté de sa pantelante misère. Et, le 28 novembre 1874, il écrit cette phrase tragique :

« Je ne suis qu'une brute par l'effet des douleurs. La maison de Chérier ressemble au Jardin des Plantes. On y entend des cris sauvages, la nuit. »

Ce sommet de détresse semble ennoblir encore sa sombre méditation. A l'une de ses élèves, Mlle Foivart, qui note ses paroles, il dit : « Vous parlez de ce que vous appelez mon génie ! Mais mon âme vaut mieux. Si vous saviez les délicatesses et les adorations que je portais en moi ! Ah ! Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas permis de jouir de mon âme et d'en faire jouir ! »

Juste à ce moment commence, enchevêtré à cette navrante histoire, un nouveau drame où grimace un peu de comique fort déplaisant.

XXXIII

Ancienne sociétaire du Théâtre-Français, Mlle Valérie, d'abord mariée à un M. Fould, assez vite disparu et dont elle avait eu deux enfants, était fort liée avec le prince Stirbey, fastueux Roumain, ami des arts, qui habitait Paris et qu'elle épousera plus tard, après la mort de Carpeaux. Belle, séduisante, de grande allure, ayant du prestige aux yeux de ce personnage, elle exerçait sur lui beaucoup d'influence.

Elle aimait la bonne sculpture et en faisait de très médiocre. Le buste qu'elle nous a laissé du prince Stirbey l'atteste indiscutablement. Malgré la pauvreté de son petit talent d'amateur, elle admirait l'art puissant et délicat de Carpeaux, sa force et sa grâce. Ce qui n'est pas sans surprendre. Peut-être n'aimait-elle son œuvre que parce que c'était celle du plus glorieux sculpteur du moment.

De son côté, amateur d'art ou du moins s'étant donné l'élégance d'en prendre la figure, le prince Stirbey, probablement sous l'influence de Mme Valérie, s'était engoué du talent de Carpeaux et récemment offert le marbre de l'*Amour blessé*.

Ayant vu Carpeaux se tordre de douleur chez Bruno Chérier, Mlle Valérie s'apitoie sur son sort et cherche le moyen d'adoucir ses souffrances, de mettre autour de cette longue et terrible agonie la beauté et la grâce de la nature, le confort d'un logis agréable, le bien-être du soleil, de la mer, des arbres.

Jolie pensée qui lui fait honneur. Peut-être aussi, à cette femme de théâtre, ne déplaisait-il pas de tenir dans la vie un beau rôle et de voir son nom favorablement associé à ce crépuscule tragique. Mais nous préférons ne donner à cette intervention que des causes généreuses.

Elle raconte au prince Stirbey ce qu'elle a vu, exprime si bien son émotion qu'elle la lui fait partager. Dans son élan d'admirative compassion — que nous voulons croire aussi sans arrière-pensée — le prince propose à Carpeaux, avec une courtoisie et une élégante largesse de grand seigneur, d'aller passer l'hiver et le printemps dans sa villa de Nice où des serviteurs dévoués seront au service de sa souffrance et de ses moindres velléités de travail.

Plus tard, après les suprêmes péripéties du drame, tous les journaux s'extasieront — ce qui est un hommage naturel — sur ces délicatesses princières. Leur auteur acquerra pour l'histoire l'agréable renom de Mécène au cœur humain et généreux.

Mme Valérie-Fould et le prince Stirbey prennent Carpeaux tel qu'il l'ont trouvé, tel que depuis plusieurs mois il semble vouloir être, c'est-à-dire errant et solitaire. Ils ne se préoccupent pas de sa femme, de ses enfants, de son foyer. Sans doute estimèrent-ils qu'ils n'avaient pas à heurter les sentiments intimes de Carpeaux, à défendre contre lui des liens de famille qu'il a volontairement détendus sinon brisés.

Mais, puisqu'ils ne se souciaient que d'apaiser sa souffrance, peut-être, avant de le séparer plus complètement des siens, auraient-ils pu se demander si, pour un malade comme Carpeaux, la première condition du soulagement et du salut n'est pas de retrouver les soins familiaux. Et s'ils avaient eu cette pensée raisonnable, peut-être auraient-ils aperçu que la rupture récente n'était pas encore irrémédiable et leur influence, si puissante sur l'esprit de Carpeaux, eût-elle obtenu de sa faiblesse ombrageuse, irritée mais aisément convertible, qu'il se laissât accompagner par la plus douce et la plus tendre des gardes-malades, sa femme, et par ses enfants.

Quoi qu'il en soit, ravi et déjà calmé par l'espoir de transporter sous un autre ciel ses misères, Carpeaux accepte avec enthousiasme et gratitude cette attrayante proposition.

Et, le jour même où il part pour Nice en wagon-lit, il

signe en faveur du prince Stirbey un acte par lequel il lui vend, pour la somme de six mille francs, tous ses précieux carnets de croquis gardés depuis sa jeunesse et aux pages desquels se succèdent ses visions d'artiste. C'était le plus intime de lui-même. Il y tenait si fort que, sur la couverture de chacun d'eux, il prenait toujours soin d'inscrire cette recommandation. « En cas de perte, prière de rapporter ce carnet à M. Carpeaux. » Il les gardait empilés dans une malle portant son nom et sa changeante adresse, qu'il emmenait toujours avec lui jusqu'en ses plus brèves villégiatures.

Une bien faible somme pour un trésor de cette valeur, pour un tel répertoire d'idées et de formes, auquel Carpeaux semblait attaché plus qu'à tout ! Évidemment, même pour l'époque, ce n'était pas cher. Et le généreux prince faisait, comme l'on dit, une bonne affaire. Je m'empresse d'ajouter que ce n'était pas pour lui. C'est son excuse. Après la mort de Carpeaux, il donna tous ses carnets à nos musées. Tant mieux pour sa mémoire ! Car son prestige de Mécène eût souffert de cette vente trop certainement avantageuse, consentie en un pareil moment, par un homme torturé.

Voici donc Carpeaux installé dans le Midi, sous l'affectueuse garde de son patricien Bernard qui ne le quitte pas. Tous les jours, on le traîne jusqu'à la plage où, étendu sur un matelas que protège une tente, il regarde les jeux de la lumière et de l'ombre sur la fluidité rythmique de la mer, le passage des barques de pêche et l'architecture tendue de leurs voiles, où il dessine et essaie d'oublier sa souffrance.

Là, sur le sable, en un éclairage qu'on règle à sa volonté par l'inclinaison de parasols, il travaille par intermittence à un *Saint Bernard prêchant la croisade*, qu'il esquisse pour le Panthéon et à la maquette d'un monument pour l'empereur du Brésil, *Dom Pedro*. Son cerveau fiévreux est encore tout bouillonnant d'idées et d'images. Enfin, il dompte le mal qui continûment le dévore, pour mettre la main à sa suprême œuvre : son buste où, dans le visage ravagé, dans son profond regard de supplicié méditatif, il a mis toutes ses souffrances physiques, tout son tragique désespoir. C'est Bernard qui, sur les indications de Carpeaux, dégrossit le bloc, modèle les traits, de même que c'est lui qui, avec l'assentiment du « patron », le signera. Mais, si exténué et torturé que soit Carpeaux, il profite de la moindre accalmie pour se

lever et, regardant en un miroir sa maigreur convulsive et ses yeux de martyr, pour mettre dans ce buste les accents qui en font un chef-d'œuvre pathétique et poignant. Il porte la marque du maître et on y a toujours reconnu sa vision et sa main.

Au Salon de 1875, ce demi-mort, pantelant de douleur, faisait encore grande figure de vivant. On y admire ses bustes, depuis longtemps commencés, de Mme Alexandre Dumas, de son ami Bruno Chérier. Moins heureux, ce peintre s'y voit refuser un portrait de Carpeaux au travail. Le sculpteur en a de la colère. Il console Chérier en lui disant que, tenaces en leur hostilité, certains membres de l'Institut et du jury ont saisi, avec une joie sournoise, cette occasion de l'atteindre indirectement.

Et, s'élevant aux plus nobles pensées, il récompense Bruno Chérier en lui adressant ces fières exhortations qui sont comme un testament artistique :

Que la nature soit ton guide constant, lui écrit-il. Vis avec elle. Étudie-la sans cesse. Pas un coup de crayon, pas un coup de pinceau sans l'avoir sous les yeux. Elle seule donne la vie. Ce mystère que l'Institut ne peut pas pénétrer te sera révélé par le mouvement dans les contours comme dans les lignes.

Hélas ! au cours de ce printemps de 1875, il n'est pas toujours aussi bien inspiré. La séparation d'avec sa famille l'indispose contre elle davantage encore. A son sujet, ses phobies et ses hallucinations s'aggravent. Comme personne n'est là pour anéantir ses chimères, de plus en plus il s'enfonce dans l'injustice, la rancune et la méfiance. Il se laisse entraîner à des actes qu'on regrette pour sa mémoire. J'aime mieux ne pas croire que Mme Valérie-Fould et le prince Stirbey les aient conseillés. C'est déjà trop que celui-ci les ait approuvés et les ait rendus possibles en s'y associant. Car ils avaient pour résultat de déposséder Mme Carpeaux et ses enfants de leur patrimoine, de jeter le discrédit sur les travaux habituels de l'atelier.

Le 2 mars, il signe au prince Stirbey une procuration générale pour régir ses affaires. Le 21 avril, enfreignant la loi, il lui abandonne sa maison d'Auteuil et la pleine propriété de son œuvre artistique. Au début de juin, il écrit — sous la dictée de quel inspirateur néfaste? — une terrible

lettre où, se ruinant lui-même avec ses enfants, à l'avance il désavoue tout ce qui sortira de son atelier. Pour défendre l'avenir de ses petits, Mme Carpeaux se voit contrainte à la séparation de biens qui a pour avantage et garantie de faire désigner le scrupuleux avoué Nicquevert comme administrateur-séquestre. Enfin, sous la même inspiration diabolique, quelqu'un qui, évidemment, se croit sûr de l'assentiment de Carpeaux, dérobe tous les poinçons de l'atelier qui attestent l'authenticité des œuvres. Et ils ne sont rendus que sous la menace de visites domiciliaires, de poursuites correctionnelles.

De là, dans le monde des amateurs troublés, une assez longue suspicion sur certaines œuvres exécutées dans cet atelier, et dont plus tard les héritiers de Carpeaux n'auront définitivement raison — particulièrement pour le prodige du groupe de *la Danse* en terre cuite, tour de force du merveilleux technicien que fut Carpeaux — qu'en multipliant les écrits et les preuves.

Or rien n'était plus injustifié et déraisonnable que ce désaveu. Lors de son premier séjour à Londres, en 1871, Carpeaux — qui pourtant était fondé à se méfier de son frère Émile — avait eu l'imprudence de le mettre à la tête de son atelier. Et quand ses malversations le forcèrent à l'en chasser, il en donna la direction à l'un de ses collaborateurs qu'il avait lui-même formé, M. Cyprille Lamy, homme scrupuleux, praticien expérimenté, qui, depuis cette époque, en parfait accord avec Carpeaux et selon ses directions, s'en occupait seul.

Qui donc avait intérêt à se saisir de cette gestion fructueuse?

XXXIV

C'est au cours de ce même mois de juin que, le Midi étant devenu trop chaud pour ce spectre décharné et torturé, le prince Stirbey continue à Carpeaux son hospitalité dans sa maison de Courbevoie qui attenait à son château de Bécon-les-Bruyères. Elle n'en était séparée que par le parc où, chaque jour, on transporte l'artiste.

Il y vit dans la paix et la fraîcheur des arbres. Sur les terrasses, il avait de Paris, des eaux et des ombrages de sa banlieue, une vision splendide. Mais pouvait-il beaucoup en

jouir l'homme qui, à ce même moment, jetait cette plainte sous une forme effroyablement pittoresque : « *Les douleurs me font danser la Carmagnole nuit et jour.* »

Pourtant, à travers le martyre qui lui arrache des cris, il conserve intactes sa piété et sa ferveur d'artiste. On sait son culte pour Michel-Ange. Il l'admirait comme le plus haut de ses maîtres. Cette année-là, l'Italie fêtait son centenaire et, l'ayant appris, Carpeaux avait formé le projet d'y assister, de faire le pèlerinage de son œuvre et de son tombeau. Hélas ! trahi par ses forces, ravagé par la souffrance, il n'y pouvait plus songer.

Mais, tout beuglant qu'il soit de douleur, il n'oublie pas la date de la cérémonie.

Le jour venu, il se fait traîner dans le parc du château de Bécon où, sur une pelouse, entre de beaux arbres, se dressait une statue de Michel-Ange sculptant une figure de satyre. Carpeaux tient une gerbe de fleurs entre ses mains amaigries. On approche sa petite voiture le plus près possible de ce groupe. Il est seul avec les serviteurs qui l'ont amené.

En Italie, au même moment, la voix des cloches s'élève sous le resplendissant azur, le canon tonne, des cortèges s'avancent et des drapeaux frissonnent au son des fanfares, des harangues font jaillir l'acclamation de la foule.

Ici, dans ce fin et doux paysage de l'Ile-de-France, un homme jeune encore mais amenuisé et tordu par le mal, est tout seul devant cette statue de Michel-Ange enfouie dans le mystère d'un parc. Le limpide ciel d'été est en fête. Dans les hauts feuillages frémissants et sonores les oiseaux chantent un concert d'allégresse.

Appuyé sur ses béquilles, retenant la plainte aiguë que chaque pas lui arracherait s'il n'avait le stoïcisme de dominer sa torture, Carpeaux s'avance, se redresse devant l'image de Michel-Ange, darde sur elle un profond regard d'amour et de respect, en fait lentement le tour, étale sur son socle les fleurs qu'il a dans les bras. Haletant de l'effort qu'il vient d'accomplir, il se recueille, embrasse d'un suprême coup d'œil ce parc illuminé d'un grand souvenir et semble apporter à Michel-Ange l'hommage de sa souffrance.

Personne n'assiste à la scène. Le décor est vide. Mais, pour le silencieux officiant de ce culte à Michel-Ange, le soleil de cette matinée radieuse joue sur les visages expressifs, les formes puissantes de toutes les statues du génial ciseleur

de vie, que la mémoire enfiévrée de Carpeaux voit présentes sur les pelouses, parmi les massifs de roses.

Épuisé, parcouru de douleurs fulgurantes, il s'abat dans sa voiturette et, disant adieu à ce beau paysage, à ses visions exaltantes, la flamme de son magnifique regard voilée de larmes, il se laisse reconduire à sa chambre de torture.

Quel contraste entre la noblesse de son âme d'artiste et la faiblesse tracassière de l'homme !

A peine de retour dans la région parisienne, il a été ressaisi par ses parents qui, aux aguets, font le vide autour de lui, attisent ses méfiances et ses rancœurs, lui suggèrent les décisions insultantes. Non contents de s'être imposés à lui, ils veillent à ce que sa femme ne parvienne pas jusqu'à son chevet. Boulogne n'est pas loin de Courbevoie et, pour écarter Mme Carpeaux, ils trouvent des ruses et des perfidies diaboliques. Le prince Stirbey et Mme Valérie-Fould se fussent honorés en ne les favorisant pas.

Naturellement, dès que Mme Carpeaux avait connu le nouveau refuge de son mari, elle s'était empressée d'offrir à nouveau ses soins, tout au moins de demander à le revoir et à lui conduire ses enfants.

Méchamment, à ce père qui aime ses trois petits sans établir de distinction entre eux, on fait répondre qu'il ne recevra sa femme qu'accompagnée de son seul fils aîné.

C'était l'injurieuse et précise aggravation des hantises jalouses que, dans leur haine contre « la vicomtesse », ses parents avaient suggérées jadis à son cerveau en délire et dont, apaisé par le travail et par la tendresse de son foyer, il s'était guéri. Bien entendu, si vif que fût son chagrin, Mme Carpeaux, révoltée, s'y refuse. Pouvait-elle, sans reconnaître le bien-fondé de telles insinuations, accepter ces conditions offensantes?

Son caractère, son affectueux dévouement, toute sa vie protestaient, dès cette époque, contre ces perfidies. Après la mort de Carpeaux, la fierté endolorie de sa solitude prouve mieux encore, s'il est possible, la qualité de son âme. Jeune veuve de vingt-sept ans, avec le charme de sa beauté douce et pure, elle donne tout son amour à ses enfants qu'elle élève dans le culte de leur père. Et elle se consacre à la défense de sa mémoire, de son œuvre, qu'il aurait lui-même discréditée par les impulsions maladives de ses derniers mois si sa gloire avait pu s'obscurcir.

Cependant les progrès de sa maladie s'accélèrent. On chuchote à Paris qu'il est perdu et même que sa fin est prochaine. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Vallon, compatriote de Carpeaux, lui apporte la rosette de la Légion d'honneur. Mais, avant de venir la lui remettre sur son lit de souffrances, il l'annonce au prince Stirbey à qui ses attentions pour Carpeaux ont décidément valu le prestige d'un protecteur éclairé et généreux.

L'histoire de la vie spirituelle de Carpeaux exige qu'on sache dans quelles conditions de temps et de lieu le grand seigneur roumain lui fit part de cet hommage.

On a vu que, élevé chrétiennement, Carpeaux eut toujours des sentiments religieux très vifs dans son enfance et sa jeunesse. Ils persisteront, peut-être assoupis à certaines époques par l'obsession du travail et l'âpreté de la lutte, jusqu'en sa maturité. J'ai montré aussi comment, à la moindre circonstance favorable, ils se réveillaient et affluaient sans cesse dans son langage.

Jeune, il avait voulu se faire prêtre ou moine et, toute sa vie, il a gardé une âme idéaliste, fervente, héroïque d'apôtre. Sur le point d'entrer à l'atelier de Rude, qu'il admirait tant, on le voit se flageller la poitrine avec ses souliers ferrés. Il va prier dans les églises au moment de monter en loge pour le prix de Rome. Dans une maison amie, on disait de lui : « Il est enragé de catholicisme. » Plus tard, une personne qui était venue le voir, lui fait à brûle-pourpoint cette profession d'athéisme : « Moi, je n'ai aucune croyance. » Et Carpeaux de lui répondre avec une certitude heureuse : « Eh bien, je ne pense pas comme vous, je crois. Et, cette croyance, c'est ma force ! » Un jour, beaucoup plus avant dans la vie de Carpeaux, quelqu'un lui contait la réplique d'Arago à l'un de ses confrères de l'Institut qui l'accusait d'irréligion : « Qui plus que nous vit près de Dieu? » repartit Arago. Aussitôt Carpeaux d'ajouter avec conviction : « Mais, moi aussi j'ai vécu dans le sein de Dieu ! Dans mon art, qu'ai-je fait sinon de chercher sa vérité? » Et dès 1867, il disait à l'un de ses élèves : « Si jamais je suis malade, n'oublie pas d'aller chercher un prêtre. » On sait aussi que la souffrance et l'idée de la mort — qu'il voyait venir — l'avaient de nouveau incliné vers les lectures et les méditations religieuses. C'est ainsi que, à Courbevoie, il lisait les *Confessions* de saint Augustin.

En vue d'une plus flatteuse mise en scène de cette agonie, on a prétendu que, sous la salutaire influence de Mme Valérie-Fould et du prince Stirbey, ce croyant de toujours s'était converti ! Et, ajoutant au zèle persuasif des convertisseurs le pittoresque d'une anecdote touchante, on a dit encore que si Carpeaux a reçu la communion, c'est parce qu'il y fut entraîné par l'exemple et par le charme de Mlle Consuelo Fould, fille de Mme Valérie-Fould, et filleule du prince Stirbey qui, première communiante du dernier printemps, renouvelait de mois en mois cet acte de piété fervente.

Il est possible que Carpeaux, ami des enfants et sensible à leur grâce, ait voulu cette fraîcheur d'innocence près de son agenouillement. Il est même certain que, en l'église de Bécon-les-Bruyères, le grand sculpteur communia à côté de la fille de ses hôtes. Spectacle émouvant, certes, mais pour lequel il ne semble pas de bon goût d'avoir fait tant de publicité. Il est non moins sûr que Carpeaux, dont l'âme profondement imprégnée de sentiments religieux et préoccupée de l'infini, n'avait pas fait appeler un prêtre pour se confesser à lui sans des raisons plus fortes que la gentille pureté d'une fillette de onze ans.

C'est à la minute même où l'on partait pour l'église qu'un serviteur remit au prince Stirbey la lettre du ministre lui faisant connaître la promotion de Carpeaux dans la Légion d'honneur. Et le prince se donna tout de suite la joie d'annoncer au sculpteur sa rosette.

— Ainsi c'est le Bon Dieu qui en aura l'étrenne ! répondit Carpeaux avec une joviale et sereine piété.

Le mal qui le rongeait ne pouvait qu'empirer. De jour en jour, il devient plus menaçant. Le sculpteur n'est que l'ombre de lui-même. Bientôt il ne peut plus bouger. Il hurle comme on respire.

Le 29 septembre, de lui-même, sans avoir besoin d'être stimulé par la gracieuse ferveur d'une néophyte, il demande un prêtre. Bien que gardant au cœur un frêle espoir de guérison — certaines de ses paroles vont le montrer — il veut se confesser et recevoir l'Extrême-Onction.

Lorsque, porteur du viatique, le prêtre arrive, Carpeaux est étendu sur la terrasse. Les domestiques approchent une table sur laquelle on place un crucifix. Le moribond s'aperçoit que, sans doute pour ne pas l'attrister d'une impression

trop forte, le prêtre n'a pas enlevé la douillette qui cache son surplis. Avec la plus grande sérénité il le prie de s'en dévêtir.

Puis il demande le crucifix pour l'embrasser. On l'approche de ses lèvres. Mais, au moment où elles allaient l'atteindre, son regard s'abaisse sur le Christ. Il aperçoit la fâcheuse banalité de l'image rédemptrice. Il s'en empare et l'écarte pour mieux la contempler.

A cette minute suprême, malgré sa contrition sincère et son élan vers Dieu, malgré la foi qui l'illumine, l'artiste l'emporte sur l'homme, sur le chrétien.

Dans un accent de tristesse et de reproche :

— Comme ils t'ont arrangé ! dit-il au Christ avec honte.

Se reprenant à respirer, il a l'énergie de promettre une réparation :

— Ah ! si je reviens à la santé, je vous ferai un Christ qui sera mieux que celui-là. Et ce ne sera pas difficile !

Puis il domine son malaise d'artiste pour ne plus être qu'un croyant :

— Enfin ! ajoute-t-il, c'est tout de même l'image du Bon Dieu.

Portant le crucifix à ses lèvres, à plusieurs reprises il le baise pieusement.

Et c'est avec la plus sereine ferveur que, le regard brillant de foi, il reçoit l'Extrême-Onction.

Voici le portrait fait par l'un de ses derniers visiteurs, M. F. Sampieri, au lendemain même de la terrifiante vision qu'il eut de lui. C'est par Jules Claretie que nous en avons eu connaissance. Et l'état dans lequel M. Sampieri nous montre ce mourant prouve que, malgré les brillantes apparences d'une hospitalité fastueuse, Carpeaux eût trouvé à son foyer, près de sa femme, des soins plus continus :

Carpeaux était étendu dans son logis sur un tas de chiffons, et là, couché sur ces guenilles, défiguré, demi-nu, il agonisait littéralement. Lorsque celui dont je tiens ces détails pénétra auprès de lui, l'auteur admirable d'*Ugolin et ses fils* était comme accablé de torpeur et, les paupières à demi baissées, plongé dans une sorte d'état comateux. Auprès de lui, comme deux gardiens, se tenaient deux façons de paysans du Nord, un peu farouches, sa mère et son père. La maladie cruelle avait rendu méconnaissable le visage si animé jadis de Carpeaux. Il était réduit au volume d'une tête d'enfant, et les joues,

la bouche, le menton disparaissaient sous une barbe grise. Un vieillard ! Et cet homme n'avait pas quarante-sept ans !

Le côté gauche de ce corps maigre était couvert de linges amoncelés et paraissait effroyablement gonflé, tandis que de la manche droite sortait, nu tout entier, un bras décharné dont la couleur était jaune d'or ; un bras momifié et doré. Il y avait de quoi reculer d'effroi devant ce grand homme torturé comme Job.

Au bruit que fit celui qui entrait, Carpeaux leva les paupières et reconnut le visiteur. « Ah ! c'est vous ! » La voix était faible, basse, à peine perceptible. Un souffle de mourant.

Carpeaux, cependant, leva lentement le bras, tendit sa main droite, et celui qui la serra eut la sensation affreuse de toucher quelque chose comme un os qui brûlerait.

Il était si rongé par le mal que, inerte et défaillant, il ne pouvait plus que mourir.

Le 12 octobre 1875, le lendemain de cette suprême apparition de Carpeaux, encore vivant mais déjà spectral, le grand sculpteur, qui avait tant vibré, travaillé, souffert, s'éteint. On l'entend qui, à mi-voix, pour lui-même, exprime le regret — certes injuste — de ne pas s'être entièrement réalisé :

« J'ai le mouvement, la vie... J'aurais atteint la grandeur, la noblesse... Je le sens ! »

Gœthe mourant avait murmuré dans un dernier souffle : « De la lumière ! Toujours plus de lumière ! »

Carpeaux gémit quelques plaintes déchirantes dans le halètement desquelles les témoins discernent ces mots qui furent son constant acte de foi :

« La vie ! La vie ! »

Et le jour même, sa femme, écartée de ses souffrances, de son agonie, de son lit de mort, dut revendiquer judiciairement pour elle et pour ses enfants, le droit de pleurer sur son cercueil.

Georges Lecomte,
de l'Académie française.

La Divine Douleur [1]

LES HUMILIATIONS

Le disciple.

Georges Régniart n'avait que trente-huit ans lorsqu'il fut admis à l'Institut. Son maître Charles Lelourd en comptait alors soixante-trois.

Ils étaient nés tous deux dans le même village, qui ressemblait à quelque ruche du vieux modèle. Son nom est Castétis.

Georges Régniart était le fils d'un notaire qui pêchait et chassait plus qu'il ne faisait d'autres actes.

Charles Lelourd était un petit rentier vivant assez à l'aise avec sa femme et quatre enfants, trois garçons et une fille. C'était un peintre. Et bien qu'il y eût, dans son cas, des imperfections presque toujours inséparables d'un génie dont la postérité prudente saura mettre à profit les fougueuses innovations, il s'était imposé, tout de même, aux meilleurs indépendants. Ses expositions firent hurler la gent officielle, de bonne ou de mauvaise foi. Les marchands de tableaux ne marchèrent pas, certains se disant, les plus avisés, qu'un grand artiste a toujours le temps d'être célèbre quand il est mort : il y a toujours des snobs.

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

Tout enfant, Georges Régniart allait souvent dans l'atelier de Charles Lelourd qui lui donnait du chasselas, des pommes, lui prêtait un moment son pinceau en lui disant : « Il faut prendre de la feuille verte ici, sur la palette, pour faire un arbre. »

A dix-huit ans, quand Georges revint du lycée, après avoir passé son baccalauréat, il se lia beaucoup avec le père Lelourd, se fit apprendre le métier, devint un remarquable élève et, quand il eut fini son service militaire, il déclara qu'il ferait de la peinture sa carrière. Son père n'y voyait goutte, ne savait même pas si Lelourd avait ou non du talent, mais il ne s'opposa point au départ de son fils pour Paris.

Georges fut introduit tout d'abord dans le milieu des Beaux-Arts qui bientôt lui déplut. Il était habitué à la vivante originalité de son maître qui haïssait les procédés, les théories à n'en plus finir, et qui lui avait passé le même tour d'esprit.

Lorsque Georges Régniart, lié avec des camarades plus avertis que les autres, eut appris à ceux-ci de quel village il arrivait, et qui avait été son unique maître, peu s'en fallut qu'on ne le vénérât malgré sa jeunesse. Charles Lelourd, ainsi que tous les solitaires de génie, avait créé, malgré lui, sa légende. Et, comme on savait qu'il s'était maintes fois refusé à retourner à Paris, où de grands manitous l'avaient couvert de sarcasmes, et comme on ne connaissait jusque-là aucun élève qui l'eût directement approché, Régniart remporta le plus vif succès. Et il est vrai qu'il avait l'étoffe d'un grand artiste.

Quand il revint à Castétis passer deux mois de vacances, Charles Lelourd eut les yeux humides de joie que ce petit eût remporté tant de lauriers.

— C'est à vous, maître, que je dois tout.

— Non, mon enfant ; tu me dois quelque chose il est vrai ; mais il y a en toi un don particulier que tu as merveilleusement développé. Comme disait Eugène Carrière : « Il n'y a que les cadavres qui n'ont point de parenté. » Tu es de ma lignée, dont je descends aussi. Il peut y avoir beaucoup de bons disciples, et personnels.

— Ah ! nous savons, maître, toute ma génération sait quel apport a été le vôtre ; combien vos trop rares envois aux Salons ont révélé de talents à eux-mêmes. Et vous ne sauriez combien l'on en veut à ceux qui vous laissent ici

sans distinctions et sans honneurs. L'ingratitude et l'injustice, souvent, c'est la part faite au génie. Maître, j'ai promis à mes camarades de ne pas leur revenir sans rapporter votre portrait. Et j'ai maintenant assez d'influence, même auprès de certains parvenus, pour leur imposer et faire célébrer devant eux votre noble figure.

Georges Régniart peignit un superbe portrait. Lelourd s'y tenait debout sous un chêne, et la moisson épaisse et rousse, et dure et grasse, et tintante et flexible, s'étendait devant lui. Il était corpulent, mais souple dans son gros costume de velours, qu'il portait en été même, et qui achevait sa ressemblance avec un muletier : car il avait une face toute ronde, la barbe et les cheveux coupés ras, et des yeux comme d'énormes prunes toutes rondes. Il fumait une pipe en terre jadis blanche.

Georges produisit donc à Paris ce chef-d'œuvre qu'il exposa en même temps qu'une vingtaine de toiles de son maître qui ne les avait point laissées partir sans protester. Mais il aimait tant cet enfant qu'il appelait *Ma gloire!*

Le groupe où vivait Georges s'enthousiasma pour le portrait du maître. Et les tableaux de celui-ci furent tous acclamés au grand dam des membres de l'Institut dont l'un dit à Régniart :

— Mon petit, vous vous faites le plus grand mal en lançant ainsi un défi au bon sens. Vous nous jetez à la face les élucubrations d'un vieux bohème que je n'ai que trop connu dans sa jeunesse. Si vous n'aviez pas de talent, cela n'aurait pour vous aucune importance. Mais ainsi que me le disait judicieusement Dubonnet : « Ce Régniart, qui est quelqu'un et pourrait être des nôtres, finira par nous échapper, ou plutôt échappera à l'Institut. Il semble qu'il se soit fait une gageure de brimer la saine peinture avec les fantaisies d'un maître auquel il ne doit rien autre chose que de ne point l'avoir imité. »

Le petit vieillard médiocre et rageur qui venait de débiter cela en sifflant entre deux chicots s'en alla en ajoutant :

— A bon entendeur, salut !

Quelques années passèrent, durant lesquelles Georges Régniart revint de moins en moins au village natal. Charles Lelourd le trouvait de plus en plus réticent en matière d'art — mais, certainement, toujours aussi affectueux, aussi prêt

à reconnaître l'influence considérable que le maître méconnu, autant que redouté, avait exercée sur tout l'art contemporain.

Georges Régniart fut enfin pressenti par l'Académie des Beaux-Arts elle-même, et induit à poser sa candidature. Il s'agissait, avant tout, d'éliminer un ex-ambassadeur dont plusieurs étaient jaloux.

Au cours de la visite que Georges rendit au plus influent des membres de l'Académie, celui-ci lui signifia :

— Régniart, écoutez-moi bien. Vous êtes en passe de devenir l'un des nôtres pour telle et telle raisons. Jamais, sans doute, la partie ne se jouera aussi belle pour vous. J'ai pointé. Vous aurez la majorité, car tel et tel sont disposés à voter pour vous, mais à une condition que je pose aussi : c'est que, si vous avez à faire, dans une séance publique, un résumé de la peinture moderne, vous passiez sous silence ce fantoche de Lelourd dont vous nous avez assez scandaleusement rabattu les oreilles.

Quelque temps après, Georges Régniart recevait un mot ainsi conçu :

Mon cher ami,

Une grave opération chirurgicale doit être tentée sur ma fille et ne peut l'être qu'à Paris où je l'accompagne dans une clinique. Dès que je le pourrai — l'issue de l'opération me préoccupe trop pour que je sois libre avant de la connaître — j'irai t'embrasser comme je t'aime et comme je t'admire.

Ton vieux Charles Lelourd.

Et, en effet, mais dix-huit jours seulement après un balancement terrible entre la vie et la mort de sa fille, pour longtemps alitée encore, Charles Lelourd se dirigea vers le quartier où logeait Georges. Et voici que tout à coup il se trouva nez à nez avec un ancien camarade qui le reconnut dès l'abord :

— Lelourd !

— Gaboriaud !

— Qu'est-ce qui t'amène à Paris, vieux déserteur de génie?

— Hélas ! la santé de ma fille.

— Comment donc?

— Elle vient d'être opérée. Enfin, ça va plutôt mieux.

Et j'ai voulu profiter de cette belle journée pour aller embrasser Régniart.

— Où ça?

— Mais chez lui.

— Tu plaisantes Tu fais fausse route. Tu ne le trouveras pas. !

— Où est-il donc?

— Mais tu ne lis donc pas les journaux! Il donne une grande conférence à la Chambre de la Bourse devant le Tout-Paris académique des grands jours. C'est le prélude de son entrée, presque sans concurrent, à l'Institut. Mais viens donc, j'ai deux places.

Charles Lelourd, tout heureux d'assister à un triomphe de son petit *Magloire*, se laissa emmener.

La salle était comble. Jamais Georges n'eût pu soupçonner que son vieux maître fût là, perdu dans l'élégante foule, et se préparant à l'applaudir avant de lui donner la joie de lui crier :

— J'étais là !

Et Georges Régniart parla. Il s'en prit à Delacroix, Ingres, Chassériau, Courbet — en vint bientôt aux contemporains.

Et, à mesure qu'il nommait, le cœur du vieux Lelourd se contractait. Il entendit, c'était la fin, le recensement de notre époque :

— Cézanne...

Puis :

— Gauguin...

Puis :

— Van-Gogh..

Puis :

— Degas...

Puis :

— Monet...

Puis :

— Sisley...

Puis :

— Berthe Morisot...

Puis :

— Toulouse-Lautrec...

Puis :

— Odilon Redon...

Puis :

— Maurice Denis...

Et le silence se referma.

La tentation contre la foi.

Louis entra au séminaire en même temps que Georges, son frère, était admis à l'École navale. Ils étaient fort intelligents, mais, tandis que chez le premier la foi, reçue dès le berceau, s'accroissait de plus en plus jusqu'à susciter une véritable vocation, la même vertu alla s'affaiblissant chez le second en qui il n'en restait plus trace, après un voyage qu'il accomplit, sur un bateau-école, aux Antilles. Si les père et mère ressentaient de la tristesse au sujet de celui-ci, d'autant que dans leur famille la question ne s'était jamais posée, tous pratiquaient, le jeune abbé éprouvait un véritable déchirement, qu'il aggravait de mortifications et disciplines, afin d'obtenir du ciel le retour du prodigue.

Quand les deux frères s'étaient retrouvés dans la maison paternelle, leur commune affection, autant que leur éducation, avaient banni l'aigreur qui eût pu naître de leurs divergences de vue.

Mais, l'année que Louis avait entrepris la rude ascension de la théologie, il s'était parfois trouvé sur des sommets à donner le vertige, qui requièrent une intelligence peu commune et un effort souvent considérable. Il s'était pris souvent à regretter la foi toute simple et la ferveur enfantine. Toutefois son directeur lui avait fait toucher du doigt combien il est nécessaire, soit pour en imposer au rationalisme, de mettre en avant contre lui la raison même et la plus magnifique, celle de saint Thomas, et, pour en remontrer à l'hérésie, de lui opposer la lettre même de l'Écriture et le magistère de l'Église.

Or il advint, Dieu permettant que ses meilleurs serviteurs soient éprouvés, qu'un jour que Georges se trouvait d'une humeur plus agressive dans une discussion avec son frère, il fit état des arguments les plus dangereux, parce que les plus simples, qui ont trait aux mystères de la religion. Au demeurant presque toujours les mêmes : pourquoi Dieu nous a-t-il créés si c'est pour que nous nous damnions? Pourquoi, étant tout-puissant, n'a-t-il donné d'emblée le bonheur à l'homme sans le soumettre à une épreuve qui entraîne les pires douleurs et la mort, etc., etc...

Le plus singulier, c'est que Louis, qui n'avait jamais été

troublé dans sa foi, fut assailli par une légion de doutes, dont il eut horreur, mais qui, sous les objections de son frère, parurent cristalliser à fond dans son âme et renverser tout ce qu'il avait cru fermement jusqu'alors.

Il essaya bien de répondre, il fit appel à la logique transcendante du docteur angélique. Hélas ! Louis balbutiait, il lui semblait que la prodigieuse cathédrale, édifiée par le saint, ne tenait plus debout, s'écroulait du faîte à la base, sous les coups des lieux communs portés par son frère.

Il en fut si bouleversé, le pauvre enfant, qu'il alla se mettre au lit après déjeuner, se sentant malade. A vrai dire, il resta près d'une semaine dans ce pot au noir, doutant de sa vocation sacerdotale. Il ne put adresser au ciel, recouvert à ses yeux de la brume la plus épaisse, de supplique autre qu'un effroyable serrement de cœur, et les larmes qu'il versait en regardant le crucifix suspendu dans cette chambre que, dans son enfance, il partageait avec le frère qui venait de le meurtrir.

Cinq jours, se passèrent ainsi. Le curé du village vint le voir, mais il ne lui fit nullement part de cette crise aiguë. Au matin du sixième jour, il ouvrit machinalement une revue qui se trouvait à son chevet et où, précisément, se trouvait un commentaire de la *Doctrine sacrée* de saint Thomas. Il lut :

« *La divine clémence a sagement disposé que les choses mêmes auxquelles notre raison peut atteindre fussent imposées à notre foi, de telle sorte que tous, facilement, puissent devenir participants de la connaissance divine, et cela à l'abri du doute et de l'erreur.* »

Un flot de miel inonda son cœur ; l'azur se leva dans son âme ruisselante d'une rosée divine. La manœuvre du diable fut déjouée.

Eh quoi ! disait le séminariste, vous m'aimez assez, Seigneur, pour que je reconnaisse avec joie mon insuffisance, et que ces choses me dépassent auxquelles j'adhère de tout mon cœur ! Les disciples parfois vous interrogeaient avec amour quand votre parole était si haute qu'ils ne pouvaient la saisir. Mais moi je vous atteins vous-même par la divine Eucharistie. O joie ! de me trouver dans votre ombre bénie avec le saint curé d'Ars, avec Bernadette et tout le troupeau des humbles fidèles. Ma mère, la sainte Église, parle.

Comment pourrais-je toujours comprendre son sublime enseignement, dont elle a fait la preuve plus haut que tous les logarithmes, moi qui ne suis qu'un de ses pauvres petits garçons? Du moins lui donné-je toute ma foi la plus ardente, parce qu'elle professe en même temps la science qui me dépasse et l'Amour qui ne se contredit point.

Vous m'avez humilié un instant en me montrant mes limites. Merci, mon Dieu. Jamais je ne vous ai tant aimé. Je crois.

César Franck.

Ils aimaient le vieux maître dont les favoris blancs étaient comme les nuages qui flottent dans l'azur d'une procession de Fête-Dieu. Et, maintenant, il approchait de soixante-douze ans, encore méconnu des bourgeois que l'on nomme : les Français moyens et qui sont la honte de l'art. Néanmoins, de nobles disciples lui accordaient la place à laquelle avait droit son génie angélique et devançaient ainsi la postérité dont l'engoûment ne connaît plus de bornes maintenant qu'il est retourné en poussière avec sa redingote élimée qu'il mettait pour donner des leçons à quarante sous le cachet.

Le plus saint homme n'est pas sans quelque ambition. Après tant d'amertumes, d'injustices, d'incompréhensions, de railleries qu'il avait endurées, tandis que sur l'orgue de « Sainte-Clotilde » ses bras s'élevaient et s'abaissaient tour à tour, en grands coups d'ailes, il avait laissé faire ses amis indignés. Ceux-ci avaient pressenti le ministre pour que César Franck reçût le ruban de la Légion d'honneur. Ils avaient convenu, avec ce primaire dont j'ignore le nom, que lui-même, à la suite d'un concert, rendrait ce tardif hommage à l'organiste qui l'accepterait avec la joie naïve de son candide génie. Après tout, se disait-il, n'est-il pas juste que j'aie à la boutonnière ce petit morceau d'étoffe rouge qu'ont obtenu, à la fleur de l'âge, un tel et un tel? Et, dans sa mémoire, il dénombrait les musiciens qui, par leur médiocrité même, avaient fait la conquête de l'État, s'étaient vu attribuer des grades réservés, des fauteuils à l'Institut, l'avaient toisé dans la rue quand il rapportait lui-même, dans son ménage, le charbon nécessaire à cuire une frugale nourriture.

Donc, le concert eut lieu où le ministre se fit seulement

représenter. Mais le grand artiste s'éleva plus haut que jamais. Son orgue s'épanchait en ondes d'or comme la chevelure des anges quand ils entonnent le *Gloria in excelsis Deo* dans la nuit de la Noël. Les Béatitudes étaient comme les flots apaisés d'un océan de prière et d'amour. Et ses élèves contemplaient leur vieux maître à travers la rosée qu'il faisait naître sous leurs cils. Et leurs cœurs, à l'unisson du sien, étaient comme des coupes débordantes d'une joie céleste :

— Monsieur, dit le secrétaire du ministre en s'avançant vers César Franck quand l'ineffable harmonie, désertant la terre, s'élevait à jamais vers les abîmes supérieurs du recueillement, le gouvernement de la République française veut se montrer reconnaissant envers vous qui faites rejaillir sur elle votre noble talent. Nous n'avons pu malheureusement disposer pour vous que de cette violette, modeste comme vous. Mais nous ne désespérons pas, dans une prochaine promotion, d'obtenir pour vous le pétale de rose.

Et le prétentieux bureaucrate présentait, avec pompe, au pauvre homme humilié le ruban dont on honore les derniers des cuistres.

César Frank s'inclina ; ses amis le virent prendre son pardessus pour retourner chez lui. L'un des disciples, les larmes aux yeux, l'aida à le mettre. Son nom est Henri Duparc.

Celui qui ne plaît pas.

Sudreau était de ces hommes qui ne sont que « des fils », et sa mère était morte le laissant seul. Il l'avait aimée de toute son âme, heureux de ne lui avoir laissé manquer de rien. Il avait trente-six ans. Le grand magasin de nouveautés dont il avait la confiance le rétribuait assez largement.

Il avait toujours mené une vie austère, bien que sa situation lui attirât les agaceries intéressées des vendeuses, si dépouillé de charme qu'il fût pour elles. Car il faut bien le dire, il n'avait rien de ce qui peut tenter une jeune fille : ni l'air avantageux du frisotté qui décoche aux midinettes des plaisanteries de corps de garde ; ni la majesté solaire des chefs de rayon qui portent le doigt à leur moustache taillée en brosse à dents ; ni le feu roulant du boute-en-train qui rachète un nez trop court par l'esprit des petits jeux de

salon, et que chaque vieille fille eût souhaité pour gendre ; ni la condescendance de celui qui pense épouser la fille d'un patron.

Comment était Sudreau? C'est bien simple : maigre, pâle, blond, avec un chapeau melon, un lorgnon et une jaquette. Et, quand on est de la sorte, le monde se soucie peu que l'on ait l'âme élevée jusqu'à, ce qu'il avait fait sans le confier à personne qu'à sa mère, combler de sa poche le déficit relevé dans les comptes d'un caissier chargé de famille.

Une dame âgée, amie de sa mère, lui représenta qu'il ne pouvait vivre ainsi isolé davantage, et qu'ayant une situation suffisante, bien que modeste, il lui fallait se marier.

On le présenta à la fille d'un capitaine à la retraite, jolie, effrontée, âgée de vingt-sept ans, et qui n'avait pas le droit de se montrer difficile, parce qu'elle avait éloigné plusieurs partis par ses façons.

Il voulut l'épouser tout de suite. Cependant les fauteurs de l'entrevue eurent l'air, mais un peu tard, de se raviser, et voulurent lui faire jeter plutôt son dévolu sur une personne d'aspect un peu neutre, mais qui offrait des garanties plus sérieuses que l'autre.

Il refusa de se déprendre, et commença d'apporter des fleurs à l'autre qui les reçut, si je peux dire, « tambour battant ». Le capitaine et sa femme donnèrent quelques soirées, pressèrent les choses — car ils craignaient qu'on leur laissât pour compte leur exubérante Rose. Ainsi s'appelait-elle. D'ailleurs, elle ne se fit point prier pour dire oui, mais avec autant d'indifférence qu'elle acceptait une partie de jeu de dames, car il y jouait ; et, quand il lui soufflait un pion, elle éclatait de rire en pensant à je ne sais quoi.

L'administration du grand magasin où il était si apprécié augmenta ses appointements, et voulut faire hommage de toute la toilette de la mariée. Dès que la nouvelle de ses fiançailles avec Rose fut connue, il crut surprendre, dans les yeux de plusieurs trottins, une expression goguenarde.

La noce eut lieu. Le repas se fit dans un petit hôtel où l'on dansa vers cinq heures au son d'un piano faux comme de la vaisselle. Rose fut priée de valser par un adjudant grotesque de fatuité. Elle y consentit, se laissa réinviter par lui. Un moment, ils se crurent seuls à tourner autour d'une salle de billard et s'embrassèrent de façon que l'on pouvait tout supposer. Le marié seul, il est vrai, les avait surpris.

Séance tenante, il s'éclipsa. Et, par l'un de ces actes d'audace qui n'appartiennent qu'aux timides, après avoir touché barre dans l'appartement où se trouvaient les valises, prêtes à être bouclées, qui devaient les suivre au cours de leur lune de miel, il partit pour Paris, dans le même train qui les eût emmenés Rose et lui. Il n'emporta, dans les poches de son pardessus, que son peigne, sa brosse à cheveux et la photographie de sa mère.

Le lendemain, il se présenta à l'un des directeurs de la maison qui patronnait la succursale de province où il était employé.

Il raconta, sans aucune fausse honte, avec une absolue franchise, tout ce qui s'était passé, à celui qu'il tenait avec raison pour un grand bonnet, un maître dont il attendait un conseil.

Ce personnage l'écouta longuement, attentivement, silencieusement, puis sonna.

Un secrétaire parut.

— Apportez-moi le dossier Sudreau?

— Voici, monsieur le directeur.

— Eh bien ! monsieur Sudreau, je suis heureux de faire votre connaissance. Vos notes, je le savais d'ailleurs, sont au-dessus de tout éloge. Pour ne faire rejaillir rien de ce scandale sur la bonne renommée de notre établissement, pour vous éviter à vous-même, dans la ville que vous habitez, de fâcheuses suppositions, je vous propose d'aller tenir notre comptoir de Genève où vous ferez arriver votre femme. Là, elle sera loin de son ami.

Il ajouta, après une pause :

— Je vous vois très ému. Je vous donne jusqu'à demain au soir, six heures, pour m'apporter une réponse ferme.

Sudreau, avant de regagner l'hôtel où il était descendu, acheta des chemises, des cols, des manchettes et des mouchoirs.

Il ne savait à quelle solution il allait s'arrêter tandis que là-bas, brandissant sa canne, son beau-père criait :

— C'est un névrosé ! Il a reculé devant les réalisations du mariage !

Et sa belle-mère disait :

— Il faut tâcher d'avoir son adresse, s'efforcer de le faire revenir. On le soignera.

Et leur fille restait muette.

Mais lui, Sudreau, regardait dans une église, avant que d'aller donner sa réponse, les figures à l'agonie d'hommes, jeunes ou non, que personne n'eût songé à trouver ridicules, car ils priaient en face de Dieu.

Une belle dame passa, entre deux rangées de chaises. Elle ressemblait à la femme adultère peinte par le Titien. Mais elle avait une torche allumée qu'elle allait déposer aux pieds de la Madone des Victoires.

Un de ces vieux rapins, ou modeleurs de Paris, à la barbe tubulée, drapé dans une cape sordide, imposant quand même, se rangea et s'inclina quand elle passa devant lui.

Les prières de cette foule disparate étaient comme les vagues d'une mer muette. Elles avançaient vers la plage des cœurs humiliés et des pardons suprêmes. Sudreau, qui était à genoux, sentit que l'une d'elles avait aspergé sa face.

La gloire humiliée.

MADEMOISELLE MARCELLINE LEGRAS

Être une vieille fille de trente-neuf ans ; souffrir du foie durant des nuits entières sans aucun secours, n'ayant d'autre remède que d'appliquer sa main maigre à la place du mal ; être boiteuse à cause d'une tuberculose congénitale ; être si laide de visage que l'on vous évite et que l'on se moque de vous : le nez épaté, la bouche en mauvais état, les yeux et le teint brouillés. Être pauvre, loger dans un mauvais garni, se passer de servante ; ne pas manger à sa faim, et la plupart du temps des conserves de dernière qualité ; coiffer un chapeau qui a l'air d'une souricière démolie ; vêtir une robe qui n'a plus de couleur, et chausser de gros souliers dont l'un est un « luxe » à cause de la difformité du pied. Avoir ravalé mille affronts qu'attirent la misère et la disgrâce ; avoir étouffé, refoulé dans son cœur fait pour se donner passionnément en mariage, et cela depuis la tendre adolescence, tout vestige d'amour dont l'aveu n'eût déclenché que des éclats de rire ; être le jouet d'enfants qui, pour vous faire culbuter, tendent des cordes sur votre passage ; subir le regard mauvais de la jolie fille brune qui a un amant ; ne pouvoir entreprendre la moindre démarche sans se dire

que l'on va échouer ; trembler devant l'insolence d'un employé de mairie ou de gare :

Tel est le sort de Mlle Marcelline Legras, dont le nom seul n'a rien que de déplaisant ou de neutre.

Mais avoir pour futur époux le Dieu vivant, « le plus beau des hommes », qui descend sur la terre, et s'en savoir éperdument aimée ; respirer, dans la cathédrale grandiose, jusqu'à la dernière bouffée d'encens ; entendre jusqu'au suprême soupir de l'orgue — tout cela comme prélude à des noces éternelles ; fouler le tapis de glaïeuls, de menthes, de joncs, de campanules, de roses effeuillées, à la suite du Saint-Sacrement ; voir les maisons voilées de blanc, mouvantes comme des épouses dans la brise ; se dire que l'on fait partie de celles dont il est écrit :

« *A votre suite viendront des chœurs de vierges, vos compagnes; elles seront présentées au roi dans la joie et l'allégressse.* »

Tel est le sort encore de Mlle Marcelline Legras.

L'humiliation enfantine.

KATTICH PLATT

Kattich Platt habite avec sa tante une chaumière poétique et délabrée comme dans un conte de fée. Elle peut avoir treize ans, pâle de cette pâleur, comme giflée, que donne l'extrême misère, et d'une maigreur à l'avenant, les cheveux embroussaillés sous un chapeau de moisson trop large, vêtue d'une robe sordide, les jambes nues, les pieds en des sandales qui bâillent.

Elle va à l'école, portant une musette grossière où voisinent pêle-mêle un encrier, un porte-plume, un cahier, quelques livres, un croûton de pain, une fiole d'eau, une poupée fabriquée avec je ne sais quoi. Il y a encore deux bons points, tachés d'huile ou de graisse, mais qu'elle s'est fait donner par une camarade car, pour elle, jamais elle n'en obtient. J'ai pris en affection Kattich Platt, parce qu'à l'école mes petites filles se sont battues avec elle « qui leur en voulait ». J'ai servi d'arbitre, et l'on n'eût pas mieux fait à la Société des Nations. J'ai ramené la paix, et suscité l'amitié réciproque, en faisant remettre à Kattich Platt,

par ses deux ennemies, une bourse de bonbons. Kattich Platt n'en revenait pas de ce procédé que je renouvelai dans la suite tant et plus, et je voulus cimenter tout à fait l'alliance entre les trois écolières en les faisant déjeuner ensemble.

Je vis, un jeudi, Kattich Platt nous arriver toute mise à neuf par sa tante. Elle était orpheline.

Elle s'assit à notre modeste table avec, dans les yeux, le même étonnement enchanté que d'un berger de Fénelon reçu par un prince des *Mille et une Nuits*. Mais elle n'en perdit pas une bouchée. Qu'elle est touchante, et presque sacrée, cette lenteur du peuple qui mange ! O respect du pain quotidien !

Or, comme salade, nous avions, ce jour-là, du cresson. Elle n'en avait certainement jamais goûté de sa vie, car les campagnards, sauvages à ce point, ignorent certaines ressources très simples des ruisseaux, des champs et des bois, ou les tiennent pour des superfluités, bonnes à ceux qui n'ont pas faim. Comme elle mangeait cette salade avec plaisir, mais sans savoir évidemment ce que c'était — une herbe est une herbe pour les gens de sa sorte — je lui dis :

— Il y a un très joli ruisseau, près de chez toi. Il doit y avoir du cresson comme celui que tu manges.

— Oui, monsieur.

Et, sans prêter davantage attention à ce que je demandais :

— Kattich, il faudra que tu cueilles du cresson et que tu m'en apportes.

Une deuxième fois elle répondit, voulant m'être agréable, reconnaître de tout son cœur les attentions que j'avais pour elle :

— Oui, monsieur.

A partir de ce moment, elle parut soucieuse. Vers la fin de l'après-midi, avant de regagner sa chaumière, elle vint me remercier, comme sans doute lui avait recommandé sa tante, en français et non en basque. Elle ajouta, avec un effort :

— Je vous apporterai du cresson dimanche.

— Très bien, ma petite.

Deux semaines s'écoulèrent sans que j'eusse revu Kattich Platt, qui n'avait pas apporté le cresson. Un jour enfin,

sur la route, elle vint à moi, toute confuse, rougissant presque à travers sa pâleur mortelle, et elle me dit :

— Je vous apporterai du cresson demain.

— Bien, ma petite.

Et, le jour suivant, elle n'apporta pas de cresson davantage.

Depuis lors elle me fuit.

Pauvre Kattich ! Tu as cherché le cresson de tout ton cœur, sans le reconnaître, voulant me faire ton don de pauvresse, et tu es humiliée de cela. Mais c'est à la bonne volonté que Dieu réserve ses récompenses. Et, la prochaine fois que j'aurai l'occasion de te parler, je te dirai :

— Petite Kattich, je sais que tu as cherché le cresson pour me le donner, mais tu n'en as pas trouvé dans le ruisseau. Un jour prochain, je viendrai te voir avec mes petites Anne et Françoise qui apporteront le goûter. Nous chercherons ailleurs le cresson ensemble. Ce sera bien plus amusant. Et nous le trouverons.

Le bâtard.

Ce fut durant la retraite qui précède la première communion du lycée de Bordeaux, à Talence, dans cette ravissante annexe, douce comme son nom et solitaire et ombragée de chênes séculaires, aux pieds desquels l'on ramassait des capricornes.

Le bon aumônier laissait assez libres les enfants entre les instructions religieuses. On voyait un petit groupe pittoresque de trois petits nègres martiniquais, à peu près du même âge, douze et treize ans, qui, assis sur l'herbe du bois, faisaient claquer des bouteilles de limonade et les buvaient ensemble.

Il y avait là de tous les jeunes esprits, comme partout ailleurs, d'excellents et de pires, la plupart ni bons ni mauvais comme on le reste plus tard, et surtout inconséquents.

L'un de ces esprits légers portait le nom d'Adolphe. Et, quoiqu'il se préparât à l'acte le plus solennel de la vie, on distinguait en lui ces germes pernicieux du potache moyen qui parle grossièrement, inconsidérément, pour paraître plus tôt un homme.

Les mains dans ses poches, le nez en l'air, considérant avec

mépris l'un de ses camarades qui s'appelait Robert, et qui venait de triompher de lui à quelque jeu, il lui jeta :

— Tu es un bâtard. C'est notre cocher qui l'a dit. Il connaît ta mère.

Robert vivait seul avec sa maman qu'il avait toujours crue veuve. Ce fut comme s'il recevait, en même temps, une gifle et un lourd coup de pied au cœur — bien qu'à vrai dire il ne sût pas ce que signifiait le mot bâtard. Néanmoins, il comprenait que c'était une suprême insulte qui l'atteignait, lui et sa mère qu'il adorait, dans leur honneur.

Il ne répliqua rien à Adolphe, mais tout le reste du jour il fut horriblement triste, distrait, quand l'aumônier l'interrogeait. Et, rentré chez lui, vers huit heures, il déclara à sa mère qu'il n'avait pas faim. Il se glissa, tandis qu'elle dînait seule, dans un petit bureau où se trouvait un dictionnaire portatif. Il chercha le mot bâtard. Il vit :

« Bâtard, arde, *adj. et* s. m. *et* f: *Né hors mariage. Dégénéré de l'espèce à laquelle il appartient. Porte bâtarde, porte qui n'est ni petite porte, ni porte cochère. Écriture bâtarde ou* s. f. *bâtarde, sorte d'écriture.* »

Tant d'explications concises, lues à la hâte, s'embrouillèrent un peu dans sa cervelle, mais cependant la première semblait répondre, s'appliquer davantage à son cas, à l'affront qu'il avait reçu : « *Né hors mariage.* » C'était sûrement celle-là, ou la deuxième ; mais non, pas la deuxième. Et le petit garçon se demandait : « Comment peut-on naître hors mariage? » Et, le lendemain matin, il chercha « *mariage* » dans le même livre qu'il avait consulté la veille et il trouva : « Mariage, s. m. *Union d'un homme et d'une femme par le lien conjugal.* »

Et, troublé, il chercha « *conjugal* » :

« Conjugal, ale, *adj. Qui tient à l'union entre le mari et la femme. Liens conjugaux.* »

Tout s'obscurcit pour Robert. Il n'y comprenait plus rien. L'heure, pour les externes et les demi-pensionnaires, de reprendre le chemin de Talence et de la retraite, approchait. Il mit sa casquette, embrassa sa mère qui lui dit :

— Oh ! comme tu m'embrasses avec peu de goût aujourd'hui !

La première communion se fit avec éclat. Robert commu-

nia avec la plus pure conscience, à côté de sa maman, mais avec tant de tristesse, à cause de ce qu'il s'était entendu dire par Adolphe !

La maman de Robert avait trente ans. Il est vrai qu'il lui était arrivé malheur. Jolie et crédule, et sentimentale, et bonne comme du pain, elle s'en était laissé conter par un fils de famille du gros commerce bordelais qui, trois mois avant qu'elle accouchât, avait gagné l'Indo-Chine. Il faut dire que, de Hanoï, il écrivit à la délaissée que, n'étant point du monde auquel il appartenait, il ne fallait point que jamais elle s'entretînt dans l'illusion qu'il l'épouserait. La passion même libère des promesses faites dans son excès. Les Sextat-Planquères ne sauraient, disait-il, se mésallier, donner leur nom à une jeune fille qui, si vertueuse qu'elle fût, était du commun.

Cette lettre était un monument de bêtise et d'enflure. Mais, avec le même cynisme qu'il exposait les raisons de convenance qui le faisaient se réserver pour quelque haute alliance, William Sextat-Planquères s'engageait formellement, par lettre, à verser annuellement une somme destinée à l'entretien de l'ex-maîtresse et de l'enfant attendu. Il ne le reconnaîtrait point, mais il en assumait la charge. En même temps, il envoyait un premier semestre montant à huit mille francs, ce qui, à cette époque, permettait une certaine aisance.

Le cœur plein d'amertume, la jeune fille voulut tout d'abord refuser. Mais ses parents, sans défense, de pauvre souche, et qui avaient appris sans trop murmurer, de leur fille, quel était l'auteur du méfait, l'engagèrent à ne pas tout gâcher par un coup de tête et à accepter cette rente qui la mettait à l'abri du besoin. Le curé de la paroisse, qui savait combien les meilleures de ses enfants spirituelles — et celle-ci en était — peuvent être victimes des surprises du cœur, et de la misère qui peut s'ensuivre, donna le même conseil.

Robert naquit. La mère s'en tint à cette première aventure, ne fit nullement scandale, vécut avec ce fils dans une modeste maison et, quand il fut en âge, le mit au lycée sur l'injonction de William Sextat-Planquères. L'enfant, écrivait-il, acquerra là un sens plus énergique de la lutte pour la vie, un peu de la raison de Montesquieu.

Il y avait, chez cet homme, à côté d'une générosité ostentatoire, une jactance et une faconde stupides, qui n'étaient pas sans en imposer de loin comme de près à cette victime très simple de la confiance et de l'amour.

Elle vivait donc à l'écart avec son enfant, aidée par une paysanne qu'elle avait prise à son service. Celle-ci cancanait avec la domesticité voisine, avec le sacristain, avec un garçon de mairie, et ce ne fut pas long de découvrir le pot aux roses. D'ailleurs, le seul nom de Planquères ne demandait qu'à retentir comme la trompette de la Renommée, on disait couramment : « William Sextat-Planquères réalise, en Extrême-Orient, une fortune considérable qui triple celle qu'il possède ici. On lui connaît trente maîtresses qu'il couvre d'or dans les cinq parties du monde, et six batards dont l'un est en septième, au lycée de Bordeaux. Il se nomme Robert Hitte. »

Hitte était, en effet, le nom de la mère de Robert, et il le portait sur son acte de naissance avec cette mention : « Père inconnu. »

Longtemps Robert ne se demanda même pas quel pouvait être le secret de ses origines.

— Papa est mort au Tonkin, en tombant d'un bateau, telle était la formule, ou la légende, d'inspiration bien populaire, qu'avait adoptée la mère. A mesure qu'il grandissait, elle corsait ou augmentait le petit mensonge :

— Cette canne était à ton père ; il a fait ce tableau ; il dessinait très bien ; c'est sur ce secrétaire qu'il écrivait sa correspondance.

Mais, il y avait à peine quatre jours, ce mot de bâtard, lancé par Adolphe à Robert, avait remué l'âme de celui-ci en soulevant un nuage de boue qui s'était peu à peu déposé au fond, à son insu, et qui, tout à coup, se révélait sombrement. Pris isolément, chaque grain de poussière avait passé inaperçu. Un mot de-ci, un mot de-là, un sourire quand il passait devant les voisins, quelque phrase échappée aux grand-père et grand'mère Hitte qu'il allait parfois visiter avec sa maman.

Celle-ci sentait son enfant tellement triste, en ce soir de première communion, que, bonne comme elle était, elle ne put s'empêcher de le prendre entre ses bras, avant qu'il allât se coucher, et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as, mon chéri? Tu as l'air navré! Tu as pourtant le bon Dieu dans ton cœur.

L'œil gris de Robert devint dur, et il demanda :

— Qu'est-ce qu'un bâtard?

Et comme elle se taisait, interdite, il ajouta, avec un de ces accents de vérité que les innocents vont chercher dans le tréfonds d'eux-mêmes :

— ...Si tu ne le sais pas, je vais te dire, moi, ce que c'est qu'un bâtard. Un bâtard, c'est moi.

Elle ne protesta pas. Assise, son fils sur les genoux, elle se mit à fondre en larmes, désarmée, incapable de mentir, les bras ballants. Puis, enfin, ces mots sortirent de sa gorge :

— Pardonne-moi. J'ai été trompée.

Il n'en voulut pas savoir davantage. Il l'étreignit. Il but les larmes qu'elle versait.

— Robert... Robert... Tu n'auras jamais honte de moi, qui suis ta mère?

Maintenant, il était debout. Il avait encore son petit costume de cérémonie où luisaient une chaîne de montre et sa médaille. Il se reprenait. Et, tendant la main à sa mère, avec un geste d'homme que Dieu seul pouvait lui inspirer, il dit en souriant :

— Jamais.

Francis Jammes.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE GÂCHIS DU DÉSARMEMENT

On peut se vanter d'avoir fait un fameux gâchis avec toutes ces affaires de désarmement. Dressons le bilan. La France a renoncé au peu de liberté d'action que lui avait laissée la Conférence de Washington. Réduite à l'impuissance sur mer par la suppression quasi totale de sa flotte cuirassée, elle a sacrifié la chance de se rattraper sous les flots en acceptant le principe de la limitation des sous-marins. Elle a encouru l'ire des Américains sans satisfaire les Anglais. Elle n'a même pas obtenu l'adhésion publique de la Grande-Bretagne à sa formule d'armements terrestres et elle a consenti à engager dans quelques mois un nouveau débat avec l'Allemagne sans avoir aucune garantie sérieuse de résistance. C'est vraiment du beau travail.

Pour comprendre comment nous en sommes venus là, il suffit de relire la correspondance échangée au lendemain de la première bataille de la Marne entre le chef des armées françaises et M. Poincaré. Le général Joffre constate que les communiqués préparés par le G. Q. G. pour apprendre aux Français et au monde l'importance du revirement de fortune providentiel que viennent de déterminer la vaillance des soldats et l'habileté des chefs, sont châtrés par la censure officielle. Il proteste avec son calme imperturbable mais très nettement. Il montre toutes les conséquences de la faute : l'injustice envers les combattants qui ne se sont laissé ébranler par aucun revers et envers le pays qui a merveilleusement tenu ; l'occasion perdue de galvaniser l'enthousiasme des Alliés, de produire un grand effet moral sur les neutres, de semer le désarroi chez un adversaire qui ne peut

croire à une défaite que les vainqueurs n'osent pas acclamer. En vain invoque-t-il le bruit que les Allemands eux-mêmes ont fait autour de succès autrement relatifs et éphémères. M. Poincaré coupe court par ces seuls mots : « Ce n'est pas l'avis du gouvernement. » Un président de la République, foncièrement patriote, dans une heure où tout le pays vibrait d'héroïsme, au moment où la valeur militaire de la race assurait le salut, redoutait d'exalter cette valeur et d'en faire parade à la face du monde. Il n'y a pas besoin de chercher ailleurs la raison de tous les déboires que nous avons connus depuis dix ans. C'est cette défaillance qui stupéfie, tant elle est contraire au tempérament français, qui a stérilisé la victoire. C'est elle qui a manqué les réalisations immédiates. C'est elle qui a compromis la sécurité future en préparant la révision du traité de Versailles. C'est elle qui a saboté la Ruhr alors que l'Allemagne était peut-être encore plus abattue et plus surprise qu'en 1918. C'est elle qui a inventé le beau système de Locarno, la réconciliation avant l'exécution, l'acceptation volontaire des mesures que la contrainte n'a pas su imposer. C'est elle encore qui se flatte de compenser par des solidarités internationales illusoires l'affaiblissement délibéré du sens national. On imagine les fantaisies auxquelles conduit dans le domaine des précautions militaires une répugnance du laurier qui osait s'affirmer dans l'auréole même de la victoire.

De fait, on peut discuter les textes du traité de Versailles dont l'équivoque souligne la crainte d'être trop vainqueurs, même en paroles : l'inspiration ne prête pas à discussion. Le désarmement de l'Allemagne a été présenté comme le prélude d'une action générale. Passe encore si la capacité d'agression de l'Allemagne était réellement brisée, et si un peuple qui a payé si cher l'idolâtrie de la force brutale mise au service d'une mégalomanie aveugle acceptait loyalement la dure leçon de l'expérience. Passe encore si, dans une Europe complètement désarmée, les gardiens de l'ordre, qui n'ont négligé aucune raison de prouver leur modération en réduisant spontanément leur appareil militaire, bénéficiaient au moins de la confiance et de la liberté d'initiative justifiées par leur discrétion. Mais aller au-devant de combinaisons internationales, c'est une aberration et une sottise. Une aberration parce que dès qu'il cesse d'être en tutelle le vaincu redevient un égal et ne manque pas de le revendiquer. Une sottise parce qu'une combinaison internationale d'armements ne peut que faire éclater des divergences. Même en écartant les rancœurs, les suspicions, les espoirs de revanche, il n'y a pas deux États dont les situations soient analogues et qui puissent se trouver également satisfaits d'une solution donnée. Les compromis mécontentent

tout le monde. Les rivalités surgissent entre des peuples qui n'avaient pas la moindre idée de se disputer. Bien loin de supprimer la concurrence, les projets de réduction font naître la forme de concurrence la plus spécieuse, la plus hypocrite, la plus redoutable pour les faibles.

Ce n'est pas seulement une déduction logique, c'est une constatation d'expérience. La campagne sur les armements navals a allumé entre les États-Unis et la Grande-Bretagne un conflit qui, sans elle, ne se serait certainement pas produit. Qu'on ne vienne pas nous raconter qu'il y a entre les deux grandes nations anglo-saxonnes une lutte d'impérialisme. Les Américains ont le vent en poupe et le champ libre devant eux. On se demande ce qu'ils devraient faire aux Anglais pour décider ceux-ci à livrer bataille. Si jamais il y a eu un cas qui pût sembler facile à régler, c'est l'équilibre des forces navales entre deux puissances sans hostilité possible et sans rivales. Et pourtant il a suffi, pour allumer la discorde, d'aborder le sujet. Et, qui plus est, dans l'espoir de profiter de circonstances favorables pour écarter toute concurrence possible. Ne l'oublions pas, la conférence navale de Washington est née du désir commun des Anglais et des Américains de contenir discrètement le Japon. Une mauvaise action ne porte jamais bonheur. De la réunion de 1922, les Américains ont emporté l'impression que les Anglais les avaient roulés proprement en se ménageant une supériorité, d'ailleurs sans conséquence nuisible et désagréable, uniquement pour la vanité. En faut-il davantage pour inspirer des désirs de revanche? Et voici le duel engagé.

Encore, si ce n'était qu'un duel. Quand les gros se disputent, les autres n'ont qu'à faire cercle en se tenant tranquilles. C'est ce qui s'est passé l'an dernier, quand les États-Unis ont mis la Grande-Bretagne en demeure de reprendre le débat naval. La France s'est abstenue, grâce, il faut le dire, à un sursaut de l'opinion publique. De la Conférence de Washington, les Français ont gardé l'impression d'un traquenard dont ils se sont tirés en laissant au croc les cuirassés trop chers pour leur bourse actuelle, mais en gardant d'autres moyens de sauvegarder leur position maritime et coloniale. Aussi n'y a-t-il eu qu'une voix pour refuser de reprendre la conversation. Et quelle satisfaction à la fin du mois d'août 1927, quand on a constaté que l'expectative prudente avait seule empêché les désaccords anglais et américains de se régler sur notre dos.

Quelle meilleure démonstration de la sagesse de l'adage selon lequel le mieux est l'ennemi du bien. Deux États qui n'avaient jamais songé à rivaliser d'armements en sont arrivés à ne pouvoir se mettre d'accord sur les dimensions et l'armement des croiseurs. C'est tout à fait logique. Les États-Unis, puissance continentale, dépourvue de

bases d'appui, préconisent les grands croiseurs de dix mille tonnes armés de gros canons de 203. L'Empire britannique, insulaire et très favorisé sous le rapport des relais, préfère un plus grand nombre d'unités plus petites, moins armées, moins coûteuses. Chacun a raison à son point de vue, et l'on n'aurait jamais songé à soupçonner l'autre si on n'avait pas lancé l'idé absurde d'établir une réglementation du matériel convenant à tout le monde.

Une erreur : passe. L'enfer n'est promis qu'à la récidive et à l'impénitence. Est-ce parce qu'ils en ont eu conscience que les dirigeants de Londres et de Paris se sont montrés si embarrassés devant la divulgation d'une nouvelle manœuvre qui ne pouvait manquer de rouvrir la querelle? Il est inconcevable que l'on n'ait pas prévu l'effet que ne pouvait manquer de produire à Washington l'entente anglo-française. Le caractère des Américains est bien connu. Ils sont têtus et ne voudraient jamais avoir l'air de céder aux Anglais, surtout quand ceux-ci ont l'air de chercher à leur forcer la main. Tout a contribué à aggraver les suspicions, et les sacrifices considérables consentis par la France, en renonçant à sa thèse du tonnage global et en acceptant une limitation des sous-marins ; et le silence gardé sur la contre-partie de la concession, l'acceptation par l'Angleterre de la formule française des armements terrestres, la conscription et les réserves instruites ; et l'ajournement systématique de la publication d'un accord devenu le secret de Polichinelle et dont le texte ne peut plus convaincre personne.

Les journaux anglais se sont chargés de dire à leur gouvernement ce qu'ils pensaient de la méthode. Pas une voix qui ne soit un blâme. Nous regrettons de le constater, car tout ce qui affaiblit le cabinet Baldwin atteint la France. Par ailleurs, le resserrement de l'entente cordiale avait paru une conséquence heureuse de l'accord naval. Nous n'hésitons pas à reconnaître que la faute n'a pas été unilatérale. Les dirigeants français n'atténuent pas leur responsabilité quand ils prétendent avoir recommandé la publicité. Ce n'est pas une recommandation qui s'imposait après la divulgation inattendue faite à la Chambre des communes. L'indiscrétion commise par M. Chamberlain en révélant l'accord donnait le droit d'imposer la lumière immédiate et totale. Elle en faisait même un devoir d'autant plus impérieux qu'il n'y avait pas seulement à envisager les malentendus inévitables du côté des États-Unis et de l'Italie, il fallait dissiper une équivoque dangereuse.

Interrogé à Westminster, le chef du Foreign Office a nié toute solidarité des arrangements navals et terrestres. C'est exact sans doute dans la lettre, en ce sens que le compromis naval ne souffle mot

des problèmes militaires. Il n'en reste pas moins que la réciprocité des concessions est la base de l'arrangement.

On sait comment l'affaire s'est amorcée ; la S. D. N. prépare la réunion d'une conférence générale sur les armements. Encore une abdication des vainqueurs qui n'ont pas voulu se rendre compte que la vraie sécurité repose sur le maintien discret, mais ferme, des forces des défenseurs de l'ordre et le maintien des mesures de sauvegarde imposées aux éléments de troubles. Le comble est que la préparation d'une opération générale de réduction des armements a fait apparaître des divergences de conceptions aussi inévitables que les divergences d'intérêts. Ces divergences ne sont pas limitées aux questions navales. Si les travaux préparatoires ont dû être interrompus, il y a plus d'un an, ce n'est pas seulement parce que l'Angleterre et la France avaient des conceptions divergentes en matière d'armements maritimes, c'est au moins autant parce que l'Angleterre discutait le principe même du service obligatoire. Quand on a décidé au mois de mars de chercher une issue à l'impasse, il a été bien entendu que l'on s'efforcerait de supprimer tous les désaccords. Quand l'entente a été annoncée en juillet, nous avons constaté que la France obtenait sur terre des garanties correspondant à ses sacrifices sur mer. Que va-t-il advenir de cette combinaison? Voilà la vraie question qui se pose. Et de quelle manière pressante, alors que le problème des armements terrestres ne peut plus être esquivé et que l'accord anglo-français est frappé de caducité !. Les défaillances de notre politique ne reculent pas devant ce redoublement d'incohérence.

Comme il était facile pourtant de l'éviter ! La S. D. N. n'était pas particulièrement pressée de pousser une affaire scabreuse. Pour le désarmement, comme pour la question rhénane, les Allemands avaient pris une attitude si provocante que l'on n'était pas encouragé à favoriser leur manœuvre. Le mécontentement des Américains suffisait à imposer la temporisation. L'occasion était excellente puisque l'on avait déjà fait aux Allemands un gros cadeau en amorçant le débat sur l'évacuation anticipée de la Rhénanie. Tout le monde pouvait s'entendre afin de constater la nécessité d'attendre une heure plus favorable pour reprendre la question du désarmement, tout le monde, sauf les Allemands et les Hongrois. Cela a suffi pour tout gâter. Le désir de ménager l'Allemagne a été plus fort que toutes les logiques. Il a conduit à une résolution contradictoire qui promet la reprise des débats de la commission préparatoire dès le début de 1929, même si les divergences persistantes conduisent à une faillite radicale. Cette concession a été maintenue, bien qu'elle ait manqué son effet. Les Allemands se sont bien gardés de donner leur adhésion. Ils

ne sont pas satisfaits d'une réunion préparatoire qui n'en sera pas à son premier échec. Ce qu'ils réclament, c'est la grande conférence, dont on voudra éviter l'avortement à tout prix. Et cette conférence viendra, si on ne se décide pas une bonne fois à se dégager de la voie périlleuse.

On aurait souhaité en trouver l'occasion dans la faillite de l'arrangement anglo-français. Du moment que tout effort en vue d'écarter les désaccords est mal interprété, du moment que les projets de limitation aboutissent à des surenchères, le mieux n'est-il pas de laisser dormir une bonne fois toutes ces polémiques, escomptant la modération des dirigeants, sinon des peuples?

Malheureusement le mal est déjà fait. La rivalité anglo-américaine est lancée. Les Américains ont riposté à l'échec de la Conférence navale de Genève par un vaste programme de croiseurs ; les Anglais n'ont pas eu la sagesse de constater qu'ils n'ont aucune raison de s'en préoccuper parce qu'ils ont l'épiderme sensible et parce que leur promesse se charge de jeter de l'huile sur le feu. Belle manifestation de l'influence pacifique de la démocratie.

Ainsi l'Amérique a esquissé le chantage et le gouvernement britannique a été lâché par son opinion quand il a cherché à répondre par une pression en concluant l'accord avec la France. Quelle va être la suite? Les Américains se sont demandé pendant quelque temps ce qu'il valait mieux faire, laisser les Anglais patauger ou tâcher de profiter de leurs maladresses. Ils ont adopté le second parti. Leur note du 28 septembre amorce une manœuvre très simple. Elle fait savoir catégoriquement aux Anglais que rien ne sera cédé. En même temps elle essaie de séparer les Français des Anglais en proposant à la France de laisser un petit peu d'élasticité aux cloisons étanches dressées entre les différentes catégories de navires à condition de limiter rigoureusement tous les sous-marins. En somme, les États-Unis prennent acte des abandons irréparables que nous avons consentis en lâchant la thèse du tonnage global et en acceptant la limitation des grands sous-marins. Ils s'en servent pour tâcher d'isoler l'Angleterre et la faire capituler. Que peuvent faire deux nations dont aucune n'a l'énergie de résister et qui sont tenues par la question des dettes? Pourtant, si elles se laissent manœuvrer en ordre dispersé, elles risquent de tout perdre, et l'indépendance de leurs armements navals et les moyens de faire fléchir le créancier et même la confiance réciproque dans l'efficacité de leur amitié. Sans parler des complications qui s'annoncent du côte de l'Italie. Voilà comment on travaille à la paix.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LA VIE DE VICTOR HUGO

La biographie de Victor Hugo que M. Raymond Escholier vient d'écrire, paraît dans une collection où les grands hommes sont présentés au public avec une épithète qui résume d'un mot leur existence. Ainsi avons-nous vu tour à tour la vie prodigieuse de Balzac et la vie aventureuse de Rimbaud, la vie douloureuse de Baudelaire et la vie turbulente de Camille Desmoulins. Un adjectif, jusqu'à présent, avait été réservé, que pourtant on aurait pu attendre dès le premier volume d'une telle série : c'est le titre de vie glorieuse. On l'avait gardé pour Victor Hugo.

Il lui convient assurément mieux qu'à bien d'autres. Non pas que Victor Hugo, comme le dit M. Raymond Escholier, soit le seul grand homme que la France puisse opposer à Dante, à Shakespeare et à Gœthe ; au reste de telles comparaisons ne couvrent que des rapports vagues et des vérités incertaines. Mais la vie de Victor Hugo est sans conteste une des plus comblées de gloire que l'on ait vues. Il est l'homme d'un siècle, honneur qui n'était échu avant lui qu'à des souverains ou à des pontifes : Auguste ou Périclès, Louis XIV ou Léon X. Car il représente le dix-neuvième siècle en France plus complètement qu'aucun des chefs d'État qui l'ont gouvernée. Un seul homme lui dispute la première place dans la popularité de son temps : c'est Napoléon. Il s'en fait le prolongement et l'écho. Et sa gloire rejoint presque la sienne.

Une telle destinée a quelque chose de merveilleux, qui la ferait

passer facilement pour le résultat inexplicable d'une heureuse fatalité. On sait combien Hugo lui-même inclinait à cette interprétation messianique de sa propre existence. Son biographe a donné dans le même penchant. M. Raymond Escholier en face de son grand homme est un peu trop dans l'adoration d'un demi-dieu. Victor Húgo passe dans son livre comme un mage, sans que nous voyions guère l'homme qu'il était. De quoi fut faite cette gloire qui, à travers M. Escholier, nous apparaît comme un miracle? Quelle est l'explication de cette destinée qui, tout extraordinaire qu'elle soit, demeure tout de même l'histoire d'un homme? Du faisceau d'événements brillants et colorés que nous présente M. Escholier, tâchons de dégager cette explication.

*
* *

Il y a dans la vie de Victor Hugo, comme dans toute vie humaine, un mélange de chance et de volonté. Sa chance principale, ce fut de naître en 1802 et de mourir en 1884. Il n'y a pas de grande gloire sans une longue existence ; aux vieillards les plus riches moissons. Après Voltaire et Gœthe, Hugo en apporte la preuve. Seconde chance : cette vie de quatre-vingts ans concorde avec une tranche d'histoire, si l'on peut dire, avec une époque qui forme un tout. Elle aurait pu être coupée par quelque grande catastrophe, avoir à mettre d'accord deux parties d'elle-même. Non, elle se déroule, comme celle de Voltaire, au cours d'un siècle dont elle semble éclairer et guider l'évolution. Bien plus, comme ce siècle est plein de changements, c'est elle qui en figure l'unité. Victor Hugo réalise ce tour de force d'être un grand homme sous Charles X, comme sous Louis-Philippe, sous le second Empire comme sous la troisième République. Et pour un observateur attentif, il y réussit moins par des palinodies qu'en laissant agir à leur heure tous les éléments qui composent sa nature. C'est ici qu'il faut examiner de plus près comment il a su se servir des dons de la fortune. Jamais dons plus abondants n'ont été plus parfaitement utilisés. Mais le plus remarquable est la façon dont Hugo a toujours devancé l'événement. L'homme qui dépasse les autres est celui qui s'installe le premier à la place où les autres accourront le lendemain. Victor Hugo a toujours été cet homme-là.

Il est servi par sa naissance. Une heureuse fortune peut vous faire naître fils de roi. A l'aube du dix-neuvième siècle, il est une chance plus grande que de naître soit Bourbon soit Bonaparte : c'est d'avoir pour père un général de l'Empire, et pour mère une « Vendéenne », comme il dit. Avant que le jeune Victor Hugo ne fasse lui-même

sa carrière, son père et sa mère la lui préparent. Eux aussi, ils devancent l'événement. C'est la mère vendéenne qui travaille le plus utilement à l'établissement de son fils sous le règne de Napoléon. En effet, la générale Hugo a trempé dans la conspiration de Malet. Pas assez pour compromettre son mari, assez pour avoir un ami intime parmi les conspirateurs qui sont arrêtés et fusillés : le général Laborie, qui n'est autre que le parrain de Victor. Ce sont des services qui ne s'oublient pas. Louis XVIII n'est pas encore rentré en France que le comte d'Artois, lieutenant général du royaume, décerne à chacun des fils Hugo l'ordre du Lis. Et ces souvenirs pourront aider le roi à distinguer le talent du jeune poète quand il lui accordera, dans quelques années, une pension et la croix. Il faut dire d'ailleurs que Victor Hugo a tout fait pour mériter ces premiers honneurs. Le chemin de la gloire est long. Il n'a pas attendu pour se mettre en route. Il était à peine sorti du collège qu'il notait sur un cahier : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » Il a dix-sept ans quand il se voit décerner le lis d'or des Jeux floraux. Imaginons le prix Goncourt donné à un « moins de vingt ans ». Le futur chef de la révolution romantique commence par se faire un nom parmi les lauréats d'académies.

Cependant le fils du général Hugo tient en réserve d'autres ressources : celles de son hérédité bonapartiste. Comment le culte de Napoléon ne s'éveillerait-il pas en lui quand il renaît dans toute la France, quelques années après la mort du héros à Sainte-Hélène? Victor Hugo, dans ses jeunes années, a été longtemps séparé de son père. Il n'en a que plus de joie à entendre évoquer l'épopée impériale, pendant les derniers mois de la vie du général. On est en 1827. De menus incidents heurtent l'une contre l'autre la France de la Restauration et la France napoléonienne. Celle-ci a l'opinion pour elle. Victor Hugo est avec l'opinion. Le poète du *Sacre* devient celui de l'*Ode à la Colonne*. Trois ans avant la révolution de Juillet, il a occupé la position la plus favorable pour traverser avec honneur le règne de Louis-Philippe.

Car il est très difficile à un poète de génie de s'accommoder d'un régime qui lui paraît aussi terre à terre. Mais ce régime n'a-t-il pas besoin, afin de poursuivre tranquillement son œuvre sans éclat, de donner un dérivatif au désir de gloire qui anime les Français? La religion napoléonienne rend fort bien ce service, et Victor Hugo y trouve un emploi pour sa lyre de poète épique. Du reste, quoi de mieux à faire, sous un règne comme celui-là et quand on est parti à la conquête de la gloire, que d'amasser les honneurs concrets qui sont les jalons d'une carrière bien conduite? Victor Hugo n'y manque

pas. Il entre à l'Académie, il devient pair de France. Sur cette voie il n'y a guère à aller plus loin. C'est le moment de songer à une forme supérieure de la gloire, celle que donne le gouvernement de l'État. Si le duc d'Orléans, ami des lettres et des arts autant que sa femme Hélène de Mecklembourg, montait bientôt sur le trône de son père, ce ne serait pas un rêve impossible : le duc et la duchesse témoignent à Victor Hugo une amitié si bienveillante. L'accident de Neuilly ne ruine pas ce projet ; au contraire, une régence de la duchesse ménagerait au vicomte Hugo un rôle politique encore plus grandiose. Les faits en décident autrement. La révolution de 1848 survient. Hugo propose en vain la régence qu'il désire. Le voilà républicain malgré lui.

Un républicain bien tiède. Dès que surgit le neveu de Napoléon, non seulement il soutient sa candidature à la présidence, mais il favorise ses ambitions : il refuse de lui imposer le serment, il vote contre la constitution, il juge inutile de célébrer l'anniversaire de la République. M. Pierre de Lacretelle, qui a étudié naguère avec une grande clairvoyance Victor Hugo homme politique, note très justement : « Hugo eût été le seul ministre parlementaire capable d'exécuter le coup d'État sans manquer à aucun de ses engagements envers la nation. » Louis-Napoléon Bonaparte ne prit-il pas la place de la duchesse d'Orléans dans les projets que formait l'ambition politique de Hugo vers 1850? C'est plus que vraisemblable. Mais Hugo voulait être autre chose qu'un Morny. Il n'y avait pas place pour deux. Il ne restait plus, pour Hugo, qu'à devenir un véritable républicain et à faire croire qu'il l'avait toujours été. *Napoléon le Petit* et *l'Histoire d'un crime* serviront à administrer cette preuve.

Cette fois ce n'est plus deux ou trois ans, mais vingt ans d'avance que Victor Hugo a pris sur l'histoire. Et il a joué la plus belle carte de sa vie. Le voit-on domestiqué dans le Sénat impérial, avec Sainte-Beuve et Mérimée? Ce ne serait pas seulement piétiner sur place mais déchoir, pour l'ancien pair de France. Une étape lui aura manqué : celle de chef de gouvernement. Tant pis, il la dépasse et gagne déjà la suivante, la dernière, celle de prophète d'un régime nouveau. Il passe du bonapartisme à la république aussi vite et aussi facilement qu'il est passé de Louis-Philippe à Bonaparte. Les idées comptent moins, pour lui, que les réactions de son tempérament devant les faits qui heurtent sa vie, et que les plaintes lyriques qu'il en tire. Les thèmes socialistes, pacifistes et humanitaires l'inspireront aussi bien que le sacre de Charles X ou le souvenir de la Grande armée. Tout cela d'ailleurs n'était-il pas en germe, chez lui et autour de lui, dès le début de sa vie et dès le début de son siècle?

Le siècle y pense et l'oublie tour à tour. L'œuvre de Hugo l'a manifesté de façon plus ou moins intense. Le moment est venu maintenant de prêcher bien haut l'Évangile des temps nouveaux. Ainsi prépare-t-on son apothéose. On peut même, avant de mourir, préparer sa gloire posthume. C'est en déclarant, au lendemain de la guerre de 1870 :

On entendra la France crier : « C'est mon tour ! Allemagne, me voilà. Suis-je ton ennemie? Non, je suis ta sœur... Je t'ai tout repris et je te rends tout, à une condition ; c'est que nous ne ferons plus qu'un seul peuple ; qu'une seule famille, qu'une seule république !... Je vais démolir mes forteresses, tu vas démolir les tiennes. Ma vengeance, c'est la fraternité !... Plus de frontières ! Le Rhin à tous ! Soyons la même république, soyons les États-Unis d'Europe, soyons la liberté européenne, soyons la paix universelle ! Et maintenant serrons-nous la main ; tu m'as délivrée de mon empereur, et je te délivre du tien !

Ce qui jettera le futur biographe de Hugo dans l'extase, si celui-ci est contemporain de la politique de Locarno.

*
* *

La vie de Victor Hugo, telle que nous venons de la résumer, ressemble assurément beaucoup à un manuel du parfait arriviste. Il ne faudrait pas croire que tout est calcul et préméditation dans une carrière aussi parfaitement menée. Ce serait faire à la fois trop d'honneur au génie divinatoire de Hugo, et trop peu de cas de sa dignité. Il y a, au cours d'une telle existence, le dessein bien arrêté d'être un grand homme, dessein exprimé dès le jour où Hugo s'est donné l'exemple de Chateaubriand. Ensuite cette volonté sous-jacente oriente toute la vie, sans que forcément le grand homme en ait toujours pleinement conscience.

D'autre part, la vie publique de Victor Hugo, ainsi considérée, laisse dans l'ombre toute son histoire intime, non moins riche, comme on sait, mais beaucoup moins heureuse. M. Raymond Escholier lui a fait à juste titre une grande place dans sa biographie. Il a pu disposer notamment, pour ce qui concerne Juliette Drouet, de nombreuses lettres inédites des deux amants, qui ne seront pas le moindre attrait de son livre. Enfin il a refait à son tour l'histoire des amours de Sainte-Beuve et de Mme Hugo.

Il ne croit pas, sans en donner d'ailleurs de preuves décisives, que Mme Hugo ait cédé à Sainte-Beuve. Le rôle de Sainte-Beuve n'en est que plus odieux. Et M. Raymond Escholier le noircit à

plaisir. C'est être bien injuste. Que Mme Hugo ait été plus ou moins coupable, c'est un détail qui relève plus de l'histoire anecdotique que de l'histoire littéraire. Ce qui serait plus intéressant, ce serait de discerner comment, dans ce roman complexe, l'amitié de Sainte-Beuve pour Victor Hugo a été mêlée à son amour pour Mme Hugo, et de voir quel trouble a envahi le cœur de Sainte-Beuve le jour où est tombé son enthousiasme pour le génie de Hugo et le romantisme. Dans un commerce intellectuel comme celui qui a uni Victor Hugo et Sainte-Beuve, il faudrait tenir compte des réactions de l'intelligence. Or l'intelligence et la sensibilité sont étroitement liées chez Sainte-Beuve. Il est bien sommaire d'en faire un vulgaire envieux du bonheur et de la gloire de Hugo. Peut-être serait-il plus exact de penser que, par un jeu subtil de sentiments qui restent à analyser, il a reporté sur Mme Hugo l'affection profonde et totale qu'il avait d'abord vouée à son mari. Mais cela, M. Raymond Escholier ne pouvait pas le faire sans aborder la critique des idées de Hugo, ce qui n'était ni l'objet de son livre, ni sans doute celui de son désir.

Quant à Juliette Drouet, les lettres publiées par M. Escholier achèvent de lui donner, conformément à l'histoire déjà connue, la figure d'une grande favorite. Auprès d'une célébrité de cette classe, on ne peut plus parler de maîtresse, et c'est bien favorite qu'il faut dire. Collaboratrice et inspiratrice du grand homme, pardonnée et en quelque sorte reconnue par l'épouse légitime, Juliette Drouet fait penser à une marquise de Pompadour. Quant à Victor Hugo, dans l'organisation de son double ménage, il semble aussi se croire un homme au-dessus des autres, tenu à de moins étroits devoirs. Bien plus, cette maîtresse orne et complète sa « vie glorieuse ». Loin de nous la pensée qu'il n'en ait pas été sincèrement épris. Mais ne croyons pas non plus qu'il n'ait jamais songé à la place quasi nécessaire d'une telle aventure dans l'histoire d'un personnage illustre. Cela non plus ne devait pas manquer à une vie comme la sienne. Ajoutons qu'à cet égard encore, la fortune lui aura été favorable. Juliette Drouet l'accompagne presque jusqu'aux portes du tombeau. Elle ne meurt que peu de mois avant lui. Grâce à elle, l'amour n'a pas déserté la gloire auprès de l'illustre vieillard. Jamais, en vérité, mieux que dans cette existence, l'homme et le destin n'ont collaboré avec un succès plus éclatant.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LA PLANÈTE MARS

De tous les astres du ciel, Mars est peut-être celui qui a fait couler le plus d'encre. On peut dire que rien de ce qui est « martien » ne laisse les habitants de la terre indifférents.

C'est que, en effet, Mars est, de tous les globes qui circulent autour du soleil, celui qui a le plus d'affinités avec le nôtre. Assez rapprochée de nous pour être étudiée et bien connue grâce aux puissants télescopes actuels, la planète a une géographie dont les détails ont pu être observés avec précision, à tel point qu'on en a pu dresser des cartes et des mappemondes. Mais, si Mars est, pour beaucoup de ses particularités, quelque chose de connu, il est, par d'autres points, un monde plein de mystères, mystères d'autant plus angoissants qu'ils concernent un astre plus voisin du nôtre.

Mars nous apparaît sous la forme d'une étoile rouge, et son éclat est variable avec la distance qui nous en sépare. L'orbite qu'elle décrit autour du soleil enveloppe celle de la terre, de sorte que cette distance, suivant les positions qu'occupent les deux astres, peut varier du simple au sextuple.

Avec les puissantes lunettes dont disposent aujourd'hui les astronomes, on peut voir la planète Mars sous un diamètre apparent de trois degrés et demi, c'est-à-dire sept fois et demie plus grand que celui de la lune vue à l'œil nu. On conçoit donc que les détails visibles de ce globe nous soient très connus.

*
* *

Voyons d'abord les données *certaines* que nous avons au sujet de Mars.

Son diamètre est sensiblement la moitié de celui de la Terre : sa surface est donc quatre fois moins étendue et son volume huit fois plus petit. La pesanteur sur Mars doit être assez faible : le tiers de la pesanteur terrestre.

La durée de la révolution de Mars autour du Soleil, c'est-à-dire la durée de l' « année martienne », est de 687 de nos jours, presque le double de notre année. Sa rotation s'effectue en 24 heures 37 minutes : le jour martien est donc à peine supérieur au jour terrestre.

L'axe de la planète est, comme celui de la Terre, incliné sur son orbite, et cette inclinaison, qui est de 65 degrés (pour la Terre, c'est 66° 5), produit les saisons, en amenant successivement, à une demi-année d'intervalle, chacun des pôles du côté du Soleil. Il y a donc, sur Mars, une zone torride et des zones glaciales, dont on voit les glaces blanches dans les télescopes ; et ces zones glaciales diminuent jusqu'à disparaître entièrement autour de celui des pôles qui est en été : il y a donc là une manifestation absolument démonstrative du jeu des saisons sur notre voisine céleste.

Et une conséquence s'en déduit aussitôt : puisque des précipitations glaciaires ou neigeuses se montrent sur le sol de la planète, il faut que celle-ci soit enveloppée d'une atmosphère analogue à la nôtre. L'existence de cette atmosphère se manifeste d'ailleurs d'une autre manière : quand une tache sombre arrive, par suite de la rotation, au bord du disque de Mars, elle s'estompe et s'affaiblit, puis disparaît avant d'avoir atteint le contour terminal, par suite de l'absorption due à l'épaisseur, plus grande alors, de l'atmosphère traversée.

Mais cette atmosphère diffère de la nôtre en ce sens qu'elle est toujours transparente : les taches foncées que l'on observe sur la planète sont visibles en tous temps, et ne sont jamais cachées par ces couches de nuages sombres et épais qui, sur la Terre, recouvrent parfois, pendant des semaines entières, d'énormes étendues de terrains.

*
* *

Depuis l'astronome Cassini, on a pu observer sur Mars des configurations diverses, curieuses par leur coloration et leur forme.

Sur un fond d'apparence jaunâtre, tirant un peu sur le rouge, on voit des taches d'aspect vert sombre. Les astronomes du dix-hui-

tième siècle les tenaient pour des mers, tandis que, pour eux, le fond jaunâtre devait représenter des continents. Aujourd'hui, on est un peu revenu de cette conclusion un peu trop simpliste. Les taches sombres, si elles sont des mers, ne recouvrent même pas la moitié du globe martien, alors que les océans recouvrent les trois quarts du globe terrestre. Et si, comme on le pense aujourd'hui, les taches sombres ne sont pas des mers, on peut en conclure que l'eau, sur Mars, doit être beaucoup plus rare que sur la Terre : rien n'y ressemble à nos grands océans.

Les zones verdâtres que, par tradition, l'on continue à appeler des mers, paraissent se relier les unes aux autres par des détroits plus ou moins resserrés. Bien que, dans leur ensemble, ces configurations ne subissent pas de modifications importantes, on a noté parfois des variations considérables qui se font pendant des temps assez courts ; et si cela se produisait sur des mers réelles, nous aurions le spectacle d'inondations colossales suivies d'un retrait des eaux d'une amplitude correspondante.

Mais, en 1877, une observation sensationnelle, due à l'astronome italien Schiaparelli, directeur de l'observatoire de Milan, fut un véritable coup de théâtre.

Quelques observateurs avaient déjà cru remarquer que, parfois, deux mers semblaient réunies par une ligne fine traversant un continent : Schiaparelli découvrit que ce cas était général et que les continents étaient recouverts d'un véritable réseau de lignes fines, allant d'une mer à une autre. Comme, à cette époque, on croyait encore à l'existence de vraies mers sur Mars, Schiaparelli donna à ces lignes de jonction le nom de *canaux*. Bien plus : il annonça que ces canaux étaient *doubles*, et, par des mesures micrométriques, il évalua à 20 kilomètres environ la largeur d'un canal, et à 700 kilomètres la valeur moyenne de la distance qui sépare les éléments de deux canaux parallèles.

Cette découverte fit, dans les milieux astronomiques, une impression profonde. Elle fut âprement discutée, et, à l'heure actuelle, l'unanimité des opinions n'est pas réalisée à son sujet. Certains astronomes croient que l'apparence sous laquelle nous voyons ou nous croyons voir ces canaux est le résultat d'une illusion d'optique, illusion dont on cherche l'explication dans la tendance qu'aurait l'observateur à réunir, en une ligne continue, des points peu espacés les uns des autres. Cependant, le fait que ces canaux sont rectilignes, relient toujours une mer à une autre et ne s'arrêtent jamais au milieu d'un continent, semble un argument de poids en faveur de leur existence réelle.

Un autre fait vient à l'appui de cette existence « objective » des canaux de Mars, et il résulte des observations remarquables faites par un éminent astronome américain, Mr. Percival Lowell. Ce savant a installé à Flagstaff, dans l'Arizona, en un endroit où l'atmosphère possède une transparence toute particulière, un observatoire admirablement organisé en vue de l'étude des planètes. Dans ces conditions exceptionnellement favorables, il a pu obtenir de splendides photographies de la planète Mars sur lesquelles on peut voir très nettement de nombreux canaux.

Reste la question de la « gémination » de ces canaux, et il est encore permis d'en douter : elle constitue, en effet, une apparence dont l'observation est des plus difficiles, et qui est à la limite de la visibilité, et cela à tel point que beaucoup d'astronomes n'ont jamais pu constater l'existence de ces canaux « doubles », et que l'existence même des canaux, fussent-ils « simples », est encore mise en doute par de nombreux disciples d'Uranie.

D'ailleurs, il n'est pas facile d'interpréter l'existence de ces canaux dans le cas où ils seraient réels. Leur longueur, leur caractère rectiligne en font des objets dont l'équivalent n'existe, ni sur la Terre, ni sur la Lune ; et cela permet de parler de l' « énigme martienne ». Mais pour résoudre cette énigme, une hypothèse audacieuse a été mise en avant ; bien qu'elle ait été l'objet de nombreuses critiques, il n'est pas permis de la passer sous silence : elle a surtout été défendue par l'astronome américain Percival Lowell.

L'aspect rectiligne de ces canaux suggère l'idée qu'ils ne sont pas dus au jeu des forces naturelles, mais qu'ils sont le fruit d'efforts conduits par une volonté intelligente. M. Lowell conclut d'abord que l'eau doit être rare sur Mars, et qu'il n'y a pas de mers sur la surface de son globe. Les zones sombres, d'après lui, seraient des espaces couverts de végétation, et les zones claires des étendues désertiques avec absence d'eau complète. Les lignes fines que nous avons baptisées du nom de canaux ne seraient pas des « canaux » proprement dits, dont la largeur devrait atteindre ou dépasser 20 kilomètres, mais bien plutôt de larges bandes, couvertes de végétation, parce qu'elles seraient irriguées par un véritable canal, bien plus étroit et invisible pour nous.

Et alors, la conclusion finale à laquelle arrive Mr. Percival Lowell est que ces canaux seraient des travaux gigantesques, exécutés par les habitants de la planète mystérieuse, dans le but d'amener dans les zones tempérées et équatoriales les eaux provenant de la fonte des neiges que l'on observe autour des pôles.

On comprendrait, de la sorte, les variations que subissent les

canaux avec les saisons, ainsi que les modifications, souvent importantes, apportées dans la forme et les dimensions de ce qu'on appelle hypothétiquement les mers : ces modifications seraient dues au développement ou à la disparition de la végétation plutôt qu'à de colossales inondations, comme on l'avait cru autrefois.

Mais cette hypothèse soulève un autre problème : celui de la température à la surface de la planète Mars. L'hypothèse de la végétation suppose des conditions de température analogues à celle de la Terre ; or, l'éloignement du Soleil, la faible densité de l'atmosphère martienne et l'absence de nuages semblent bien indiquer que la température y est beaucoup plus basse que chez nous. Quand on veut la calculer, quelles que soient les lois de la physique que l'on prenne pour point de départ, on arrive à des températures toujours inférieures à zéro. Et pourtant l'aspect de la planète, avec ses taches sombres dont l'étendue varie sans cesse, avec ses canaux et ses glaces localisées à ses deux pôles, ne donne pas l'impression d'un globe glacé.

Quel est donc le mystère de cette planète au point de vue de ses conditions d'habitabilité? C'est la dernière question de l'énigme martienne : c'est celle de l'existence des « Martiens », et c'est, en somme, celle de la pluralité des mondes habités.

*
* *

Tout d'abord, du point de vue général, il n'y a aucune raison de supposer que la Terre, grain de sable microscopique au milieu de l'Univers infini, ait le monopole de servir d'habitat à des êtres pensants et agissants. Rien que dans le système solaire, la Terre est loin d'être la planète la plus importante ; et parmi les milliards de Soleils qui peuplent l'Espace, beaucoup, sinon tous, sont entourés d'un cortège de planètes qui gravitent autour d'eux et dont un grand nombre sont, sans nul doute, plus considérables que notre minuscule globe terrestre.

Comment donc arrivons-nous à nier la possibilité que les autres mondes puissent être, eux aussi, habités? Par une manifestation naïve, inconsciente, de notre invincible orgueil d'êtres humains qui se croient le centre du monde, qui continuent instinctivement de penser que la ligne qui joint les pôles de la Terre est l'axe autour duquel se meut l'Univers entier.

Nous constatons que, sur une planète, la température est différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés, qu'elle est plus haute comme sur Mercure ou plus basse comme sur Mars, et nous concluons : *il ne peut pas* exister d'êtres vivants dans ces conditions

parce que, nous, nous ne pourrions pas les supporter ! Quel pauvre raisonnement !

Mais rien ne nous permet de croire que nos organismes soient les seuls qui soient adaptés à toutes les conditions extérieures : à d'autres températures et à d'autres pressions correspondent certainement, dans la Nature dont la diversité est infinie, des organismes créés spécialement pour ces conditions spéciales. Et j'en veux pour preuve le résultat des expéditions océanographiques, de leurs recherches dans les grandes profondeurs de la mer.

Il y a trois quarts de siècle, on admettait que la vie devait être impossible dans les abîmes de l'Océan, d'abord parce que la lumière ne pénètre pas à plus de 400 mètres dans l'eau, ensuite parce que la température des grands fonds devait être trop basse, enfin parce que, à ces profondeurs de plusieurs milliers de mètres régnaient des pressions de plusieurs centaines d'atmosphères auxquelles, pensait-on, aucun organisme vivant ne saurait résister.

Mais voilà que les campagnes océanographiques, celles, en particulier, que le prince Albert de Monaco a poursuivies pendant trente-cinq ans en explorant l'Atlantique de l'équateur au pôle, ont ramené des êtres *vivants,* pêchés à des profondeurs de plus de 6 000 mètres, c'est-à-dire supportant des pressions de plus de 600 atmosphères, dans un milieu dont la température était voisine de zéro. Bien plus : l'illustre navigateur a pu remonter, à la surface, des animaux pêchés à des profondeurs où devaient régner des ténèbres éternelles : eh bien ! ces animaux, à défaut de la lumière du jour qui ne leur parvenait pas à travers la couche trop épaisse des eaux sous laquelle ils vivaient, produisaient eux-mêmes à l'aide d'organes répartis sur tout leur corps, la lumière nécessaire à leurs déplacements et à la poursuite de leurs proies. Quelle plus belle réponse aux objections contre l'habitabilité des planètes ! Les conditions de la vie y sont différentes? Mais l'organisation des êtres appelés à y vivre doit être différente aussi.

Voilà qui doit rabattre un peu notre superbe, et nous faire réfléchir à l'humilité de notre condition dans l'Univers. Soyons assurés de n'être pas les seuls, dans l'Espace, à penser ainsi : ce sera, du moins, une consolation.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. GERMAIN MARTIN

Il est acquis à l'histoire que M. Poincaré n'aime pas M. Nogaro. C'est pourquoi il manifeste une impatience singulière lorsque M. Nogaro expose à la tribune ses réserves sur l'œuvre financière. Un jour, à M. Nogaro succéda un autre orateur doctrinal, nouveau venu à la tribune, et M. Poincaré se mit à sourire d'un air bienveillant et attentif : « C'est encore, commença le nouveau venu comme en manière d'excuse, c'est encore un professeur de droit qui va présenter quelques observations. » Aussitôt, M. Poincaré, d'un air aimable : « Il y a professeur et professeur, » dit-il. M. Germain Martin prit aussitôt de l'assurance, encore que sa modestie fît la part, dans l'hommage qui lui était adressé, de ce qui lui revenait en propre et de ce qui allait, par bénéfice supplémentaire, à ce pauvre M. Nogaro. Mais tous les auditeurs, encouragés par l'adhésion du maître, marquèrent à l'orateur une attention d'ailleurs légitime et lui firent un succès. On se répéta que celui-ci s'appelait Germain Martin, qu'il était professeur à la Faculté de droit de Paris, nouveau venu dans la politique, et qu'il avait été élu député à la Chambre par l'arrondissement de Lodève (Hérault), las d'un cartelliste discrédité et d'ailleurs obscur qui répondait au nom de Railhac. Mais qui connaissait Railhac?

Ceux qui prétendent à une érudition plus complète auraient pu ajouter à ces renseignements sommaires quelques détails non dénués d'intérêt. Ils auraient ainsi appris à leurs collègues que M. Louis-Germain Martin était né au Puy le 7 novembre 1872, et qu'il entrait par

conséquent assez tard dans la politique, à l'âge de cinquante-six ans. Qu'il était sorti de l'École des chartes en 1897, *le septième de sa promotion, avec une thèse d'histoire économique sur le rôle de l'administration royale dans ses rapports avec la grande industrie, aux dix-septième et dix-huitième siècles, publiés par la suite en deux volumes* (Louis XIV et Louis XV) *que suivit un des volumes sur l'*Association ouvrière au dix-huitième siècle. *Le jeune historien de l'Economie politique ne devait pas s'en tenir à son double diplôme d'archiviste paléographe et de docteur en droit. Agrégé d'économie politique, il enseigna successivement aux Facultés de droit de Montpellier et de Dijon, puis à l'École du Caire, avant de revenir à Paris comme secrétaire général du Musée social, puis comme titulaire d'une chaire à la Faculté de droit.*

Plusieurs choses prévenaient ainsi en faveur de M. Germain Martin : l'intérêt de ses recherches et le caractère si nouveau de ses études, ainsi que l'indépendance désintéressée de ses conclusions, et aussi ce fait que sa carrière, en somme brillante, ne devait rien à la faveur. Les renseignés assuraient même que son titre d'ancien élève de l'École des chartes ne lui avait été d'aucun appui, bien au contraire, auprès du directeur de l'enseignement supérieur, son confrère Coville, lorsqu'il s'était agi pour lui de venir à Paris. Par contre, d'autres choses déconcertaient les systématiques. Ils savaient ou croyaient savoir que M. Germain Martin, élu contre un cartelliste, et bénéficiaire évident de voix de droite, nombreuses dans l'arrondissement de Lodève, était finalement inscrit à la gauche radicale, après avoir hésité au seuil du groupe radical-socialiste. Ce qui témoignait soit d'une curieuse indépendance du cœur, soit d'une méconnaissance singulière des règles du jeu, soit d'un réalisme précoce forçant l'admiration des connaisseurs. Ceux qui, volontiers impatients des louanges décernées aux jeunes parlementaires réformistes, étaient résolument hostiles à M. Germain Martin, ajoutaient encore à sa charge qu'il avait assumé le singulier rôle de défendre la politique anticléricale du président Calles au Mexique, et qu'il avait mis en garde le sentimentalisme des protestataires contre le danger d'une information superficielle. Gage à la gauche? Méconnaissance des mobiles sentimentaux? Goût du paradoxe? Simple volonté de rechercher la vérité des faits avec une patience d'érudit et de critique, sans se soucier des conséquences? Noble ambition, diront les uns, et peu compatible avec la politique. Et ceux-ci commencèrent de soupçonner que le nouveau venu était peut-être de ces naïfs égarés dans une maison où ils n'avaient que faire, et dont l'esprit de la maison aurait tôt fait de corriger les vues de l'esprit. A la vérité, M. Germain Martin estime sans doute que le mieux est de persévérer dans des méthodes qui ont fait leur preuve. Il poursuit son œuvre de chartiste

avec indépendance et sérénité. Peut-être est-il permis de discerner que, pour une fois, le « pas de politique » est formulé avec un absolu désintéressement. Sans doute M. Germain Martin ne peut l'ignorer : ne pas faire de politique, quand on est dans la bataille, c'est encore une façon d'en faire. Mais nous devons à la vérité de reconnaître qu'il n'y met aucun esprit de parti, qu'il affirme une volonté patente et tenace d'examiner les questions en soi, et que ses tentatives ont été jusqu'ici couronnées d'un plein succès. La manière de M. Germain Martin est claire, élégante et brève. Je ne serai pas surpris que, de toutes les nouvelles recrues qui se flattaient, en 1928, *d'incarner tant d'espoirs, ce ne soit là la plus substantielle, et la plus intéressante à considérer.*

M. Germain Martin ne manque pas de finesse, et il a certainement démêlé les multiples et complexes ressorts de la politique de l'Hérault. La politique de l'Hérault est difficile : personne n'y abat jamais complètement son jeu. Les dernières élections y ont marqué le désastre du cartel et la violente réaction contre le socialisme encombrant de trop de politiciens locaux. Nous avons perdu à l'aventure l'excellent et aimable Albert Milhaud, qui était un interlocuteur bien sympathique et charmant. mais dont la politique était détestable. Par contre, nous avons conservé Barthe. Mais son lieutenant Félix est parmi les vaincus. Le comte de Rodez Benavent rentre triomphalement au Palais-Bourbon, et les radicaux-socialistes que nous renvoie ce département pittoresque et coloré sont, tranchons le mot sans fausse pudeur et sans circonlocutions diplomatiques, les élus de la droite. C'est par les voix de la droite que les deux élus de Montpellier ont battu leur concurrent, que M. Félix a été battu, et que M. Guilhaumon a triomphé dans la lutte fratricide qui le mettait aux prises avec M. Albert Milhaud. Dans ces conditions, M. Germain Martin n'était-il pas, jusqu'à un certain point excusable, de prétendre figurer dans une phalange qui marque une telle unité d'origine? Et ne faut-il pas, au lieu de s'indigner que cet homme indépendant ait été tenté par la promiscuité de Malvy, de Bergery et de M. Théodore Valensi, s'émerveiller que cet enfant du Velay ait pénétré, avec une subtilité aussi complète, les mystérieuses complexités de l'âme latine et méditerranéenne? Car si la politique de l'Hérault est difficile et tout en nuances, celle de Lodève est particulièrement délicate. Lodève s'est enorgueillie longtemps d'un député étrange qui s'appelait Vigné d'Octon. C'était un littérateur radical dont le titre le plus significatif auprès de la postérité était un roman physiologique intitulé l'Éternelle blessée. *Ce Vigné d'Octon avait une autre particularité, celle de n'avoir jamais été élu, à la manière de Balitrand, dans l'Aveyron. Paul Leroy-Beaulieu avait l'habitude de se présenter à Lodève comme libéral et d'y être élu. En vertu de quoi la sous-préfecture proclamait froidement*

Vigné d'Octon élu à trois voix de majorité. Celui-ci devait connaître aussi les vicissitudes de la politique. Un jour, un nommé Palisse, qui est aujourd'hui sénateur, le battit. Puis, Pierre Masse battit Palisse. Puis tous les deux firent la paix. Pierre Masse était aussi de la gauche radicale, et lui aussi avait connu l'opposition de la droite. Non réélu en 1919, il renonça à la politique. Exactement, Germain Martin fut son candidat et recueillit tous les suffrages y relatifs dans le canton de Clermont-l'Hérault. Mais il ne serait pas impossible que Paul Palisse eût souhaité, lui aussi, cette élection. Railhac, chassé successivement de la mairie et du conseil général, devait-il donc boire le calice jusqu'à la lie? Mais encore une fois, en dehors de Lodève (Hérault), qui donc se soucie de Railhac? M. Germain Martin n'ignore pas assurément ces subtilités. Il les a complètement pénétrées. Autour de la charmante cathédrale et du noble jardin épiscopal, aussi bien démocratisé, il sait le mystère de chaque âme politique. Mais il veut feindre de l'ignorer. Tout de même, il a la ferme volonté d'être réélu, et il manœuvre en conséquence, avec le dur génie obstiné de son Velay natal, et la souple intelligence de sa petite patrie d'adoption. Car son métier l'intéresse. J'ai dit qu'il le faisait avec valeur et désintéressement. N'est-ce point assez? La politique, dans le sens où l'entend M. Germain Martin, qui donne ses consultations et prodigue des exégèses dans les milieux les plus divers, où chacun l'apprécie et où personne ne le retient, est une chose intéressante, parce que M. Germain Martin est un homme de valeur et, surtout, il n'est primaire à aucun degré. C'est ce qui sauve sa formule inadmissible par ailleurs. Exactement, sa formule de recherche critique, à l'écart de la bataille politique, est insupportable parce qu'au Palais-Bourbon elle est essentiellement une formule primaire. M. Germain Martin nous a montré ce que pouvait en faire un homme de culture, exempt de démagogie et de bassesse. Son intérêt est surtout de figurer une noble exception dont l'exemple ne serait pas sans péril.

★★★

Le Théâtre : *Napoléon IV. — Mariette.*

M. Maurice Rostand s'est attaqué cette fois au prince impérial, fils de Napoléon III. Attaqué est bien le mot, car il a défiguré ce personnage au gré de son caprice, lequel consiste à présenter des princes qui prêchent l'humanitarisme, l'antimilitarisme, le bolchevisme, et autres gentillesses en isme, qui doivent être prises sérieusement quand elles inspirent une révolte sincère, mais qui n'ont chez ce jeune plaisantin d'autre importance que le mauvais goût, le ver-

biage et l'ennui qu'elles engendrent. On les supporte en haussant les épaules, et en se demandant comment un directeur de théâtre peut encore prendre au sérieux M. Maurice Rostand.

M. Rostand attaque aussi l'Angleterre. M. Rostand est anglophobe. C'est une bonne note pour l'Angleterre. Il ramasse la légende stupide qui accuse la reine Victoria d'avoir machiné l'assassinat du prince par les Zoulous. Car M. Rostand ne s'est pas mis en frais d'imagination. Il a pris pour thème une aventure amoureuse survenue au prince alors que celui-ci faisait ses études à l'école militaire de Woolwick. Il s'éprit d'une demoiselle Watkins, qu'il séduisit sous un nom d'emprunt, en lui cachant son nom et sa qualité. Sa mère, qui redoutait peut-être les scandales, lui donnait fort peu d'argent, et c'est pourquoi il se cacha. Si elle eût su qui était son amant, sans doute la demoiselle eût été exigeante. Elle ne l'apprit que lorsque la photographie du prince fut exposée, au moment où il partit pour l'Afrique. Elle n'eut garde de se taire, l'affaire fut ébruitée et ne laissa pas de faire scandale. On ajouta même que Mlle Watkins eut un fils, qu'elle tenta d'intéresser l'impératrice, mais que celle-ci refusa de voir la mère et l'enfant, crainte d'une supercherie. A vrai dire, cette dernière partie du roman n'est aucunement prouvée, et elle rentre sans doute dans le domaine de la légende, comme l'histoire de la selle coupée qui aurait empêché le prince de se tenir en selle au dernier moment. La véritable raison est connue. M. Rostand la méprise, et préfère la légende, pour le plaisir de dire des choses désagréables à la feue reine Victoria, qui laissera dans la mémoire des hommes un souvenir un peu plus sérieux que M. Rostand.

Celui-ci n'a donc inventé que la rivalité du prince avec le lieutenant anglais Carey. C'est la seule part qui lui revienne, avec les vers, que nul n'aura envie de lui disputer.

On s'émerveille une fois de plus que M. Rostand trouve un théâtre qui l'accueille. Mieux encore, cette fois-ci il trouvera peut-être un public qu'attirent la légende, les acteurs, le luxe de la mise en scène. Ce jeune révolutionnaire de fantaisie ne niera ni le prestige du nom de Napoléon, ni l'avantage du nom de Rostand.

Si M. Rostand a écrit une pièce fort ennuyeuse sur Napoléon IV, M. Guitry en a écrit une fort amusante sur Napoléon III. Le premier acte de *Mariette ou comment on écrit l'histoire*, montre celui qui n'est alors que le prince Louis Bonaparte écoutant avec intérêt, au fond d'une avant-scène du théâtre d'Amiens, une jeune chanteuse nommée Mariette Fleury. On assiste à la représentation d'un opéra romantique, parodie aussi heureuse que jadis celle du drame de la même école dans : *On ne joue pas pour s'amuser*. M. Guitry n'a décidément aucun respect pour le romantisme. Cet acte n'est qu'une plaisanterie, mais une plaisanterie charmante.

Le second acte est, après un savoureux dialogue entre gens de théâtre tels que M. Guitry les réussit toujours, la rencontre du prince

et de la chanteuse : il est inconnu, elle est sage. Il est un peu timide, un peu mélancolique. M. Guitry n'a pas empâté le portrait : quelques touches légères, rapides, justes, parfaites.

Le troisième acte est le moins bon, et s'il paraît légèrement creux, on en voit vite la raison, car rien n'est plus clair que cet art transparent. M. Guitry, tant pour respecter la vérité que pour ne pas se lancer dans la peinture historique, a fait son Napoléon discret, peu loquace, et élevant le mutisme au système. C'est fort bien. Mais alors, quand le personnage vient passer chez Mariette Fleury une heure dans la nuit du 1er au 2 décembre 1851, il garde sur l'événement historique en préparation un silence qui l'oblige à laisser des comparses tenir des propos dont l'intérêt n'est pas extrêmement pressant.

Mais M. Guitry n'a pas coutume de faiblir longtemps, et il se rattrape dans un quatrième acte de sa meilleure veine, où l'on voit Mariette, devenue centenaire, faire à sa façon le récit de la nuit historique devant un journaliste qui l'écoute bouche bée, et qui fournira ensuite à ses lecteurs des points de vue tout à fait neufs et extrêmement singuliers. Tout cet acte est exquis de grâce ironique, de joli mouvement et de fine vérité.

Ces pièces de M. Guitry, ce ne sont que des déjeuners de soleil? Peut-être. A moins que la postérité ne juge, comme nous les contemporains, que notre époque n'a rien de mieux à offrir que les ouvrages où cet amuseur prodigue les dons, le charme et l'invention légère.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

VERS L' « ANSCHLUSS ». — *Le troisième entretien, à Genève, des représentants des six puissances sur la question de l'évacuation anticipée de la Rhénanie, aboutit à un accord. Les Allemands obtiennent l'ouverture de négociations officielles en vue de l'évacuation. Ils admettent* « *la nécessité d'un règlement complet et définitif* » *du problème des réparations et le principe de la constitution d'une* « *commission de constatation et de conciliation* » (16 *septembre*).

De retour à Berlin, tout en parlant, lui aussi, de la « *déception* » *du peuple allemand, le chancelier Müller souligne qu'il ne rentre pas les mains vides, puisque le principe de l'évacuation a été admis* (18 *septembre*).

Le même jour à Oppen, le maréchal de Hindenburg s'élève contre la décision de la S. D. N. qui a attribué à la Pologne la Haute-Silésie.

Le chancelier autrichien Seipel, dans une déclaration au Journal de Genève, *ne cache pas ses préférences pour la réalisation de l'*Anschluss (20 *septembre*).

*Enfin, le Dr Koch, garde des Sceaux du Reich, annonce, la réalisation de l'*Anschluss (28 *septembre*).

LE DÉSARMEMENT. — *La troisième Commission s'efforce de trouver un texte qui rallie l'unanimité. En vain la France fait-elle à l'Allemagne une concession importante : « En tout cas, » la conférence préparatoire du désarmement aura lieu au début de* 1929. *Cela ne modifie pas l'attitude de l'Allemagne, appuyée par la Hongrie. La résolution sur le désarmement est adoptée à l'unanimité, sauf par ces deux pays.* (25 *septembre*).

Le 28 *septembre, remise au Quai d'Orsay d'une note américaine qui déclare inacceptable l'accord franco-britannique et expose le point de vue de Washington sur la limitation des armements navals.*

FRANCE. — *M. Bonnet de Paillerets, Union nationale, est élu sénateur de la Lozère* (16 *septembre*).

—*MM. Malvy et Daladier, à Martel, réclament la reconstitution du Cartel et un « appel à la fortune acquise »* (16 *septembre*).

— *Inauguration du monument de Maurice Barrès à Sion-Vaudémont* (23 *septembre*).

LES ÉLECTIONS SUÉDOISES. — *Les élections à la deuxième Chambre se terminent par le succès du bloc « bourgeois » sur la coalition des socialistes et des communistes* (16 *et* 21 *septembre*).

ITALIE ET GRÈCE. — *Signature par MM. Mussolini et Venizelos, à Rome, d'un traité d'amitié entre les deux pays* (23 *septembre*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37152.